

MISE À JOUR 2023: réécriture, mise en page, ajout de photos.

Les seuls derniers continents inconnus sur cette planète sont toutes ces personnes et âmes uniques, des continents qui sont inconnus parfois par elles-mêmes.

Cette aventure de six mois fait découvrir deux continents, mais aussi plusieurs "continents inconnus".

Elle mène à la découverte de soi, sans faux-fuyant. Seuls avec nos craintes et espoirs, une magie divine se manifeste dans le quotidien.

Croyons-nous aux coïncidences sans signification?

À chacun de découvrir son continent inconnu.

**À la compréhension,
qui guérit et unit, toujours.
Elle est le début de tout pardon
et d'autant de libérations.**

**"Ne voyage pas pour voir de nouveaux paysages
mais pour acquérir de nouveaux yeux."**

(Proust)

LES CONTINENTS INCONNUS

Chapitres

PROLOGUE:	Le déclencheur. "Ça presse"
CHAPITRE 1	De Dorval à Bamako: d'une solitude à l'autre.
CHAPITRE 2	Sévaré aux portes du Sahara
CHAPITRE 3	Pays Dogon vraiment au coeur du temps perdu
CHAPITRE 4	L'impossible survient... encore!
CHAPITRE 5	Croisière sur le le fleuve des fleuves
CHAPITRE 6	Tombouctou la déchue, la survivance
CHAPITRE 7	Le contrat avec l'ONU ("Ne fous pas le bordel")
CHAPITRE 8	Le hasard, masque de Dieu
CHAPITRE 9	De Bamako au Burkina Faso: GALÈRE!
CHAPITRE 10	"Ah! Que veux-tu, c'est l'Afrique!"
CHAPITRE 11	Bobo-Dioulasso, la récompense
CHAPITRE 12	Train et safari en Côte d'Ivoire (Ferké, Kafolo)
CHAPITRE 13	De la jungle à la cité Bruxelles
CHAPITRE 14	Les secrets de l'alchimiste (Égypte)
CHAPITRE 15	Safari au Sinäi, "Closer to heaven"
CHAPITRE 16	Pyramides. Panoplie pharaonisiaque.
CHAPITRE 17	Alexandrie. "La plus belle passion de tous les temps."
CHAPITRE 18	Athènes et région, Vouliagmeni
CHAPITRE 19	Athènes, Îles grecques: "La conscience nette comme l'acier".
CHAPITRE 20	Macédoine, Kosovo (Serbie)
CHAPITRE 21	Les rêves et questions de Véronica (Serbie)
CHAPITRE 22	Serbie: l'histoire de Dragan
CHAPITRE 23	Buda rencontre Pest (Hongrie)
CHAPITRE 24	Autriche, Rp. tchèque: "Parfait pour vivre, aimer, mourir."
ÉPILOGUE	"Je ne suis plus seul."

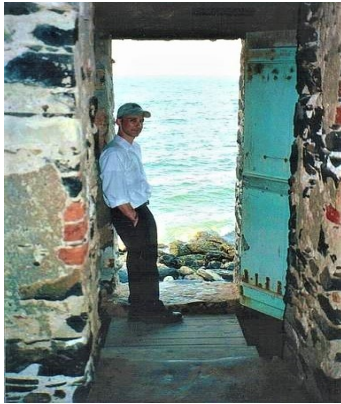


**Pages suivantes: autres missions qui ont suivi celles décrites dans ce livre:
Haïti, Sénégal, Burkina Faso, Côte d'Ivoire, Centrafrique.**



Haïti, Pétionville, école Saint-Louis.

Le livre débute 3
pages plus bas



Sénégal, île de Gorée, porte des esclaves.



Sénégal, N'Gor.



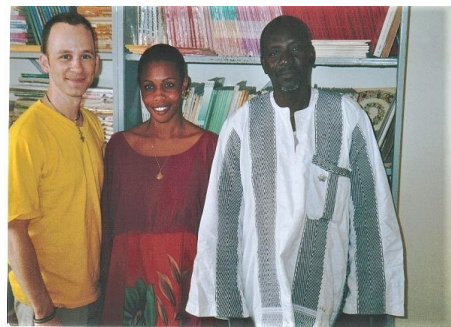
Sénégal, N'gor, chez Baboo.



Sénégal, plage de N'Gor.



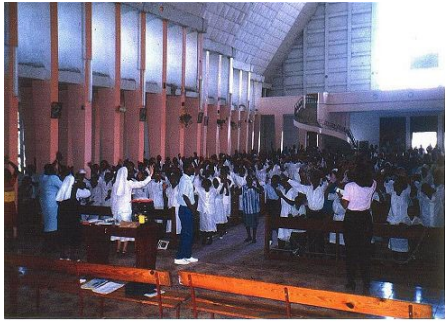
Sénégal, Reina, Richard, Yolande.



Sénégal, mairie de N'Gor.



Haïti avec soeur Claire Gagné, Pétionville, chez Mme Dupuis.



Haïti (Saint-Marc ou Gonaïves).

Trois mois après ce voyage de six mois et un grave accident d'auto (autoroute 15) je partais en Haïti comme agent de liaison avec l'organisation Renouveau Charismatique et peu après pour la Fondation Paul-Gérin-Lajoie, et enfin au Sénégal pour un projet de développement (commerce de N'Gor) et plus tard pour d'autres pays d'Afrique

Mais ce sont des histoires différentes!

En Haïti, j'écrivais ceci à Nathalie:

"Ce que je fais ici?" C'est comme l'Afrique: ce n'est pas toujours clair car il y a une partie de coeur (de foi) expliquant ces choix.

Si c'est le "destin" qui m'amène ici; je lui en ai donné la "permission".

Je ne crois pas à une destinée prédéterminée, j'ai décidé moi-même d'accepter cette invitation. Toutefois, je crois que mon guide a une raison de me voir ici.

Autrement dit, "quelqu'un" nous propose des chemins.

Pour ma part, j'essaie le plus souvent de dire oui.

Peut-être même que le vrai "but" de ma présence ici va devenir claire plus tard.»

PROLOGUE

D'UNE SOLITUDE À L'AUTRE

De Dorval à Bamako



Notes de lecture:

1. D'un chapitre à l'autre, il y a moins de texte et plus d'images.
2. Version très améliorée de la version précédente: réécritures, mise en page, photos et plus.
3. Quelques photos ne sont pas de moi, ce sont les exceptions.
4. Des coquilles typographiques peuvent subsister et la police ("font") peut changer d'un chapitre à l'autre. **Merci!**

(Début du livre) En provenance de Prague, le gros Airbus glissait avec une étonnante douceur au-dessus des paysages verdoyants et sillonnés de jolies rivières de la Hollande.

Voici [Amsterdam](#) et son célèbre aéroport, [Schipol](#), un monstre bien dompté qui bouffe 40 millions de voyageurs par année. Le temps était absolument superbe. Pas un nuage, lumière éclatante, 26 degrés, vent léger. Après six mois passés dans dix pays africains et européens, j'étais presque revenu à la maison. Un dernier train pour Bruxelles dans quelques jours, puis départ vers Montréal.

Tout était parfait.
Pourquoi alors je braillais?

Pendant la descente, ma voisine me regardait curieusement du coin de l'œil. Elle n'a rien dit: dans un avion, on trouve mille explications à voir quelqu'un brailler. Si elle savait ce qui vient de se

passer! À la fois heureux de me rapprocher de la maison et triste que ce soit la fin de l'aventure.

Ces émotions formaient un magma insaisissable. Heureux de faire un bilan positif de ce long périple d'étude et d'exploration, mais encore troublé à la pensée des dangers qui ont été évités, de toutes ces choses qui *auraient pu* mal tourner et qui ne l'ont pas fait. Enfin, la plupart du temps. Et "qu'étais-je donc allé chercher?"

Le déclencheur

(Un an plus tôt) La salle de rédaction du quotidien [La Presse](#), après la période estivale plus calme, reprenait le rythme propre à la production d'un quotidien. Nous étions sept journalistes stagiaires et nous avons été occupés ces derniers mois. À titre de nouveau pigiste pour ce journal, j'avais déjà en tête mon premier texte.

Cet [article](#) que je titrais "*Le travail à l'étranger, solution au chômage ou évasion exotique?*" allait être le déclencheur d'une suite d'imbroglis marquant les deux années suivantes et en fait ma vie.

DOSSIER

Job à l'étranger: solution au chômage ou évasion exotique?

ÉRIC MESSIER

Par un matin gris typique de nos mois de février, assis au bureau, la tête ailleurs, on a le fantôme facile de tout foutre en l'air. Une petite publicité dans une revue ou un journal attire notre attention : « Faites carrière à l'étranger ». On y évoque des pays exotiques comme la Bolivie, le Soudan, le Cambodge. Et un véritable film d'aventures se met en marche dans notre tête.

Entre ces rêveries et la concrétisation du projet de travailler à l'étranger, il y a tout un monde et trois mots clés : réalisme, persévérance, autodiscipline. Car si les rêves d'évasion sont à la portée de tous, les responsabilités inhérentes au travail en exil le sont beaucoup moins.

On estime à près de 100 000 le nombre de Canadiens, des célibataires ou des familles, qui oeuvrent dans un autre pays comme employés d'un gouvernement, d'une entreprise ou comme coopérants (on dit aussi « volontaires »).

Pour chacune des candidatures retenues plusieurs autres seront écartées tout simplement parce que la plupart des candidats n'ont pas une idée juste de ce qu'est la réalité. Les pays en développement, même en situation d'urgence,



PHOTODISC/IMMAGETEST (082)

Le travail à l'étranger ne doit pas être associé avec voyage de tourisme, une erreur courante chez les candidats. Néanmoins, celui qui possède les aptitudes et compétences nécessaires pourrait vivre une expérience unique. Ici, l'aménagement d'une rizière au Burkina-Faso.

L'article était presque terminé car dans les années précédentes, j'avais fait beaucoup de recherche pour trouver du travail à l'étranger. Je ne trouvais rien qui me convenait. Je me retrouvais avec un lourd dossier inutile sur le sujet. Mais ce travail ne resterait pas vain si j'en faisais un reportage.

Je n'avais pas de réponse toute faite à la question posée dans le titre. J'ai proposé l'idée à Rudy Lecours, chef de la division économique. "*Ça m'intéresse*". Deux jours plus tard mon texte était sur son bureau et il faisait la *une* de l'économie le jour suivant. Pleine page (et demie!) avec grosse photo, le gros traitement.

L'appel surprise

Cet article m'a valu beaucoup de réactions des lecteurs mais un seul coup de fil aura suffi, dès le lendemain, celui de Gilles Dubé, du cégep de Rivière-du-Loup. Il m'a appelé à la maison pour me dire qu'il est tombé "*tombé par hasard*" sur mon texte et qu'il veut me signaler un important oubli:

ce collège offre depuis douze ans un programme de formation en *coopération interculturelle* comprenant quatre mois d'études intensives et un stage de quatre mois sur le terrain au Mali ou à Burkina Faso.

Tiens, me disais-je, c'est bien la seule porte où je ne suis pas allé frapper en trois ans! Pourquoi faut-il que cette opportunité arrive juste au terme d'une longue recherche infructueuse, par hasard et alors que je suis juste à l'âge limite pour l'inscription au programme? J'irais jusqu'à croire que je ne suis passé à La Presse que pour en arriver à ce coup de téléphone.

Un diplôme en coopération, d'accord, mais l'avenir allait montrer que j'avais des choses plus urgentes à apprendre sur un continent plus mystérieux encore que l'Afrique: ma propre identité. Sur l'amour aussi. Chose certaine, en causant avec Gilles, je flaire une autre "[coïncidence significative](#)" qui sera la première d'une longue série durant les mois suivants.

Merci à Denise Proulx pour cet article.

DANS LA RÉGION

Un nouveau défi pour Eric Messier

Denise Proulx

Après avoir tâté au journalisme pendant quelques années, notamment comme pigiste pour le journal Le Courrier de Groulx, Eric Messier se lance



Un pays en mutation

Le Mali est l'un des pays les plus pauvres de la planète. Le revenu annuel des travailleurs se situe autour de 300 \$. En 1992, pour la première fois de son histoire, ce pays de l'Afrique occidentale élisait un premier gouvernement démocratique. Ce qui a permis l'écllosion de la liberté de la presse et la création de multiples médias d'information indépendants.

Pendant son stage d'études, Eric Messier envisage de se lier avec les médias près de Sévère, la région où il travaillera. Il rêve même de devenir correspondant pour des publications des Nations Unies.

Il souhaite établir des liens entre son expérience d'enseignant et de journaliste et les besoins de la communauté malienne. "J'adorerais s'il y avait la possibilité de rester sur place après mon stage de quatre mois. J'aimerais travailler dans le milieu journalistique et explorer en parallèle la question du développement des médias dans les jeunes démocraties".

Malgré ses désirs, Eric Messier entend toutefois suivre la vague. "J'ai l'impression que je saurai ce que j'ai à découvrir uniquement lorsque je serai rendu là-bas. Il y a de la foi, de la confiance dans ma démarche" conclut-il.

Atiré par l'Afrique, c'est à titre de coopérant volontaire formé dans le cadre d'un programme offert par le Centre de formation en coopération interculturelle, et enseigné à Rivière du Loup, qu'Eric Messier agit. "Je suis mandaté pour analyser l'implantation de la mécanisation de moyens de traitement des céréales dans de petits villages au nord du pays. Ces engins fournissent également de l'électricité et apportent de l'eau. Leur implantation est majeure pour le bien-être de la communauté" explique-t-il. "Dans le programme, nous sommes formés à l'éducation inter-culturelle. Nous sommes là pour retransmettre des connaissances mais dans un esprit de partage. On s'éduque entre nous" ajoute Eric.

J'écoute M. Dubé me raconter comment fonctionne le programme, je l'écoute surtout me raconter les expériences vécues par ceux qui m'ont précédés. ça m'interpelle, *c'est pour moi, c'est une réponse à ce que je cherche depuis des années*. Après deux heures de discussion interurbaine (aux frais du collège), je suis convaincu: je dois m'inscrire, "**ça Presse.**"

Rivière-du-loup en bref

Pour faire une histoire courte: deux mois plus tard je passe la pré-sélection. Puis en février je me rends pour la première fois de ma vie à [Rivière-du-Loup](#) pour un week-end devant mener à la sélection finale des vingt membres du prochain groupe d'étudiants. Chaque candidat à un peu moins d'une chance sur deux. À La Presse, c'était une sur quarante.

Les ateliers se terminent le samedi soir, mais nous sommes tous retenus dans cette ville à cause

d'une tempête de neige qui a paralysé tout l'Est du [Québec](#) pendant quelques jours. La 138 et la 40 sur la rive nord, la 20 et la 132 sur notre rive, tous impraticables. Avouons cependant que nous n'étions pas à plaindre à [l'auberge de jeunesse](#) (visite virtuelle) avec un vieux piano, quelques pizzas, pas mal de bière et de vin de même que des herbes aux "vertus médicinales" (mais pas pour moi).



L'auberge de jeunesse de Rivière-du-Loup.

Dans toute cette expérience, c'était la première de nombreuses invitations de l'Univers à m'amener à aimer librement. Aimer non seulement ces gens (les autres étudiants et les professeurs) qui passeront dans ma vie, mais aimer au sens universel du terme. Gratuitement, sans complaisance ni soumission. Toujours un gros défi surtout pour moi qui a très rarement su dire "je t'aime".

J'en aurais tellement long à raconter sur la gamme des émotions, parfois heureuses, souvent troubles, que j'ai traversées à Rivière-du-Loup (plus précisément à L'Isle-Verte, petit village sur le bord du fleuve) en quatre mois d'études intensives.

Quatre mois, avec les mêmes étudiants, presque toujours dans le même local, et en plus certains d'entre nous étions colocataires. À un certain moment je crois que plusieurs ne pouvaient plus "se sentir". Pour ma part, je me sentais vidé émotionnellement. J'ai cherché des moyens de me recentrer. Par exemple j'allais en forêt, tout près, faire un feu, des exercices, lire et prier.

"La solitude est le moyen de la destinée d'amener l'homme à lui-même"

Bon sang! Que de fois je me suis rappelé cette sagesse durant ces 6 mois! Je l'ai vécue à fond. Alors voilà: une fois accepté, j'avais le choix entre commencer dès la session d'été ou plutôt en septembre.

J'ai opté pour la seconde option, c'est-à-dire me lancer avec un nouveau groupe (pas celui rencontré à l'auberge).

Le rideau est levé: *Action!*

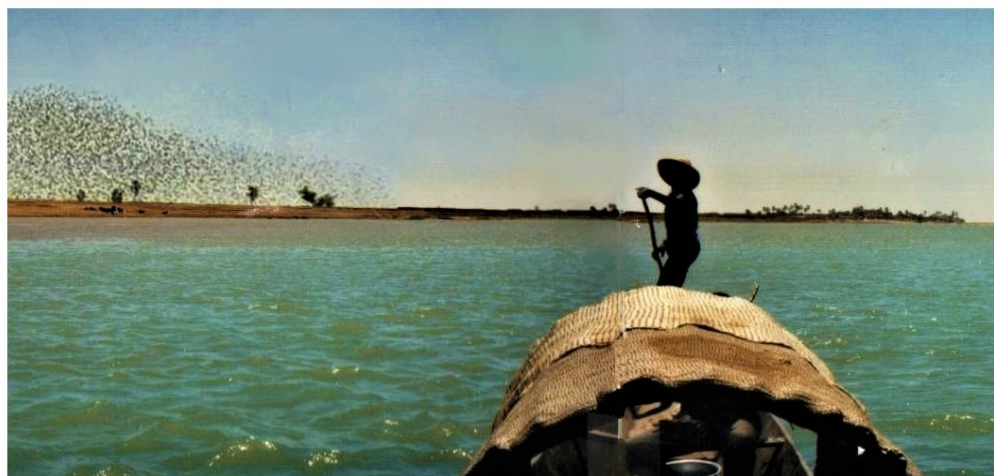
Les dés sont jetés: *Snake eyes!*

"Que Dieu nous vienne en aide!"

CHAPITRE 1

"LA PLUS BELLE PARTIE D'UN VOYAGE N'EST PAS LA DESTINATION"

Aéroport Dorval, 11 janvier



J'ai pu capter les chancharous, au loin. J'ai dû couper la photo en largeur.

(Note: Il y a plus de photos dans les prochains chapitres)

(De Dorval à Bamako)

Après quatre mois moralement exigeants à Rivière-du-Loup, avec le même groupe et presque toujours dans le même local de classe (c'est lourd!), les rebondissements émotifs, la fatigue mentale, et un mois de "repos" pendant les fêtes, nous **semblons** tous prêts à partir.

Calmes et sereins? Rien de moins sûr.

En arrivant à Dorval je réalise que j'ai trop de bagages. Plusieurs cadeaux, mais aussi des choses qui ne me serviront qu'après avoir quitté l'Afrique pour l'Europe, comme le polar et le coupe-vent. Stécy et Marie-Claude n'ont qu'un modeste sac à dos. Simon inaugure une nouvelle coiffure, très court. Il s'en félicitera.

Dans ces longs voyages, le plus difficile n'est pas le départ, mais le retour. Il faut le préparer. C'est ce que j'ai fait ce dernier mois. J'ai ainsi constaté qu'un tel voyage est une occasion de faire du ménage. En septembre dernier, je suis arrivé à Rivière-du-Loup avec ma pauvre petite Firefly chargée à bloc. Combien de peccadilles nous semblent importantes!

À mon retour à Montréal en décembre, j'étais beaucoup plus léger, au sens matériel, car j'avais laissé bien des choses à Rivière-du-Loup. Sur le plan mental et émotif, j'étais beaucoup plus lourd: ce ménage restait encore à faire. Tout le Québec est encore sous le choc de l'incroyable tempête de verglas qui a duré cinq longues journées et qui n'a pris fin qu'avant-hier. Nous, nous pouvons partir.

À [Bamako](#), capitale du [Mali](#), il fait "frais", autour de 30 degrés.

Cette année, [la météo](#) est exceptionnelle, en raison de El Nino.

En février, le mercure touchera les 40 pour ne plus bouger pendant deux bons mois, sauf pour grimper à 45 ou même 48, le 4 mai.

Un premier arrêt de quelques heures à Boston, j'en profite pour aller prendre un verre et mâcher un cigare dans un pub. Puis le vol de nuit de sept heures vers Bruxelles où nous faisons escale pendant deux heures, et encore cinq heures pour atteindre Bamako. Le transporteur Sabena ne fait pas escale à Dakar, Sénégal, ou à Casablanca au Maroc, options que certains auraient préféré.

Bamako, 12 janvier.

Intrigué, je cherche par le hublot des signes que nous approchons d'une grande capitale. Celle-ci compte quand même deux millions d'habitants. Mais je ne vois rien. Que la savane parsemée d'arbres, ces petites touffes vertes! Des manguiers surtout, une bénédiction pour ce pays de la soif.

Je me dis: *"On ne va quand même pas se poser LÀ?"*

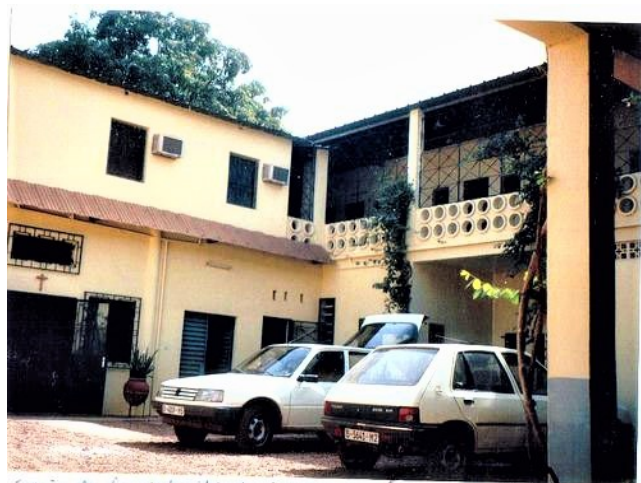


Après une descente pénible pour moi (congestionné par un rhume, mes oreilles m'ont fait souffrir pendant les trois jours suivants) je suis pris par surprise quand nous touchons la piste: je n'ai vu venir ni aéroport, rien. Amusant. Mais on peut dire la même chose de Mirabel, le deuxième aéroport international de Montréal.

Dès que l'agent de bord nous ouvre la porte, la chaleur nous saisit. Annick est prise de crampes à l'estomac pendant que nous marchons vers l'aérogare; peut-être la chaleur, peut-être la nervosité. Roselyne Leclerc, la coordonatrice, est là pour nous accueillir, tout sourire.

Le passage de la douane est vite fait. Évidemment, nous sommes attendus. Une horde de garçons se dispute le privilège de notre clientèle. Mais nous chargeons nous-mêmes les bagages sur les Jeep, on nous distribue des bouteilles d'eau et nous prenons aussitôt le chemin de la ville, invisible à une dizaine de kilomètres de là. C'est bien le Mali: paysage sans réelle surprise, géographie plane, la terre est de couleur rougeâtre. Jusque là, ça va pour moi. Tout baigne.

Vers midi, nous aménageons chez les Sœurs de la Nativité du Seigneur (la mission catholique), près du centre-ville. Nous passerons quelques jours dans cet endroit plutôt agréable, le temps "d'atterrir" et de préparer le départ de chacun vers différentes villes du Mali (qui est presque aussi grand que le Québec) ou du Burkina, le pays voisin. Une tâche énorme pour Roselyne et son homologue africain Samuel.



Sœurs de la Nativité du Seigneur (Bamako Mali)



Bamako; les Soeurs de la Nativité.



Bamako centre-ville.

La musique, primordiale dans ma vie, le sera durant tout ce voyage. C'est pourquoi j'en parle souvent dans ce livre. À peine mes sacs déposés dans la chambre commune des gars, je branche mon lecteur laser. La première est la pétillante [Hey nineteen \(Youtube\)](#) de Steely Dan, puis James Taylor, *Carolina on my mind*, et Kevin Parent. J'écouterai son album *Pigeon d'argile* plus de 50 fois pendant les 6 mois de tout le voyage. Pour moi, la musique est l'ancrage qui était là quand j'en avais besoin. Ce n'est pas une fuite mais une inspiration. Peut-être un refuge, à l'occasion.

Le choc

Dès le premier soir, nous partons explorer le quartier. En rangs serrés. Premier *choc culturel* pour moi. On nous avait prévenus durant la formation, néanmoins je suis pris de court par la pauvreté, la saleté, l'odeur émanant des égouts à ciel ouvert le long des rues. Il faut dire que ce n'est pas un quartier huppé de Bamako.

Il y a bien certaines habitations décentes, mais plusieurs familles logent dans de fragiles cabanes ou dorment carrément à la belle étoile (à cause de la chaleur, souvent).

C'est le repas du soir. Les femmes cuisinent, une grille posée sur des gros cailloux placés autour du feu. Le bois commence à se faire rare au Mali, on encourage les gens à utiliser les nouveaux "foyers améliorés", bien plus efficaces. Stécy, dans sa sagesse habituelle:

"Dire que chez nous, il y a du monde qui payent pour vivre comme, ça dans les campings."

Voilà que je ne me sens pas bien; l'angoisse. C'est probablement, au moins en partie à cause du [Lariam](#), puissant antipaludique (contre la malaria) que j'ai commencé à prendre avant le départ. J'en ai même pris un dans l'avion. Avec le Lariam, il y a une longue liste d'effets secondaires possibles, dont l'anxiété. Pour ces raisons, ma première nuit à Bamako a été pénible. Le lendemain, je me suis confié en privé à Roselyne. Spontanément, à sa surprise, je m'appuie sur son épaule et fond en larmes. J'avais rarement pleuré comme ça, *aussi sincèrement*.

J'étais pétrifié par je ne sais trop quoi. J'ai pensé revenir au pays. Tout le stage devant moi m'apparaissait soudain comme une tâche impossible. Je répétais à Roselyne: *Toute cette pauvreté, tout ce travail à faire...* Je me souviens qu'autour de la vingtaine j'avais eu sporadiquement des symptômes d'anxiété, durant une période relativement courte, puis plus rien pendant dix ans. "C'était" en veille, quelque part, jusqu'à ce jour, cette combinaison de facteurs: les mois précédents qui furent exigeants, le Lariam, et le choc de l'atterrissage à Bamako, qui a agit comme déclencheur, la goutte qui a fait déborder...

Il est vrai aussi que j'étais en train de faire la fameuse erreur: prendre sur soi le sort de tous ces gens. Pendant les deux jours suivants, je ne suis pas sorti. Même pas pour traverser la rue. Encore moins pour aller avec le groupe à la rencontre à l'ambassade du Canada. C'était au-dessus de mes forces.

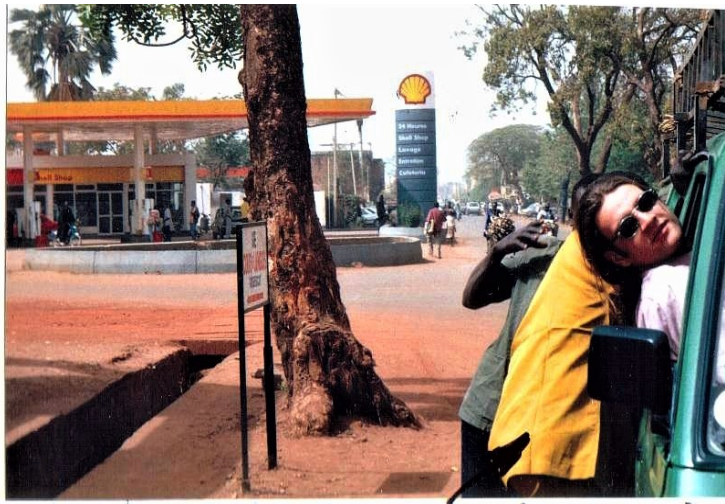
Le 14 janvier, à 8 dollars la page, j'envoie un fax à ma mère, qui prévoyait déjà venir au Sénégal et au Mali en février avec mon frère et ma belle-soeur (j'en parle aux chapitres 3 et 4):

"Avant-hier, j'étais très dérouté. On a pris une marche en ville et j'ai un peu paniqué (...) Bamako est anarchique, sale, polluée. J'évite la ville surtout le jour, la boucane me lève le cœur. Le seul point positif est la gentillesse des gens et c'est un gros point (...) Mais on n'est pas ici pour faire du tourisme et ce n'est pas facile de faire la part des choses."

À la troisième journée, j'ai "osé" traverser la rue pour prendre le petit déjeuner à la cantine tenue par des jeunes, Mahamane surtout, un ado d'une quinzaine assez dégourdi. Oeufs brouillés, légumes, bon pain, confitures, jus d'oranges fraîchement pressé, café. Le tout pour quelques francs CFA ("[communauté francophone africaine](#)"), la valeur de deux dollars. Une aubaine. Nous sommes bien accueillis un peu partout. Les Canadiens sont assez aimés. C'est à partir de cette "aventure" à la cantine, en affrontant l'objet de mon choc, que mon angoisse s'est calmée, graduellement.

Résurrection à Sanankoroba

Dans ces conditions, je refusais de joindre le groupe pour la retraite à la *Case de l'amitié* à [Sanankoroba](#), à 45 km au sud de Bamako, du 16 au 18 janvier. À la dernière minute, j'ai "pris mon courage à deux mains" et j'y suis allé. J'étais encore anxieux. En plus nous sommes partis en soirée, vers 22h. Je me suis assis à l'avant de la Land Rover, à côté de Abdulaye, bras droit de Roselyne. Rassurant, ce Abdulaye, d'un calme exemplaire, je me sentais bien avec lui, même si je ne le connaissais pas. Souvent, pendant le stage, le simple fait de le voir me rassurerait.



Bamako, centre-ville.



Sébénikoro, près de Bamako.

Comme la Jeep prenait la route avec ses sept passagers, j'ai remis mon *Walkman*. C'était la voix, elle aussi rassurante, de Chris Rea, même s'il entame (ironie!) son classique *The road to hell!*

Le séjour à Sanankoroba est un préalable essentiel au lancement des stages. Chaque stagiaire y est jumelé à un(e) Africain(e). La ville elle-même est jumelée à Sainte-Élisabeth, au Québec. Mon homologue, Oumar N'dji Traoré, un mécanicien de mobylettes qui a déjà visité Sainte-Élisabeth, m'a baptisé du nom de son grand frère: Jean Traoré. C'est une tradition malienne quand un étranger s'amène.

Ainsi, à partir de là, quand on me demandera mon nom, je répondrai invariablement *Jean Traoré de Sanankoroba*. La personne devant moi, d'abord surprise, sourira. Ce sera mon passeport pour l'hospitalité, je ferai partie de la famille malgré la couleur de ma peau.

À Sanankoroba, je retrouve mes esprits et le sourire. Je retrouve l'appétit et je mange avec les autres, les mains dans le grand bol de spaghetti. La crise a passé vite, Dieu merci. Je lis les psaumes. Après quelques jours, on revient à Bamako avant de partir

pour nos stages. Mon troisième fax, le 20 janvier, commence ainsi: **"Bon bien, tout ne va pas si mal, Dieu merci, au Club Med."**

Le 21, je me félicite d'être déjà allé non pas une mais deux fois au centre-ville de Bamako, tout seul. Je commence presque à prendre mes aises.

À peine dix jours depuis notre arrivée, je note un premier apprentissage: je suis plus fragile émotionnellement que je le croyais, surtout quand on additionne le choc de l'arrivée, la fatigue physique... et le Lariam.

Après les courses de la journée sous la chaleur, le bruit et la poussière du *downtown*, le cirque du grand marché digne des *Mille et une nuits*, je reviens à la mission.

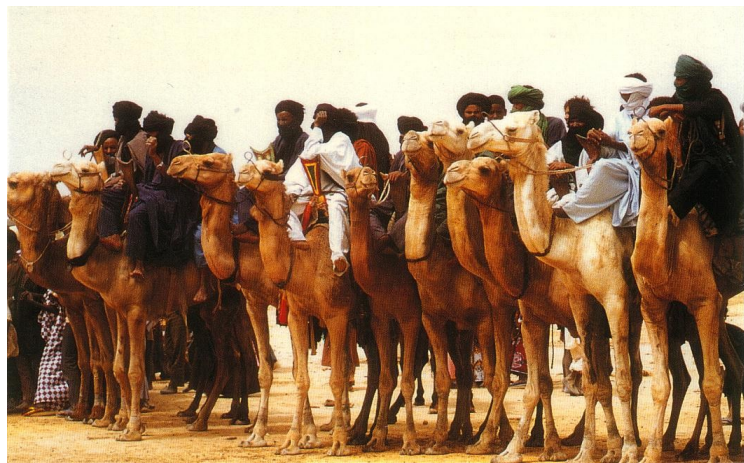
**Bière, cigare, Springsteen,
"Tunnel of love".
Ça me replace les idées.**

CHAPITRE 2

LA "BROSSARD DE MOPTI"

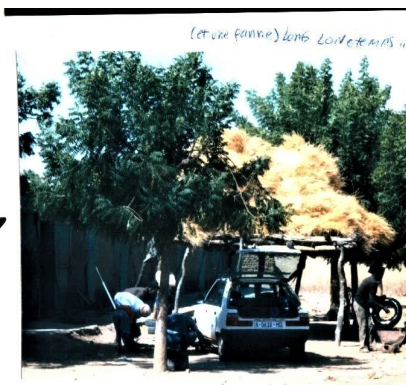
"La solitude est le moyen de la destinée pour amener l'homme à lui-même."

*Note: Ce chapitre est beaucoup plus long que les autres.
Des coquilles peuvent subsister, veuillez nous en excuser.*



Les touaregs.

La toute petite ville de [Sévaré](#) où je m'installe est située à 600 kilomètres au nord de Bamako. Aux portes du Sahara. Environ 11 heures de la capitale, en comptant les arrêts. Pouvons-nous seulement imaginer l'épreuve pour les moutons attachés dans une poche de jute, la tête sortie, alignés sur le toit des autocars qui sillonnent le pays?



Il faut 600 km pour aller de Bamako à Sévaré (Mopti). Une panne en cours de trajet. La route est en bon état.

Sévaré est distante de 300 kilomètres de la légendaire [Tombouctou](#) (voir chapitre 6) au nord. Dans cet espace sec, vide et silencieux, on entre dans le territoire des [Touaregs](#), les "hommes bleus", guerriers nomades du désert. C'est Samuel qui conduit la voiture, une vieille Renault Alliance. Nous avons quitté Bamako très tôt ce matin, *espérant* arriver avant le soir. Avec nous, il y a Annick : elle travaillera à [Mopti](#), à 15 kilomètres de Sévaré. On dit que Sévaré est à Mopti ce que Brossard est à Montréal. La comparaison est amusante. Mopti, deuxième ville en

importance du Mali, est très peuplée, plus bruyante et sale que Sévaré. Annick y travaillera auprès des jeunes de la rue. Je ne pense pas que j'aimerais être à sa place. Notre voyage est plutôt monotone, sauf pour une crevaillon et le démarreur qui nous laisse tomber.

Je remarque qu'à environ tous les 150 kilomètres la végétation se fait de plus en plus maigre. Nous ne parlons pas beaucoup, nous avons tous les trois beaucoup trop à réfléchir. Nous regardons défiler les kilomètres, les gros baobabs dénudés, les énormes termitières.

À Sévaré, déjà, le désert a presque gagné la bataille. Seuls le fleuve Niger et la savane un peu arborée continuent de le narguer. Sévaré n'est pas comme je me l'imaginai. C'est moins développé que je le croyais. Beaucoup moins. Les soirées seront longues, je le crains. Nous nous rendons immédiatement à mon lieu de travail (au PNUD), une grande cour comprenant deux ateliers de mécanique et deux roulottes climatisées faisant office de bureaux. Je m'étais vu en train de travailler dans de "vrais " bureaux, comme ceux de Roselyne et Samuel à Bamako. Quelle déception dès mon arrivée!

C'est ici que se rejoignent les "goudrons" reliant entre elles Sévaré, Mopti, Gao (700 km à l'est) et Bamako (600 km au sud). À ce carrefour, il y a une station service Elf et surtout cette espèce de magasin général tenu par un Libanais. Ce dernier deviendra bientôt mon pote, tout comme Toumani, le proprio de cet excellent petit restaurant sénégalais où je prendrai un ou deux repas par jour. De bons mets de riz, poulet, poisson, pour deux à quatre dollars

Ce restaurant très sympathique sera notre quartier général, à moi et Pasteur, ce ressortissant Rwandais déménagé au Mali avec femme et enfants qui deviendra mon confident et meilleur ami pour les trois prochains mois. Je parle plus de lui au quatrième chapitre. Outre les deux *goudrons*, les autres chemins de la ville sont tous en terre, et souvent très larges, parfois jusqu'à 50 mètres (150 pieds).

J'habiterai à la résidence de Mamadou N'djaye, le pharmacien au chômage. Outre sa petite maison plutôt bien il y a, à part, trois chambres simples qu'il loue 30\$ par mois. Un seul robinet, dehors, pour sept personnes. Cette eau est potable puisqu'elle provient d'un puits. Pas de salle de bain, mais une *bécosse* dans une petite cabane juste à côté de ma chambre. Le soir, on y rencontre des cafards énormes, d'une vigueur étonnante, grimpant sur les murs ou laissant leurs longues antennes sortir du trou de la *bécosse*.

Le soir, on évite la bécosse.



La famille de Mamadou le pharmacien, mon proprio.



Juste devant chez moi, ma chambre en ciment et toit de tôle, à 40 degrés et plus.



La porte bleue c'est moi; on voit à droite le robinet communautaire.



Quand je prends possession **de ma chambre**, elle ne compte aucun meuble, un néon, une prise de courant, des murs en ciment et le toit en tôle. Le four, quoi. Pour m'endormir, quand les grandes chaleurs arrivent dès fin janvier, je dois me passer d'abord un linge humide sur le corps et me coucher immédiatement à côté du ventilateur. Une fois, cela m'a valu une sévère pharyngite, mais que faire d'autre quand on est privé de climatisation?

Seul Mamadou parle français. Lui et Sali ont deux enfants, une adorable fillette de 18 mois et un garçon de 10 ans, Abdoul, qui deviendra un autre de mes potes durant mon séjour, lui et sa bande de sacripants, six ou sept autres jeunes de son âge. À la troisième soirée suivant mon arrivée, Mamadou et Sali, tenant la petite dans ses bras, viennent à ma porte pour une visite officielle. Ils se sont endimanchés, moi je dois répondre à cet honneur vêtu d'un simple short, torse nu. Ils ne s'en formalisent pas, heureusement.

Abdoul ne connaît que quelques mots de français. Et moi quelques mots de sa langue, le [bambara \(bamanankan\)](#):

I ka kene? (tu vas comment?)... Toro si te (pas de mal)... Souvent il vient me voir quand je suis assis au soleil à lire et siroter un *tonic water*. Génial, le *tonic water*; à ce chapitre j'ai été un très bon client du tout petit dépanneur au coin du chemin. Abdoul s'approche de moi, il sourit à pleines dents. Il aimerait bien entamer une conversation, et moi aussi. La situation est singulière: il me déballe ses quelques mots et moi les miens. On se fait des gestes. On communique comme on peut. Il touche mon bras ; peut-être qu'après tout il ne rencontre pas si souvent des *toubabous*. Qu'est-ce qu'un toubabou? Les premiers colons Français au Mali comptaient souvent des médecins, les *toubibs* ; l'expression s'est depuis généralisée à tous les Blancs, les toubabous ou *toubabs*.

Pour Abdoul et ses copains, je sors un ballon de basket-ball que j'ai ramené de Montréal. On le gonfle, je l'identifie à son nom. Leur bonheur est total. Je ne les verrai plus pendant deux ou trois jours, mais ce n'était pas mon intention! Comme la plupart des gens qui jetteront un œil sur ma chambre, Abdoul (et le reste des "sacripants", bien sûr) est intrigué par ce qu'elle contient. Le matin, les week-ends, ils se tiennent près de ma porte pour jouer; j'aime les écouter s'amuser

dans leur langue dont je ne saisis pas un traître mot. Quand je me lève enfin, que j'ouvre ma fenêtre et ma porte, ils viennent à moi, me saluent.

Parfois Abdoul entre dans ma chambre et on "parle " de tout et de rien. La plupart du temps de rien... Je lui montre mes derniers achats au marché, ça nous fait rigoler. Ça *le* fait bien rire, ces machins inutiles! Je lui explique comment fonctionne mon walkie-talkie. Je lui joue quelques notes d'harmonica et il essaie cet instrument pour la première fois. *Quality time* entre gars, quoi.

Ces quelques instants furtifs ici et là sont vraiment des moments privilégiés où je découvre un petit garçon les yeux grand ouverts, intéressé à tout, fasciné par mon histoire, même s'il ne peut la comprendre que par bribes, malheureusement. Qu'importe! Malgré notre communication boiteuse et une certaine réserve de part et d'autres, une complicité s'est vite installée. Abdoul a souvent mis un sourire sur mon visage, et j'ai tenté de faire de même pour lui.

La bonne bouffe, Aminata, Mamoun

À l'aube, en écoutant la musique, **je prends le petit déjeuner**. Une orange un peu sèche, une petite banane, des petits gâteaux (délicieux) achetés à la vieille de la station d'autobus en face du Libanais. Des confitures, des biscuits, des pommes Granny Smith plissées (le Libanais me les vend 1.50 \$ chacune sans gêne!) du beurre d'érable apporté par maman en février (un luxe indicible), et bien sûr une mini boîte de céréales All Bran et du lait en poudre préparé avec l'eau tiède du robinet extérieur. Un festin, quoi. Un *petit déj* que le Malien moyen ne peut pas se procurer.

Le soir, des enfants plus pauvres se tiennent à la porte de la cour et disent **"Allah Karibou" : Dieu est à la porte (la charité)**. On leur donnera les restes du repas familial. Une tradition répandue jusque dans les villages reculés que j'ai visités. C'est une sorte d'assistance sociale spontanée, une forme de solidarité.

Notre voisine, Aminata, une mère de famille rondelette et enjouée, **tient une gargotte au coin de la rue**. Le soir, on peut y prendre un repas complet, comme ça, sur le bord de la route non éclairée où passent quelques voitures soulevant beaucoup de poussière. Spaghetti-poulet, ragoût, haricots aux oignons. Une seule fois, un gâteau au chocolat. Elle cuisine tout ça chez elle sur le feu et dans un four à bois rustique.



Aujourd'hui Sévaré

Le carrefour de Sévaré. C'est là que Reina, Richard et Yolande sont arrivés de Bamako à 23h.

Je suis rapidement devenu un ami de la famille. Je passe parfois vers 17h pour m'informer auprès d'Aminata ou d'une de ses filles, du menu pour ce soir là. Nous en profitons pour discuter de nos pays respectifs, car Aminata, une professionnelle formée en relations publiques, parle couramment français. Ses filles, non. Mamoun, surtout. Quel numéro que cette Mamoun ! Une charmante jeune fille de 16 ans, plutôt bien vêtue et sertie de quelques bijoux.

Mamoun est très dégourdie. Elle m'a fait comprendre que je pouvais la demander en mariage. En mars, quand Aminata s'est absentée pour un mois, elle a profité de l'occasion pour m'offrir en privé des repas, à fort prix bien sûr! Dominante, Mamoun, elle pourrait aller loin! Parfois, elle vient jusque chez moi pour me demander ce que je veux manger ce soir là. Elle en profite bien sûr, sur le pas de ma porte, pour examiner le contenu de ma chambre, plus particulièrement celui de mon étagère. J'avais précédemment fait des cadeaux à elle, sa mère et sa famille, et ma mère avait fait de même lors de sa visite quelques semaines plus tôt avec mon frère et ma belle-soeur. Elle était curieuse, semble-t-il, de savoir ce que je cachais dans ma caverne.

"Tu vas me donner ça!" Elle pointait du doigt mon étagère et une petite boîte en plastique qui, elle le savait, contenait des menus objets sans grande valeur. Bref, elle commençait à prendre de la place, et j'ai raconté mon malaise à Pasteur. Celui-ci a réagi en rigolant : *Maintenant, il faudra dire Mamoun la terroriste!* Et on s'éclatait un bon coup aux dépens de la jeune femme qui, sans me terroriser, m'intimidait quand même un peu.

La bouffe d'Aminata et filles est très bonne, mais toutes les gargottes ne sont pas recommandables pour les toubabous. Le *dah bleni* (délicieux jus fait d'hibiscus, goût et couleur similaires au jus de canneberges) et le lait (pasteurisé de façon artisanale) sont gardés au frais dans une glacière. Bien sûr, je me gâte parfois avec un repas moins artisanal à l'hôtel Debo, précédé d'un ou deux martinis glacés ou chez mon ami sénégalais.

L'installation est une chose exigeante. C'est l'Afrique, l'improvisation est reine. Je me fais faire un lit en bambou pour 5\$, une étagère en *plywood* (cher, le plywood, ici : 40\$ pour la petite étagère), une chaise, une moustiquaire suspendue au-dessus du lit. La moustiquaire devait protéger des moustiques porteurs de la malaria, mais le temps est si sec qu'il n'y en a aucun; j'enlève donc la moustiquaire peu de temps après mon arrivée.

Enfin, je m'attendais à disposer d'une moto fournie par mes supérieurs. Tel n'est pas le cas. Je vais donc à Mopti m'acheter un vélo. Pour aller à Mopti, on utilise le *bâché*, une antiquité de camionnette. Pas cher, 25 sous l'aller.

Pas évident de trouver un vélo en état par ici. Et c'est cher : près de 150\$ pour un usagé, négocié en cachette du marchand, avec mon " guide " Ibrahim, dont je parle plus loin. J'ai l'impression de me faire escroquer, mais il paraît que c'est le prix: le vélo est fabriqué au Canada, le Mali est un pays enclavé, les douanes et tout ça. Je dois encore déboursier 40\$ pour des petites réparations. Je l'ai revendu 125\$ trois mois plus tard, à Bamako. Pas mal.

Un toubabou, habillé en toubabou, se baladant sur un tel vélo, verres fumés, Walkman et gros casque d'écoute, ça ne passe pas inaperçu à Sévaré. Ni à Mopti, ni même à Bamako. Après trois mois, les gens continuaient de me regarder avec un brin de curiosité. Surtout quand je passais devant la mosquée.



La route de Sévaré à Mopti (10 km). Cette route traverse une vaste zone inondable en saison des pluies.

Mopti, la grande, la presque déchue

Je suis allé quelques fois à [Mopti \(YOUTUBE\)](#). Quelques visites au grouillant marché de la place, quelques courses, de bonnes bouffes "occidentales" au restaurant *Le Sigui* ou au *Relais Kanaga*.



Mopti vue du ciel, à la rencontre du fleuve Niger et de la rivière Bani.

On a noté une relative recrudescence du tourisme au Mali depuis quelques années mais les structures touristiques sont encore primaires sinon inexistantes. C'est peut-être justement ce que recherchent... les touristes. Plusieurs guides gagnent leur croûte sur une base tout à fait non professionnelle! Il faut avouer que leur aide n'est pas superflue dans Mopti, ce petit labyrinthe qui est encore, malgré une certaine déchéance, une plaque tournante économique en Afrique de l'Ouest.

Le guide vient à moi dès mon arrivée. Il ne me lâchera plus. Il est à ma disposition pour la journée entière. À quel prix? C'est l'Afrique, *tout* se négocie et cela par-dessus tout. Il s'appelle Ibrahim Touré, dit Askou. Plusieurs gens par ici portent un surnom pour se démarquer des autres Touré et Traoré.



Le port de Mopti, près de Sévaré.

On fait le tour de la ville, en taxi (un seul prix : 1\$) et à pieds. Mopti est grouillante, un peu essoufflante. Et cette chaleur... Nous allons au fameux bar Bozo, niché sur le fleuve. Le Bozo et le Sigui seront les petites oasis où je viendrai me réfugier à l'occasion. Quelques jours plus tard, quand je reviendrai à Mopti, Ibrahim sera là à m'attendre dès ma descente du bâché.

Le port de Mopti possède une riche histoire mais n'a aucun prestige pour en témoigner. Les odeurs, la saleté, la promiscuité. L'eau est très douteuse. Sur la rive se côtoient, pour la toilette quotidienne, les gens, les motobécanes, les moutons. Une *pinasse* (pirogue format géant, voir la photo plus haut) s'apprête à quitter pour Tombouctou, lourdement chargée et avec une cinquantaine de passagers. Le fleuve est à son plus bas, leur voyage prendra cinq ou six jours au lieu de deux ou trois.

Avec de la chance, les passagers n'auront PAS à descendre dans l'eau pour pousser la pinasse. Mais ils ont la télé, branchée sur des batteries. Surréaliste, disais-je...

"Un tronc d'arbre ne deviendra pas un crocodile même s'il reste très longtemps dans l'eau."

"Quand tes doigts sont entre les dents de quelqu'un, évite de lui taper sur la tête."

Ces deux savoureux proverbes bamana illustrent bien certains aspects de l'adaptation pour quelqu'un aux prises avec un choc culturel.

J'ai visité Annick à quelques occasions à Mopti. Elle met le paquet, travaillant plutôt le soir auprès des jeunes de la rue. Elle se couche tard, elle boit l'eau locale. Elle prend des risques.

À Mopti il y a deux bars et une discothèque. Je parie que Ibrahim sera là à m'attendre la prochaine fois. Je ne suis plus seulement son client, mais déjà son ami. Par ici, on devient vite ami.

**À Sévaré, j'en aurai sué,
mais je sais quand même remercier.**

CHAPITRE 3

AU COEUR DU TEMPS PERDU (VRAIMENT)

Le pays Dogon a encore ses mystères

Le temps s'est arrêté il y a quelques siècles au [pays Dogon](#), vaste région désolée du Mali qui occupe lui-même 4,2% de l'énorme continent africain, avec ses 1,2 millions de kilomètres carrés. **Le Mali, presque aussi vaste que le Québec.**



La fameuse danse des masques des Dogon. Depuis des millénaires, croit-on.

J'ai beaucoup entendu parler de cette région en train de devenir la vache à lait touristique du Mali. La région est caractérisée par la falaise de Bandiagara, énorme accident d'un pays par ailleurs plutôt plat. La falaise, paroi abrupte coupée de failles, scinde le pays Dogon sur 300 km avec une élévation de 300 à 600 mètres. La falaise de Bandiagara et ses attraits sont devenus un atout indéniable pour le Mali qui s'est ouvert aux visiteurs étrangers en quête d'aventures et de dépassement. Qu'ils se rassurent, ils seront servis: fortes impressions garanties.



*Village de Teni Tomboli au pied de la falaise de Bandiagara.
On aperçoit la mosquée environ au centre.*

L'accès classique à ce territoire se fait par Sévaré. À Mopti, on trouve les renseignements administratifs à l'attention des visiteurs. On peut facilement louer les services d'un guide et d'un véhicule, soi-même ou en faisant appel à une agence. De là, tôt le matin, nous partons vers la petite ville de Bandiagara, à 100 km à l'est - la dernière ville électrifiée avant le pays Dogon. On y achète les noix de kola pour offrir aux chefs de villages. Notre groupe compte neuf passagers, Canadiens, Allemands, Américains, Français. Le tarif s'est négocié à 14 000 Francs CFA (33.00), tout inclut.

- Incroyable ce qu'on peut tirer d'une si vieille caisse! lance Xavier.

Je les ai rencontrés, lui et son ami Frédéric, au restaurant sénégalais qui offre aussi quelques chambres. Deux jeunes touristes Français qui se tapent une visite éclair de 10 jours au Mali. Eux-mêmes mécaniciens pour Air France, ils n'en reviennent pas : la Peugeot 504 dont nous avons hérité n'a jamais été si près de rendre l'âme et ne tient qu'à un fil et, pourtant, elle tient le coup. Par ici, le "système D" règne et les Maliens y sont passés maîtres.



Des greniers Dogon.

Quand je dis "ne tient qu'à un fil", ce n'est pas une figure de style, car c'est ainsi que tiennent plusieurs pièces du moteur! On a pu le vérifier pendant les deux ou trois pannes marquant l'aller. Ces petits aléas nous reviennent d'ailleurs à l'esprit quand, une fois arrivés à Bandiagara par la route de terre, nous devons encore avaler vingt kilomètres de poussière rouge sur une piste à peine praticable même pour un "4x4".



Nous stoppons enfin la diligence à l'entrée du village de Djiguibambo, 6000 habitants et principale porte du pays Dogon. L'autre accès souvent emprunté se trouve à Douentza, à 200 km au nord. Cette cavale accidentée est en fait une route en patiente construction qui, une fois terminée, bientôt, sillonnera fièrement la région comme jadis les voies romaines leur empire.

- *Nous y voilà: le pays de la soif*, fait Frédéric.

Il n'a pas tort : pendant les deux jours de notre randonnée pédestre en partance de Djiguibambo vers la falaise (4 km de là) et vers d'autres villages qu'elle domine, tels Kani Kombole et Teli (4000 habitants chacun), nos corps réclament trois à quatre litres d'eau à l'heure, éliminé par la seule transpiration.

Pensez-y: trois à quatre litres d'eau par heure, et je n'ai pas uriné de la journée.

L'air est sec, le vent de jour lui-même ne nous rafraîchit pas, la chaleur est carrément accablante. L'alcool serait franchement déraisonnable et on se tient peinard entre 11h et 15h, à l'apogée de la canicule. Pas de "café sympa" ni de "buvette" pour se désaltérer. Nous en profitons pour goûter les mets locaux ainsi que la bière de mil (tiède, bien sûr et malheureusement!) spécialité du coin, et pour négocier quelques souvenirs de fabrication artisanale, dont les célèbres masques Dogon et les portails modèles réduits en ébène.

Les Dogon, une espèce en voie de disparition

Les Dogon forment une communauté réduite de 250 000 sujets sur une population malienne de 10 millions d'âmes. On ne dénombre pas moins de 14 langues dans cette seule région, dont le bamana (langue officielle nationale avec le français), le peul, le bozo. Les Dogon eux-mêmes s'y perdent ; cela n'a rien pour favoriser les contacts entre les ethnies. Les Dogon ont migré de l'Ouest du Mali vers ces terres hostiles pour fuir l'islamisation. Ici, ils ont trouvé la paix et l'ont préservée. Même si près de 4000 touristes débarquent au Mali chaque année, ce nombre reste faible et on les trouve surtout dans les centres tels Bamako et Mopti. Le Mali ne souhaite pas de tourisme de masse et à ce titre, le pays Dogon n'a jamais été victime d'abus.

Les Dogon vivent en harmonie avec la nature et les rites animistes y sont encore très présents. Ils sont accueillants mais tiennent néanmoins à leur vie sociale et privée ; le touriste doit impérativement s'assurer les conseils d'un guide avisé.

Sacrifices humains et cannibalisme

Certains lieux liés à des sacrifices ou autres rites religieux, par exemple, sont considérés tabous et l'interdiction frappe tout le monde. Des sacrifices humains y ont déjà pris scène dans un passé encore proche, jusqu'aux années quarante ou cinquante. Le Hogon, chef spirituel, gardien du culte et doyen de la communauté ordonnait, avant les semailles annuelles, le sacrifice d'un malheureux capturé en brousse. On l'égorgeait, on faisait cuire la chair, on la mêlait à celle d'un mouton et, le dos tourné au récipient, le Hogon et ses conseillers consommaient le sacrifice. On comprend qu'on n'osait s'éloigner trop de son village à ce temps de l'année.

Plusieurs rituels ancestraux ont d'ailleurs été conservés, tels celui de la mort, le Sigi, célébrant la séparation des éléments constituant la personnalité du disparu. L'enterrement lui-même est précipité, surtout si la morte était enceinte (un grand malheur pour les Dogon) mais d'autres rites, dont les funérailles, suivront dans les mois suivants. On pratique aussi la circoncision chez le garçon et l'excision du clitoris chez la jeune femme. C'est ainsi que l'individu se " fixe " et quitte l'enfance. Les garçons circoncis, en groupe appelé tumo, paradent alors vêtus d'une tunique et agitant leur sistre en mendiant des cadeaux aux passants. C'est exactement l'accueil que nous recevons en entrant à Djiguibambo!

Une scène à couper le souffle (2e photo plus haut)

- Il est 15 heures, le soleil a baissé, on peut partir, dit Ibrahim, notre guide.

Nous marchons cinq kilomètres vers l'est de Djiguibambo et, là, un spectacle inattendu nous coupe le souffle: la savane arborée s'ouvre devant nous, infinie, à 200 mètres sous nos yeux. Car nous sommes sur le plateau de la falaise. En saison des pluies, de juin à septembre, le plateau tout entier devient un torrent qui se déverse ici en une énorme cascade. Apparaissent alors des rivières qui contribuent à préserver la bande de terre arable qui court au pied de falaise. Descendre la falaise vers la plaine est risqué : les escaliers faits de roches non fixées, l'angle de 75 degrés entre deux promontoires rocheux.

Fabuleuse carte postale: on jurerait le Nevada avec en prime ces immense et singuliers baobabs plantés dans la savane et les petites cases faites de banco (terre séchée) coiffées de chaume, réunies autour d'une petite mosquée sortie d'un conte.

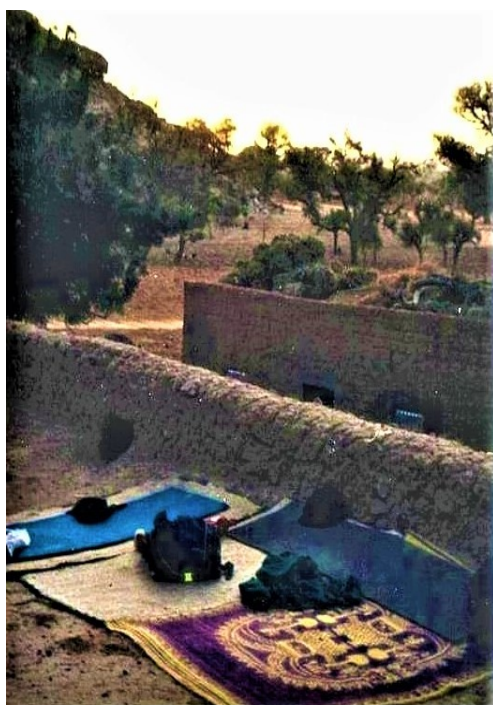


Une vue du haut de la falaise. Petit village à droite.



Les baobabs sont partout au Mali. Avec les feuilles on fait le gombo.

À Djiguibambo nous avons dormi sur le toit de la maison du chef du village (c'est plus frais).



Au pied de la falaise, les cases bâties par les pygmées sont demeurées intactes depuis 800 ans. Ce furent eux les défricheurs de ce pays, chassés il y a fort longtemps par les Tehlem, eux-mêmes évincés par les Dogon, maîtres des lieux depuis plusieurs siècles maintenant. J'apprécie chaque instant de ces découvertes singulières. ***Mais où suis-je donc? Qu'est-ce que je fais ici?*** Je m'amuse à me répéter ces questions classiques, témoignant du choc culturel. Tout en bas, au village de Kani Kombole, nous prendrons le repas de riz et de poulet arrosé de l'eau - potable - du forage récemment creusé par des coopérants. Mais l'appétit est mitigé :

- *La chaleur nous nourrit*, avance Frédéric.

On nous sert encore les boissons gazeuses quelque peu refroidie à l'eau de puits. Nous dormirons sur une natte, sur le toit de la cabane du chef, plus confortable. La Lune est presque pleine, un léger vent nous caresse, les derniers soubresauts du [Harmattan](#).

Je suis dans un rêve avant même de m'endormir.

CHAPITRE 4

L'impossible survient!

Ce chapitre est le plus long.

Quoique j'ai pu faire ressortir de négatif sur Sévaré, j'y ai été un citoyen de passage assez heureux. Malgré les loisirs et les sports qui y sont limités, la restauration aussi et parfois la nourriture elle-même (surtout en saison sèche), la difficulté de trouver des trucs comme des boissons fraîches ou de la crème glacée tant recherchée à 40 et plus! Côté culture, à Bamako on trouve des endroits comme le Centre culturel français. Il y a aussi quelques cinémas. À Sévaré, rien de tout ça.



Tour de dromadaire.

Bien sûr, on peut compenser en joignant un "grain", groupe qui se réunit pour partager chansons, contes et autres icônes culturelles traditionnelles. Je dirais, prudemment, qu'une fois bien adapté à ces contraintes, il peut faire bon vivre dans le coin. Le train de vie y est très détendu: *y a pas de problème!* Car on trouve à Sévaré tout le *nécessaire*, point final. Et dans la ville voisine, Mopti, il y a un centre hospitalier bien coté en Afrique de l'Ouest.

Journée typique à Sévaré

Je m'éveille aux cris lointains des ânes, des chiens et des poulets, vers 6h. En février, le soleil se lève vers 6h30. Moi qui suis habituellement lève-tard, ici je n'ai aucun problème à suivre ce nouveau rythme. Le matin est bon à Sévaré. Il est surtout frais en comparaison du four de la journée. En me levant et en prenant le petit déjeuner, je mets toujours de la musique, très souvent le Québécois Kevin Parent qui est devenu mon ami secret pour toute la durée du voyage...

*"Si on est ce qu'on mange, Seigneur,
Tu sais bien que j'serai jamais un ange...
Mais j'veux changer de branche
Filtrer mon passé pis sortir mes vidanges;
Et j'aimerais prendre le temps de faire la paix avec quelques souffrances."*



Devant ma porte (Ouagadougou)

Le jour se lève lentement, le ciel est joliment coloré. Je sors me laver le visage. La plupart du temps, le jeune Abdoul est là, prêt pour l'école. Parfois, nous partons ensemble à vélo, ça lui fait plaisir. Sa mère Sali est déjà partie au marché et Mamadou fait aussi sa toilette. On se salue, on échange quelques mots. Il semble que les Maliens ne vous parle pas le matin avant d'avoir fait une toilette, question de respect, de religion peut-être.

Au lever du jour, il y a une paix que j'aime prendre le temps de sentir. La bonne, une jeune Malienne qui fait plus que ses 18 ans, s'affaire déjà. Je lui donne ma lessive et 800 francs CFA (2 \$); tout sera prêt à mon retour en après-midi. Ici, la lessive sèche en un temps record! Je ramasse mon sac à dos, j'y fourre mes choses, le walkie-talkie. Verres fumés, foulard pour protéger la tête. Il fera un soleil de plomb, encore. À vélo, les trois kilomètres qui me séparent du bureau ne prennent qu'une vingtaine de minutes et c'est un moment privilégié de la journée.



L'atelier à Sévaré (ONUDI, plateforme multifonctionnelle)

Je fais toujours le même trajet, je croise souvent les mêmes personnes, certaines ont maintenant l'habitude de me saluer, parfois par mon prénom au lieu de l'habituel *toubab!* Parmi mes préférés du matin, d'abord Tom Petty et son superbe album et chanson du même titre: ["Wildflowers"](#):

"You belong, among the wildflowers, You belong, in a boat out at sea... You deserve the deepest of covers. You belong, in a place you feel free."

Lieu de travail: la "shop" ONUDI

Rappelons que j'avais demandé au CFCI de me trouver un stage en journalisme ou touchant à l'information à Bamako. Au lieu de ça je me retrouve dans un atelier de mécanique dans le sable à Sévaré. Ça ne pouvait pas être plus aux antipodes. Imaginez ma déconfiture! Pourquoi fallait-il qu'il y ait une SI GRANDE différence entre mon souhait et ce qu'ils m'ont trouvé? Et pourtant j'ai réussi à atteindre mes objectifs.

Une grande cour, deux ateliers et deux roulottes pour les ordinateurs, les classeurs et les téléphones. Les lignes de la Sotelma (Société de téléphone du Mali) sont si hasardeuses qu'il est beaucoup plus facile de téléphoner par satellite à Montréal qu'à la ville voisine située à 10 kilomètres. C'est comme ça.

Le matin, pas de presse. Sauf pour le patron, Roman, qui s'énerve. Mais n'est-ce pas *son* projet, ses employés, *son* royaume? Juste en face, de l'autre côté du *goudron*, c'est la savane arborée; le soleil se lève à travers les baobabs et les éternels manguiers.



La plateforme multifonctionnelle. Au dernières nouvelles, près de 3000 plateformes existent au Mali et au Burkina Faso. Ses principales utilités: moudre les grains, produire de l'électricité et l'adduction d'eau.

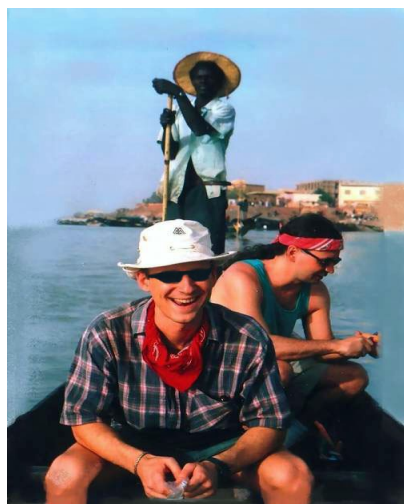
Il y a dans ce ciel une couleur toute nouvelle pour moi. Tiens, un jeune berger avec ses cabris (chèvres) et petits moutons. Mais d'où arrive-t-il celui-là? S'approchant, les cabris ramasseront goulûment quelques miettes échappées autour de la *gargote* rudimentaire qu'une malienne rondelette tient là tous les jours avec ses filles sous un toit de paille. On y prend un *Nescafé* blanchi au lait en poudre *Nestlé* et elle y fait frire des petits gâteaux le matin, puis des brochettes de viandes et des bananes plantains le midi. On arrose de lait ou du délicieux *dah-bleni*, qui ressemble en tout point au jus de canneberges. Ai-je l'air de raconter des vacances dans le sud? Rappelons, pour éviter tout malentendu, que ce n'est pas du tout le cas.

Normalement, les employés prennent la pause à midi et reviennent à 15h pour terminer à 18h, tradition africaine, chaleur oblige. J'en profite au contraire pour travailler à mon aise et au frais pendant ces trois heures. Ma journée finira entre 16h et 18h. Nous parlerons plus en détails de mon mandat au chapitre sept.

Les soirées? Ma foi, on les occupe... On finit par trouver quelque chose. Mamadou possède un poste télé couleur sur lequel nous regardons les informations ou le sport, surtout le soccer. Parfois, nous sommes une dizaine devant l'écran. Quelques-uns parlent français. Ces moments aussi sont des moments privilégiés "d'échanges interculturels".

Une seule fois, le jeune beau-frère de Mamadou m'a mis mal-à-l'aise en me prenant à part pour me remettre une note. Écrite dans un mauvais français, j'ai quand même saisi qu'il avait besoin d'argent pour régler une affaire avec une femme. Je lui explique poliment mais fermement que je ne suis pas riche et que je ne suis pas l'homme de sa situation. Il ~~réalisait un test et pas les soirées.~~ C'était un test.

Photos page suivante: Un des épisodes les plus bizarres que j'ai vécu (nous avons vécu): maman, le frère et la belle-soeur qui sont venus me retrouver à Sévaré, arrivant tard le soir (j'ai failli les manquer).



Très souvent, je reviens à la maison vers 17 h pour me rafraîchir, travailler, lire un peu ou écrire... beaucoup. Puis en début de soirée je reprends mon vélo, remonte les rues sombres et sablonneuses de mon quartier pour aller au restaurant sénégalais tenu par Dame. Je deviens un habitué remarqué, avec mon vélo de luxe et mon fameux Walkman. Dame, son épouse et la jeune serveuse Koumba deviennent mes amis. En fait j'y vais souvent deux fois par jour. Les plats de pâtes, riz, poisson ou viande et les salades sont en général très bons et pas chers du tout: tout au plus 3\$ à 4\$ pour le repas incluant breuvage et café. On y fait toutes sortes de rencontres, des Africains, des Peace Keepers Américains, des Canadiens. J'apprends que je ne suis pas le seul à vivre les effets du choc culturel, à m'ennuyer de mon pays et tout ça.

Je fais rigoler et rougir Koumba en m'approchant, dansant un *merengue* bâtard et en chantant:

- Ah Koumba, koumba, oh, oh, oh!

Exactement comme la chanson rythmée "Under African Skies" de Paul Simon (sur "Graceland"). Ces gens sont sensibles à la musique et aux rythmes. Tiens, moi aussi.

Pasteur, le Rwandais troublé

Une raison qui me fait revenir à ce restaurant, c'est que mon ami Pasteur N'Kikabahizi, agronome et collègue de travail, toujours mallette à une main et ordinateur portable à l'autre, a lui aussi l'habitude de venir y passer ses soirées. Pas étonnant que nous soyons devenus si proches, à raison d'un ou deux repas ensemble presque à tous les jours pendant mon séjour. Souvent les

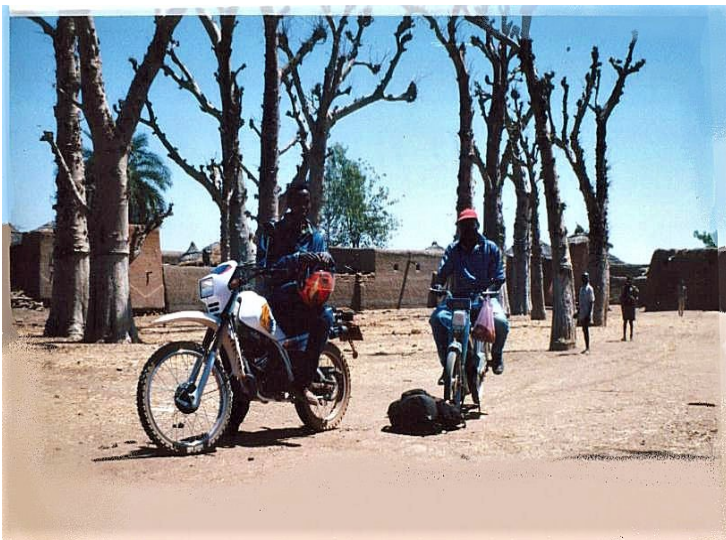
Africains s'adressent à lui dans la langue locale, le bamana; il réplique qu'il n'y connaît pas un mot. En fait il ne parle que le français et il le fait très bien.

Refaire le monde

Nous passerons des soirées à refaire le monde. Nous avons en commun, une culture générale assez diversifiée : nous nous intéressons à tout! Ces soirées seront donc des moments privilégiés que je n'oublierai jamais. Pasteur, début quarantaine, bedon proéminent, a fui son pays le [Rwanda](#) il y a quelques années, pendant la tragédie du génocide. Là-bas, sa mère et sa sœur ont été abattues.

Pasteur m'a dit une fois qu'il est "un peu mêlé dans sa tête." Malgré tout, c'est un être équilibré d'une grande sagesse. Il m'a beaucoup appris et on a beaucoup rigolé. Il m'a longuement parlé de son pays, dans l'une des plus belles régions de l'Afrique. Je lui ai beaucoup parlé du Canada, mais il était déjà bien informé. Il ne se défait jamais de sa petite radio à ondes courtes et nous captions Radio-Canada international. Il est également très réservé, poli et respectueux mais sans complaisance. Il est ici au Mali avec sa femme et ses enfants.

S'il n'avait pas été là, je ne sais pas ce que je serais devenu. Je crois que nous avons été envoyés l'un à l'autre. Parfois, après le dîner, au plus chaud de la journée, nous allions faire la sieste dans une chambre louée non loin. Cette chambre avait le fabuleux attrait d'être climatisée! Je roupillais tout près du climatiseur. Tiens, c'est peut-être une autre explication à la sévère pharyngite qui m'a enlevé la voix pendant au moins deux jours.



*On voit Abdoul sur notre moto.
Missions en brousse autour de San, Zura, Tominian et Perakuy.*

Autres photos de missions plus bas.

C'est Pasteur qui m'a apporté certains de mes apprentissages les plus significatifs. Quand j'ai remis mon bousculant rapport provisoire dans lequel je remettais en question le leadership de Roman (le *dalai-lama* de l'ONU à Sévaré), ce dernier m'a ordonné de n'en parler à personne. Je n'ai pas pris cet ordre au sérieux et le soir même j'ai montré mon rapport à Pasteur, simplement pour obtenir son avis.

- C'est une bombe, ton truc! fut sa première réaction le lendemain, mi-sérieux, mi-sourire.

Il approuvait tout ce que je disais dans le rapport, mais il me recommandait fortement de le réécrire en éliminant certaines opinions trop subjectives. Le matin même, Pasteur, qui ne savait alors rien de l'interdiction de Roman, lui en avait déjà glissé mot. J'étais cuit. Roman, jugeant que "la confiance était brisée" entre nous, a décidé d'interrompre mon mandat, à trois semaines de la fin. Or, il se trouvait que Roselyne, le superviseur des stages, était à Sévaré ces jours-là. On a donc décidé de vider ma chambre et je suis retourné le jour même, un peu en catastrophe, à Bamako. Les autres employés sur place à Sévaré ne comprenaient pas ce qui se passait. Avec Roselyne, j'ai convenu de leur inventer une histoire de santé, par simple souci diplomatique.

Je reviens aux apprentissages que m'a apportés Pasteur. Le plus significatif tient en une phrase, qui résume non pas tout mon mandat mais ses aspects négatifs. Après que j'eus remis mon rapport à Roman et que j'eus rapporté à Pasteur ses réactions très négatives, il m'a confié cette réflexion, étonnante, frappante:

- L'Afrique n'aime pas la vérité. Si tu la dis quand même, on ne te traitera pas de menteur, mais on te fusillera à titre d'agent subversif. À cela, je me souviens avoir répliqué que, pourtant, la vérité rend libre.

Il avait raison. Je n'ai pas été fusillé, mais... J'ai été chassé. Je me souviens encore, dans le bureau de Roman, en présence de Roselyne et Anna. Il me mettait en garde contre Pasteur, avec ce geste d'intimidation, simulant un couteau dans le cou : *couic!*.... Je n'en croyais pas mes yeux. Roselyne, en tout cas, a semblé quelque peu intimidée. Elle a eu cette réaction très nerveuse:

-Vous savez, j'ai le pouvoir de rapatrier Éric au Canada. Roman lui-même a été étonné qu'une telle solution soit avancée:

- Heu! ce n'est peut-être pas la peine, ce n'est pas ce que je voulais dire.

De fait, ce n'est pas arrivé. Quelques mois auparavant, Roselyne avait rapatrié précipitamment une Canadienne, et cette décision avait suscité beaucoup de controverse. Probablement qu'elle en avait tiré une leçon.

Pasteur est un consultant engagé à contrat sur ce projet pour son expertise poussée en agronomie. Voilà donc comment moi et Pasteur avons fait connaissance, en des circonstances très favorables. Je l'ai accompagné en mission dans des villages reculés à travers le pays. Nous approchions le village d'abord avec l'autobus public ou le 4x4, et en moto tout-terrain. Certains étaient très difficiles d'accès.

Enfin, mon rôle n'a jamais été vraiment clair, c'est pourquoi je ne veux pas insister sur cet aspect ici. Officieusement, je devais agir à titre d'agent de communication et/ou à titre de [journaliste](#). En effet, mes tâches étaient plus ou moins liées au journalisme et aux communications, mais ce n'est

pas exactement comme ça que ça s'est passé.

(Journal de bord)

Le débat sur le confort et le développement

Dans le cadre du mandat, le mot **développement** était toujours sur nos lèvres. Quant à moi, on m'a souvent taquiné, voire reproché le fait que je ne puisse pas fonctionner si bien sans "confort". Il faut d'abord **définir** les termes. Pour moi, le développement est d'abord associé à un *confort* accru. Je suis conscient des risques liés à [notre surconsommation](#), mais je ne vois pas de problèmes avec l'augmentation du *confort*. C'est *quoi* le confort? Le défi que nos sociétés développées n'ont pas encore relevé, c'est d'aller plus loin que simplement développer le confort, "développer pour... développer", faisant ainsi du moyen une fin en soi. Plein de choses et entre autres. C'est.....

...**L'électricité**. Éclairage pour faciliter les tâches le soir. Pour faire la cuisine au lieu de passer tout son temps à fendre le bois et à piler le mil.... Des moyens de **transport** adéquats.... Des **adresses** ... Des chaussures et des vêtements adéquats.... La **santé**. La recherche et la technologie nous l'ont apportée par le développement. Le fait que la santé serve actuellement à soigner (ironie et paradoxe) les maux provenant des abus du développement ne doit rien enlever aux mérites de ce "confort" apporté par le développement.... **L'éducation**, la formation, pour prendre part pleinement à la vie de la communauté planétaire.... Les **communications**, améliorant les échanges entre les humains. Oui, c'est un autre défi que les sociétés développées n'ont pas encore relevé malgré l'avancement technologique. Néanmoins, pour l'instant, les pays en voie de développement en ont besoin tout de suite.

Mais, certains demanderont, en ont-ils vraiment besoin? Je me le demandais moi-même par le passé. Maintenant, je sais que oui. Les femmes éloignées en brousse ont besoin d'un peu tout ça pour ne plus se tuer, littéralement, à des tâches dures et longues. Ces femmes pourraient alléger ces tâches et consacrer du temps à des besoins "secondaires" pourtant très importants comme l'éducation et les soins aux enfants. Voilà ce que le "confort", cette "honte" des "chouchoutes" occidentales peut apporter à ces gens. Le piège à éviter reste de faire du développement une fin en soi. Ils ne devront pas oublier que la technologie et le développement industriel sont les outils, pas le but. Peut-être le verront-ils mieux que nous.

(Refermons le journal de bord)

Missions en moto en brousse

Les missions en brousse ont donc pris une place assez importante durant mon mandat. Un peu à mon étonnement, j'ai quelque peu apprécié ces missions, même si la vie y est encore plus compliquée qu'à Sévaré. Heureusement, sinon j'aurais fini par tourner en rond à Sévaré.

Mais la première mission ne fut pas en brousse. Ce fut à **Sikasso** la plus agréable d'ailleurs. Sikasso qui était jadis la capitale du royaume de Kéné Dougou. Nous avons quitté, moi, le chauffeur Amadou et Anna Crole-Rees à bord du Land Rover climatisé. Le voyage vers le sud pour Sikasso est sans problèmes, la route est goudronnée et le trajet demande environ cinq heures. Sikasso bouge beaucoup, c'est la première fois que je me "sentais bien" durant mon voyage.



Nous passerons quelques jours aux bureaux de l'[ONUDI](#), bien reçus par le chef régional, Aly Guindo. Aly me permet d'utiliser sa moto, la joie.

C'est le foutoir, ironise encore Anna. C'est pendant ce séjour que cette dernière commence à me faire remarquer que je semble souvent avoir la tête ailleurs. Elle n'a pas complètement tort. En vérité nous divergeons (sans nous disputer) depuis le début sur *ce que j'ai à apprendre ici* en Afrique. En bout de ligne, elle fait de son mieux pour jouer son rôle de tutrice selon *ce qu'elle comprend de mon mandat* et moi... je fais de même de mon côté. J'ai remarqué la même attitude chez d'autres Canadiens qui voulaient me dicter ce que j'ai à apprendre avec ce voyage, alors que ça ne regarde que moi. J'ai trouvé cette attitude quelque peu irritante.

Journal de bord: **Les tiermondistes**

Je me rends compte que si je veux être un [coopérant](#), en tout cas je ne serai jamais un "tiers-mondiste". Je ne peux pas aimer l'Afrique et le Tiers-monde simplement parce que c'est le Tiers-Monde "aux belles valeurs malgré la misère". Je crois que c'est le premier mythe qui disparaît de ma liste. Je vois mal l'intérêt de me plonger dans la misère "pour expérimenter" et me rendre intéressant, alors qu'il existe une communauté humaine qui a réussi un saut technologique améliorant grandement la qualité de la vie matérielle.

Ainsi, je ne suis pas émerveillé par le Mali simplement *parce que c'est le Mali*, exotique, au passé glorieux et tout ça. Les villes se ressemblent toutes à mes yeux (bien sûr il en va de même des grandes villes nord-américaines). Mais je m'attendais à quoi, que diable? Mêmes maisons de terre et de paille ou fours de ciment et de tôle, mêmes chemins de terre, même poussière et fumée de feu et monoxyde de carbone. Mêmes coqs, ânes, cabris partout où l'on va. Bien sûr, l'amabilité des gens est aussi la même partout, mais je n'adopterai pas une contrée simplement pour cette raison.

Avant de quitter le Canada, je faisais cette réflexion: les pays pauvres comme le Mali doivent **probablement** avoir à offrir plus que "nous". Je n'aime pas le jeu des comparaisons, mais je dirai maintenant que je ne le crois plus. Car chez nous aussi, on recherche Dieu même si on est moins ritualisé que les musulmans du Mali ou d'ailleurs. Chez nous aussi, il y a des gens aimables, des sourires et de la joie de vivre. Et enfin nous avons une grande chance, l'espoir de vivre plus longtemps une vie moins affligée de souffrance physique comme la faim et la maladie.

Alors au diable la pudeur tiers-mondiste et disons les choses comme elles sont: actuellement, le Nord a plus à apporter au Sud que l'inverse. Qu'ils fassent l'usage qu'ils veulent de cette aide et qu'ils évitent de répéter nos erreurs, comme la surconsommation. Dans le futur, peut-être, la situation sera-t-elle inversée, quand l'Occident se sera écroulé pour de bon.

(Fin de l'extrait du journal)

Sikasso est assez belle. Elle vit, elle bouge, elle est accueillante. Elle est plus verte que ma Sévaré. J'ai rigolé de voir ces trois jeunes femmes marchant dans la rue, vêtue de *boubous* (grandes robes) colorés et très élégants, quand l'une d'elles s'est pincé le nez pour laisser s'échapper une longue morve, comme un joueur de hockey de retour au banc, et continuer à marcher comme si de rien n'était. Dignement. Le geste est anodin par ici, soyez prévenus!

C'est ici à Sikasso, le 12 février, que je verrai **la première de deux pluies en trois mois**. Un orage qui a duré environ 20 minutes. Un délice, il y a longtemps que je n'avais pas autant apprécié une ondée; je suis sorti pour en profiter. Il ne pleuvra plus à nulle part au Mali avant le 18 avril. À cause de *El Nino*, en bonne partie: records de chaleur et de sécheresse.



Je me suis senti bien à Sikasso. Presqu'en vacances.

À Sikasso, j'ai rencontré une Africaine Témoin de Jéhovah. Elle me tend un numéro récent de leur revue, qui abordait le thème de la souffrance. C'était, je crois, le premier d'une série de nombreux incidents que j'interprétais comme une réponse à une grande question que je me proposais d'explorer en Afrique: la signification de la souffrance (j'y reviens plus loin avec des coïncidences déroutantes). J'étais assez enthousiaste: je lui ai acheté cinq ou six numéros. Visiblement, elle était contente, la journée allait être bonne.

J'ai aussi fait la rencontre de deux **coopérants québécois**, Sylvain, son épouse et leur jeune fils. Sylvain, justement, n'est PAS un tiers-mondiste. Je lui ai demandé ce qui le faisait rester ici depuis deux ans et demi:

- Il faut être un peu maso. C'est aussi parce que je peux faire ici le travail que j'aime, alors que c'est moins facile au Québec, et parce que les conditions (offertes [par le CECI](#)) me sont favorables.

Cette réponse franche rejoignait mes sentiments rationnels du moment, et je lui ai dis. Je ne voulais surtout pas l'entendre me dire le classique et insipide: *"Les gens sont gentils au boutte, c'est super cool, j'suis bien ici..."* Ce soir-là, chez les Lachance, la discussion a vite tourné vers la religion.

Avec Aly Guindo, Sylvain et son épouse, J'ai beaucoup parlé **des enseignements du [Livre d'Urantia](#)**. Une fois de plus, j'ai constaté que la spiritualité et la religion sont des sujets *apparemment* pas à la mode, voire tabous, jusqu'à ce que quelqu'un "ose" en parler avec ouverture. On voit alors que ces préoccupations touchent tout le monde, comme une pulsion divine. J'aime être cette "bougie d'allumage" quand c'est possible.

À part Sikasso, nous avons visité, avec Aly ainsi que Sanata Traoré (chefs d'antenne à Sikasso et à Bougouni) les plates-formes dans des villages des alentours, Flazambougou et Farako avec sa belle chute qui était cependant bien modeste en cette saison sèche.

Quelques pensées aperçues sur la route

La Terre appartient à une vaste famille dont plusieurs membres sont morts, quelques-uns sont vivants, et un nombre incalculable ne sont pas encore venus au monde.

Je ne crains pas l'ennemi que je connais. Dieu protège-moi de celui qui est caché.

Pauvre à tort. Je lutte pour mon avenir, je ne suis pas dans l'amour commercial (Vu dans quelques taxis)

La dictature, c'est: ferme ta gueule. La démocratie, c'est: cause toujours.

La famille: l'impossible survient, encore!

La prochaine série de missions allait être beaucoup plus **rock'n roll**. Des villages parfois très éloignés, pas de confortable 4x4, pas de beaux repas en ville comme à Sikasso. Moi et Pasteur quittons seuls Sévaré vers Tion, à deux heures au sud. Là, le jeune Abdoul (pas le petit mais celui du projet) est sensé nous attendre avec la moto, pour nous conduire, un à la fois, à travers 15 km de brousse vers le centre de formation de Zura, qui sera notre base pendant 5 jours.



*Ce panneau (page précédente) montre c'est quoi le "milieu de nulle part".
Mais j'ai vu pire à Perakuy, près de la frontière Mali/Burkina où ils cultivent l'eucalyptus.*

Ce qui allait rendre spéciale cette mission est qu'elle coïncidait avec l'arrivée à Sévaré de ma mère, Reina, de mon frère, Richard et de sa conjointe Yolande pour leur premier séjour en Afrique noire. À peine débarqués à Bamako en fin de soirée (avec le décalage et tout), installés de justesse à la mission catholique de Bamako, dès le lendemain matin, après une mauvaise nuit de sommeil, ils prenaient l'autobus, de jour, par très grande chaleur, pour venir me voir à Sévaré, un voyage de presque 12 heures pour seulement 600 kilomètres, entre autres à cause des arrêts pour la prière.

Réellement hallucinant. Même si leur arrivée était prévue, j'étais un peu héberlué de les voir, en face du Libanais, tout juste descendus du bus avec des tonnes de bagages à 11 heures le soir. Eux aussi ont trouvé bizarre de me voir arriver comme ça:

Je leur dis:

- *Alors, ça a été le voyage?*

Ça a l'air anodin. En fait c'était surréaliste! Yolande, se retournant et me voyant, dit:

- *Ah... Allô Éric...*

Sur un ton banal, comme si ce n'était pas extraordinaire! Il faut dire qu'elle était la plus fatiguée des trois. J'étais inquiet pour eux et content de les voir arriver. Je les ai immédiatement amenés à l'hôtel tout près de là, à l'entrée de Sévaré. On a pris un repas vers minuit.

Durant leurs quelques jours à Mopti et Sévaré, j'ai été leur guide, on a navigué en pirogue sur le Niger avec le jeune guide ivoirien, Frédéric, le même qui m'avait fait découvrir ce fleuve. Fred, jeune homme de 18 ans qui a fière gueule, habite avec sa famille à Mopti et il étudiait pour entrer dans l'armée jusqu'à ce que survienne la récente grève étudiante. Il dénonce les gestes abusifs de certains jeunes contre les écoles, bâtiments et équipements. Comme d'autres jeunes par ici et contrairement aux nôtres, il est plutôt politisé.

Avec Frédéric, donc, nous avons visité un très pittoresque village habité par des *Bozo*. Le modeste village a quand même une fière mosquée, comme on en voit partout au pays. Ça a failli tourner mal quand ma mère a insisté pour offrir des cadeaux aux enfants. Ils se sont vite fait harcelants et c'est en catastrophe que nous sommes repartis sur la pirogue, avec tous ces enfants autour dans l'eau, en réclamant plus. La solution a été de jeter le sac de cadeaux sur la rive. Les enfants se sont rués. J'avais pourtant prévenu de ne PAS parler de cadeaux ou de le faire très discrètement, une personne à la fois.

Plusieurs **"petits hasards"** ont ponctué leur chemin de Montréal à Sévaré, via la Mauritanie et Bamako. On a donc parlé de **l'action de l'Esprit**. On a dîné chez Roman et Éva. Cette dernière s'est occupée plus tard de trouver à ma famille un transport en Jeep pour revenir à Bamako, leur évitant ainsi l'interminable trajet en autobus.

Alors parlons de hasards étranges. Ce livre en contient une douzaine d'exemples, dont certains stupéfiants. Ma famille quittait Sévaré pour retourner à Bamako **le jour même** où je partais avec Pasteur pour Tominian et Zura. Donc nous allions tous vers le sud et je partais le premier. Mais ils ont eu un contretemps et sont partis plus tard dans la journée. Or, moi et Pasteur avons aussi eu un contretemps en manquant notre arrêt à Tion pour nous retrouver à San, 40 km trop loin vers l'est.

Vers midi, nous étions donc à attendre un transport qui nous ramènerait sur nos pas quand soudain Pasteur a pointé le doigt au loin et m'a dit:

- Ce n'est pas ta belle-sœur là-bas?

J'ai pensé: *C'est impossible, ils doivent approcher Bamako à l'heure qu'il est, et San n'est pas du tout sur leur chemin.* Pourtant, c'était vrai, je reconnaissais là-bas Yolande et la Jeep. J'ai couru vers eux, et on n'en revenait pas: il se trouve qu'ils faisaient un arrêt **imprévu** à San (comme moi) pour l'essence. C'était déjà un hasard intéressant.

Mais attendez la suite.

Ils nous racontent qu'un peu plus tôt, à Tion, un jeune homme assis près de sa moto en bordure de la route leur a fait signe de stopper. S'approchant de la Jeep, il a demandé au chauffeur, en bamana:

- Est-ce que par hasard vous connaissez Éric Messier? L'auriez-vous vu?

Richard a sursauté en entendant mon nom entre les mots de bamana. Incrédule, Richard s'adressa alors à l'inconnu sorti de nulle part:

- Il n'est pas ici avec nous, mais je suis son frère. Voici sa mère et sa belle-soeur, c'est toujours ça!

Je veux dire: **nous aurions voulu organiser cette rencontre que c'aurait été très difficile.**

Le jeune était Abdoul, employé comme moi et Pasteur à Sévaré. Il nous attendait là pour nous conduire à Zura.

Ce que nous avons retenu de cet incident étrange est que l'Afrique est à la fois un continent énorme et un bien petit monde. J'ai appris avec tristesse, un an après mon retour au Québec, que Abdoul, 21 ans, avait trouvé la mort dans un accident alors qu'il a fait le tonneau avec le "Korokara" près de Djenné, un étrange véhicule conçu par lui et les autres mécaniciens utilisé comme "plateforme démonstratrice" à travers les villages du pays.

C'est donc à San que moi et ma famille nous sommes séparés. Ils allaient être au Sénégal dans quelques jours. Cette fois je n'allais plus les revoir avant quatre mois.

La brousse profonde

Moi et Pasteur sommes donc revenus à Tion et de là Abdoul (qui nous attendait toujours!) nous a conduit comme prévu l'un après l'autre, sur la moto, vers Zura, où nous avons été reçus par Jules, le responsable des lieux.

Page suivante: photos de Zura et de San.

C'est à San que j'ai re-croisé ma famille, dans une énorme coïncidence (aucun de nous étaient supposé y être) .



Nous avons chacun une chambre, un peu à la façon d'un motel mais plus rustique. Le ciel sans lune était un spectacle ahurissant et j'ai donné des leçons d'astronomie appréciées par Pasteur et Abdoul.

Incroyable comment on peut bêtement oublier de regarder vers le haut, pour faire changement. Ils ne pouvaient croire que ce petit point jaune était en fait Jupiter, 150 fois la taille de la Terre.

De furtifs instants de petite magie.

Le matin, pendant au moins trois jours, on a mangé des sandwiches à la sardine et au beurre. Rudimentaire mais nourrissant. Je complétais avec mes fameuses barres tendres qui m'ont suivi jusqu'en Grèce, deux mois plus tard. Le responsable des lieux contribuait avec un délicieux café.

C'est là aussi que j'ai goûté pour la première fois à un mets, très répandu là-bas non pas pour son goût (isshh) mais parce qu'il est simple et pas cher à préparer: le tho, sauce gombo. Le tho ressemble un peu à du couscous pris en pain. La sauce gombo était faite avec des feuilles de baobabs. Je n'ai pas aimé. Comme beaucoup d'autres toubabous avant moi, dit-on.

Les deux premières journées, j'ai travaillé sur le portatif de Pasteur, dans une cabane entourée de coqs, de chèvres et d'abeilles et alimentés à l'énergie solaire. Il faut regarder où on marche car il y a des serpents et des scorpions xénophobes. Quant aux salamandres, elles sont vraiment partout mais elles ne causent aucun problème; elles sont presque sympathiques. Assis devant l'ordinateur et entouré de ce décor singulier, je rends les choses plus bizarres en mettant dans le Walkman des

trucs comme Twisted Sister ou A-HA:

***This alone is love, no small thing,
this alone is love is love...
And all of us, who are traveling by trapped doors,
Our souls are a myriad of wars
And I'm losing everyone...***

Pour terminer: la rumba !

Avec Abdoul, à moto, je me suis baladé d'un village reculé à un autre pour évaluer la situation avec les villageois. Leur principal obstacle est l'isolement, les problèmes de communication. Les meuniers Jacques Dabou et Richard Tienou nous ont expliqué les difficultés rencontrées avec la plateforme. Nous avons ainsi visité **Perakuy, un grand village isolé, très loin**, près de 60 kilomètres vers l'est et en brousse profonde, tout près de la frontière du **Burkina Faso**. Nous y avons reçu en cadeau un poulet vivant, que Abdoul a cavalièrement accroché par les pattes au guidon de la moto. Je me disais: ***Voilà un poulet qui va trouver le voyage long!***

La moto a eu quelques sérieux ratés. Il faisait si chaud et ce sentier était si peu fréquenté, je n'osais trop y penser. À Mandiakuy, très reculé aussi, on cultive l'eucalyptus, un arbre et un bois recherché et dont la culture est fortement encouragée.

Même scénario dans les villages de Dobwo (rencontre avec Emmanuel Diarra) et Kera (rencontre avec Marius Dakouo). Tout ça en moto par grand soleil. À Zura et à Tominian, malgré tout, les missionnaires (des Noirs) ont une qualité de vie acceptable. Ils sont bien logés et bien équipés en informatique. À Tominian, j'en ai profité pour visiter une école et discuter pédagogie avec un enseignant et le directeur. L'enseignant m'a permis de faire une photo dans sa classe. Pour les enfants, toujours un grand événement!

Après quelques jours, nous sommes revenus à Sévaré. Abdoul avait bien hâte de revenir, notamment pour "manger du poulet chez le colonel"; langage codé peu flatteur désignant les filles que lui et Yaya allaient rencontrer dans un genre de motel dans un village près de Sévaré.

Dans mon rapport, je recommande d'exploiter avantageusement les nombreuses stations de radio de la région pour se faire connaître et pour faire de la formation à distance. De nombreuses stations sont en opération à Mopti, Bankass, San et Ségou, dans de nombreuses langues: Français, Peule, Bozo, Bamana, Dogon, Bobo. C'est à San que j'ai re-croisé ma famille, dans une énorme coïncidence (aucun de nous étaient supposé y être).



Kotaka, 50 km au nord de Mopti.

La dernière mission, à Kotaka, n'a duré qu'une journée. Kotaka est à 50 kilomètres au nord de Sévaré, en bordure du Niger mais à une bonne dizaine de kilomètres *rock'n roll* de la route. J'y ai eu l'honneur de visiter la mosquée, nu bas bien sûr car tout le monde s'y déchausse par tradition.

Allah fait ma connaissance.

CHAPITRE 5

CROISIÈRE SUR LE FLEUVE DES FLEUVES

Le long fleuve tranquille



Fin mars, j'étais décidé à aller explorer plus avant "le" fleuve. Son nom provient de l'expression berbère *gher-n-igheren* : Niger, le fleuve des fleuves. Les Maliens en sont fiers mais aussi largement tributaires pour leur subsistance. Son immense boucle naît dans le massif du Fouta Diallo, en Guinée. Il va se jeter 4000 kilomètres plus tard dans l'Atlantique, au Nigéria. Dans les 30 000 kilomètres carrés de son delta intérieur, rien n'est tout à fait la terre et rien vraiment de l'eau.

Et avec l'histoire millénaire qu'il charrie, [le Niger \(Youtube\)](#) a de quoi justifier les superlatifs qu'on lui a prêtés.

Le fleuve-roi a donné au Mali, depuis les grands royaumes soudanais et jusqu'à nos jours, une source de vie sans prix entre la savane et le Sahara, qu'il continue de narguer. Par-dessous tout, il est un axe privilégié de pénétration, de commerce et de communication dans ce pays, devenu l'un

des plus pauvres du monde.

Le Niger est aussi, ce qui n'a rien pour nuire, un long fleuve tranquille d'une très faible dénivellation qui a attiré nombre d'aventuriers et de touristes, une fois passés les grands explorateurs des 18e et 19e siècles : Laing, Barth et Caillié, surtout, qui a " découvert " la mystérieuse Tombouctou, porte du désert. Son cours reporté sur des cartes, le Niger a aussi été un facteur déterminant de la pénétration coloniale de la fin du 19e siècle.

Aujourd'hui, le Niger est revenu à ses fonctions pacifiques. La fébrilité du port de Mopti nous rassure sur sa vitalité : il est toujours l'artère vitale de l'économie du Mali avec le poisson, les engins de pêche, les céréales. On y vient couramment du Burkina-Faso et de la Côte d'Ivoire.



Le fameux navire "Tombouctou".

La navigation y est toujours active, et les gros tonnages fort confortables de la Compagnie malienne de Navigation assurent, en période de crue de juillet à décembre, les longues liaisons jusqu'à Gao, l'autre grande porte du Sahara. En décrue, ces géants tombent en cale sèche, pinasses et pirogues ont alors la voie libre. Mais attention : tout devient hasardeux ! En avril, par exemple, quand le Niger est à son plus bas niveau, il faut compter au moins sept jours et autant de nuits (passées dans les villages riverains) pour vaincre les 400 kilomètres séparant Mopti de Tombouctou. Et encore, il faut parfois pousser la pinasse et la délester pour la libérer des sables où elle s'enlise. Pour aventuriers authentiques seulement,

Les autres emprunteront la route improvisée (neuf heures) ou les vieux coucous russes toujours en opération à Sévaré, la voisine de Mopti: l'aller simple est à 45 000 francs CFA, soit 125\$, mais requiert seulement 50 minutes ! Avant d'embarquer sur une pirogue pour quelques jours, il faut

négocier le coût et les services. C'est l'Afrique : tout se négocie, c'est même la règle! Les structures touristiques sont encore de type informel : le voyageur peut choisir sur place son piroguier et négocier avec lui.

La proposition de Adama Kassé est raisonnable pour nous et avantageuse pour lui : 13 000 FCFA (30\$) par jour et par personne, jusqu'à quatre ou cinq jours. **La calme aventure folle.** Ce fleuve est calme et d'un émeraude translucide.

Cuisine sur la pirogue, sous la paille

C'est avril : le soleil est implacable, il fait 40 celcius mais il y a un vent modéré. Nos deux jeunes piroguiers, Mohamed et Amouen, qui font la cuisine à même la pirogue, ajustent le toit de paille, embarquent les vivres, riz, nouilles, eau potable, thé (nous trouverons le poisson chez les pêcheurs croisés sur le fleuve), mouillent les longs bâtons qui nous pousseront: on peut y aller. Le voyage sera même reposant, inch Allah !

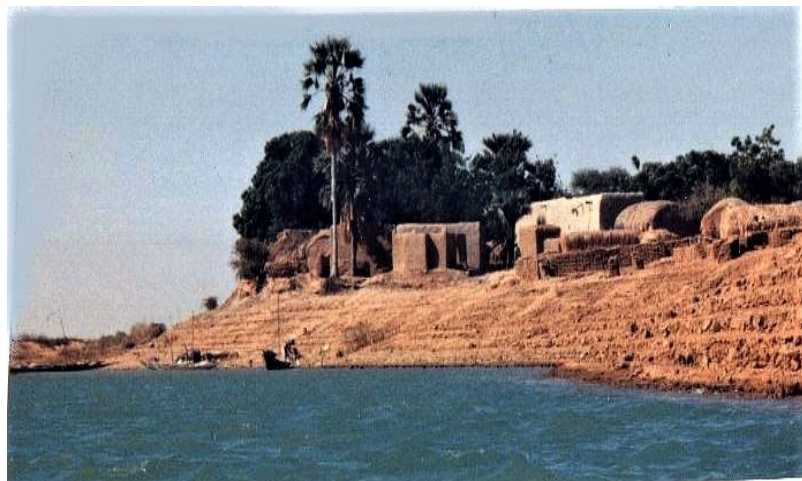
Amouen, découpé au ciseau, chantonne dans sa langue et celle de 15 millions d'Africains, le bamana. Mopti mérite bien son titre de Venise du Mali.

Nous empruntons d'abord le fleuve Bani, qui baigne Mopti, là où il se jette dans le Niger, dont il est en fait le seul affluent sur sa rive droite: ceux qui ont existé jadis à l'ouest ont disparu sous l'avancée du désert. Premier arrêt, un petit zoo sans nom où nous sommes reçus selon la tradition malienne par Alhousseyni Toure. Quelques crocodiles et tortues enlevés au fleuve, un grand singe. Il nous donne sa carte. Il espère des fonds du secteur privé car le gouvernement a d'autres bêtes à fouetter. Mais Toure se débrouille déjà bien : pour faire une photo, c'est 500 FCFA (1.50\$)!

Bientôt, la pirogue bifurque pour emprunter un des nombreux bras du Niger. Pas de bruit de

moteur, les rivages sont déserts: l'eau est tellement basse (jusqu'à 7 mètres de moins que lors des crues) que les villages sont hors de vue. Il y a bien sur la rive quelques femmes affairées au lavage et dont certaines, nues et souriantes, nous saluent en français, à tout juste cinq mètres du rivage.

Mais aucun indice que nous voguons en fait sur la colonne vertébrale d'un pays de 10 millions d'habitants.

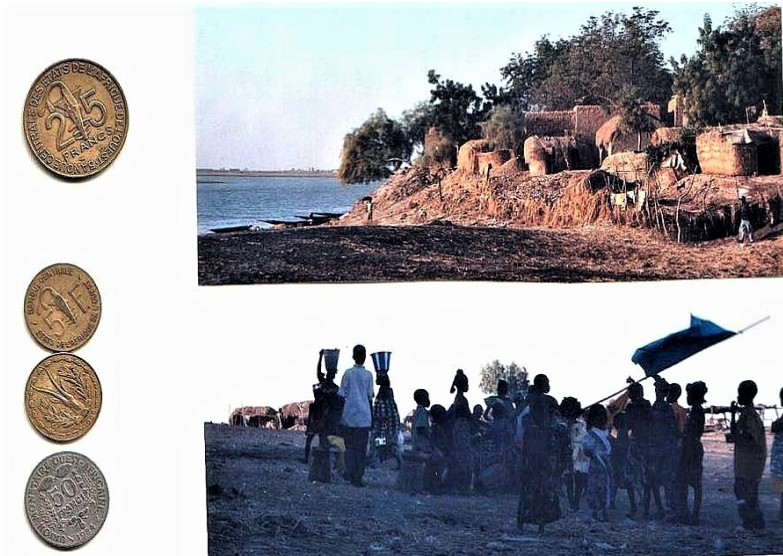


On voit à quel point le fleuve est bas en saison sèche.

De fait, cette aventure permet un contact approfondi avec le vrai pays ; les rives qui défilent à portée de voix livrent les visages d'une vie quotidienne qui reste non troublée par le passage du bateau. C'est surtout le Mali d'hier qu'on découvre ainsi : villages en roseaux et cités fortifiées, grandes mosquées de banco, escales de pirogues marchandes.

Dans le delta central, très large secteur inondable, les marchés locaux sont rapprochés. Ils constituent un réseau géographique mis en place au cours de la période coloniale et dont les mailles ne mesurent pas plus de 15 kilomètres.

On se plaît à imaginer les mêmes pirogues et pinasses il y a plusieurs siècles, chargées de marchandises fabuleuses destinées au carrefour commercial de Tombouctou mais souvent transigées, comme aujourd'hui, dans les villages riverains, fondés et encore habités par les autochtones [Bozo](#), [Peul](#), [Songhai](#), [Marka](#).



Nous avons reçu un bel accueil au village Bozo.

Sur notre pirogue de quatre tonnes (la limo) faite de lengo par les Bozo de Mopti, seuls nos vêtements et baladeurs, de même qu'une antenne de télécommunication par delà les rives dénudées, témoignent, si on excepte quelques vaches et moutons broutant de rares herbes, que nous sommes quelque part à la fin du 20^e siècle. Pourquoi s'en formaliser ? Sur la très officielle carte d'identité nationale de Mohamed on lit pour toute date de naissance : vers 1976. C'est un peu ça aussi l'Afrique.

C'est l'heure du dîner. Riz, poisson, et l'incontournable rituel national du thé: il revient au plus jeune de préparer la délicieuse infusion en trois étapes : la première, plus corsée, se veut amère comme la mort et la dernière, douce comme l'amour. (à cause du sucre; le diabète fait des ravages).

Une nuit animée au village

Il est 17h, nous arrêterons cette nuit au village de Sare-Seyni. Amarrer la pirogue, délester l'équipement, marcher jusqu'au village, à 800 mètres (déjà, le fleuve a soif !), salutations et politesses d'usage, les gens sont heureux de nous voir. Le même accueil chaleureux dans ce village calme, sans électricité ni eau courante. Nous partageons le repas de poisson.

Des enfants avec leurs petits seaux patientent : *Allah karibou*, la charité. Ils se régaleront de nos restes. Une forme spontanée, informelle, d'assistance sociale. Par ici, personne ne sera jamais assez pauvre pour laisser autrui mourir de faim ; c'est d'ailleurs une loi coranique.

Ce qui n'en est pas une, c'est l'offre "traditionnelle", acceptée par Mohamed, de passer quelques bons moments avec " la fille " du village, moyennant quelques milliers de FCFA.

Plus tard, nous dormirons sous un ciel sans lune ni nuages, à la belle étoile. D'innombrables étoiles.

Au matin, une vingtaine de villageois honorés nous raccompagnent à la berge. Échange de cadeaux, noix pour nous, comprimés d'ibuprophène pour l'arthrite de la vieille Aminata. C'est vrai qu'ils nous appellent les toubabous (Blancs) à cause des premiers explorateurs européens qui comptaient souvent des médecins, les toubibs. Nous nous souviendrons aussi du grand village de Gnomi, pourtant sorti de nulle part, pour son énorme et magnifique mosquée extrêmement symétrique et parce que c'est la première fois que nous mangeons un poulet attrapé par nous-mêmes, à la demande de la villageoise elle-même.

Quelques grandes oies aux ailes bleues, enfin, et ces oiseaux pêcheurs que les Songhaï appellent chancharous (mouettes du Niger) , en immense attroupement qui s'enfuit d'un vol divinement synchronisé.

On jurerait un seul organisme dansant un ballet syncopé, ondulant selon les caprices du vent. Au loin dans la tranquillité, deux tornades blanches, spectacle commun par ici, complètent le tableau surréaliste.

Revoilà Mopti, la *playa grande*.

Tiens, c'est jour de baignade.

(Adaptation d'un reportage par l'auteur pour le journal La Presse)

CHAPITRE 6

TOMBOUCTOU : LA SURVIVANCE



À lui seul, son nom évoque encore, aux oreilles des étrangers, magie, mystère, inconnu.

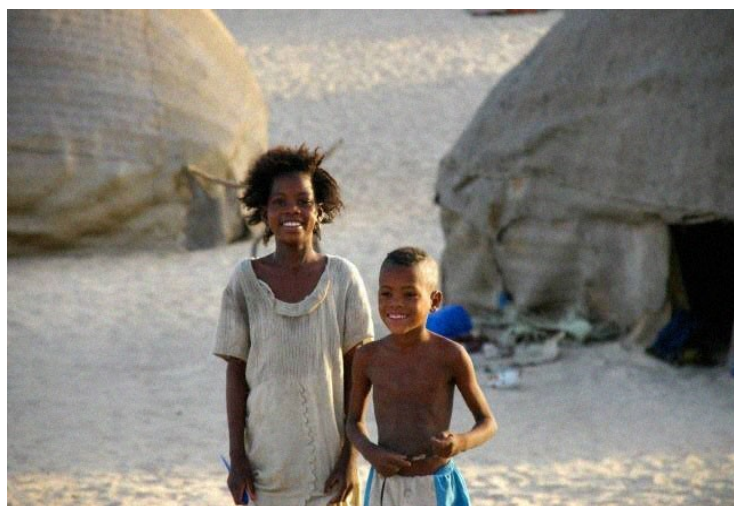
Par la piste, six à neuf heures ("tout dépend"). Avec le petit avion, moins d'une heure. À vous de choisir.

Il est vrai que [Tombouctou](#), aux portes du désert, est l'une des plus vieilles villes d'Afrique et qu'à ce titre l'histoire fabuleuse de ce continent encore méconnu lui doit beaucoup.

Cependant, même les plus grandes civilisations sont passées et ont disparu. Les empires soudanais des premiers siècles de l'ère chrétienne, dont ceux du Mali, n'y ont pas fait exception.



Il en va ainsi de Tombouctou, jadis le carrefour de commerces fabuleux. On y arrivait du sud, en pirogue sur le fleuve Niger, pour en repartir vers le nord, à dos de chameau. Les azalaï, grandes caravanes de sel traversant le Sahara, en alignaient plusieurs milliers.



La "ville aux 333 saints " tient son nom de Tim Bouctou: le puits de la femme Bouctou. À moins que ce ne soit Timbuktu: la femme aux grandes narines. Dans les deux cas, elle est une femme qui ne se laisse pas aisément conquérir. Car ne débarque pas dans la capitale du désert qui veut et n'importe comment. En tout cas, soyez préparé; et patient.



La cité a été fondée dans la nuit des temps par les habitants de Djenné, sa "sœur jumelle". C'était onze siècles avant notre ère, il y a 1300 ans. On situe l'apogée de sa gloire au 14^e siècle mais au seizième elle était encore une grande cité, avec ses 100,000 habitants dont 20 000 étudiaient le droit et la théologie. Aujourd'hui, on y recense à peine (mais quand même!) 15,000 habitants.

Plus tard, les Marocains sont venus et ont vaincu. Les pillards Touareg ont achevé la ruine de cette grande dame aux 18^e et 19^e siècles. De nos jours, son ennemi le plus redoutable est le désert du Sahara qui avance, un peu partout au Sahel, à raison de deux à dix kilomètres par année.

Le spectacle de la grande Tombouctou devenue moribonde, menacée par les dunes qui l'enserrent et l'étouffent, est extrêmement triste aux yeux de n'importe quel voyageur. Il y a un siècle déjà, le grand explorateur René Caillié l'avait constaté au terme de ses aventures:

"Revenu de mon enthousiasme, je trouvais que le spectacle ne répondait pas à mon attente ; en un mot, tout respirait la plus grande tristesse; j'étais surpris du peu d'activité, même de l'inertie qui y régnait."



Les guides de voyages eux-mêmes préviennent leurs lecteurs de cette réalité, comme on l'a fait avec nous. Les touristes en mal d'authentiques péripéties continuent d'y débarquer, bon an, mal an. Il est vrai que Tombouctou, si elle n'est plus une ville interdite, a conservé sa personnalité mystérieuse et secrète. Elle a su garder son charme évocateur du prestige passé. Elle se dresse encore, défiant ce monstre qu'est le désert.

La cité aux mille secrets

Carrefour culturel et commercial, elle a accueilli plusieurs races et civilisations: Touaregs et Arabes, Songhaï et Bella. On y a constaté que presque tous parlent le tamacheq et l'arabe. Trois grandes mosquées, plusieurs fois centenaires, y ont été érigées aux 14e et 15e siècles. Elles ont abrité les marabouts, qui gouvernent toujours les Tombouctiens au nez des autorités administratives nationales. Depuis des siècles, le Conseil des marabouts est celui qui prend les "vraies" décisions publiques et sociales.



Mahamane Alassane Haïdara parlait ainsi de sa ville natale:

"Le mystère de Tombouctou se trouve dans ses mares peuplées de génies surnaturels, dans ses ruelles hantées, les soirs d'hiver, par des esprits; il se manifeste aussi dans ses amulettes et ses talismans, dans les pratiques des guérisseurs, les cérémonies initiatiques de ses confréries, qui conduisent à la vérité suprême et à la sainteté. Enfin, ce grand miracle civilisateur qui s'est renouvelé à travers les âges n'est-il pas un autre mystère?"

Des grands marchés d'autrefois, il ne reste guère qu'un vague souvenir. Les artisans ne sont pas très nombreux et ceux-ci sont rassemblés au marché de Tombouctou, par ailleurs assez pauvre. Mais la ville garde un secret fantastique en son sein. Un centre de documentation d'une immense richesse où on a préservé jalousement des milliers de manuscrits, écrits à 80% en langue arabe, le reste en songhaï. Plusieurs milliers de ces manuscrits ont été réunis, plus de 2500 originaux et 600 autres portés sur microfilm. Les textes, qui recèlent une grande partie de l'histoire africaine ainsi que d'ailleurs dans le monde musulman, proviennent exclusivement d'auteurs régionaux et n'ont jamais été publiés. Ils pourraient révolutionner l'histoire de l'Afrique de l'Ouest.

Le [Centre Ahmed-Baba](#) est devenu opérationnel en 1977, sous la protection de l'UNESCO.



Tous les voyageurs s'accordent pour dire que Tombouctou est difficile d'accès. C'est un euphémisme que je vous confirme. Aventuriers authentiques seulement. La route, pour l'une, suit un tracé souvent très approximatif sur les 400 kilomètres séparant Mopti de Tombouctou. Certains s'y sont perdus et il faut parer à tout dans ces régions désolées. La voie du fleuve est une bonne idée et peut même s'avérer un voyage agréable en période de crue de juillet à octobre (j'étais là en période de décrue profonde), alors que les grands bateaux sont en fonction.

Les voyageurs choisissent même souvent de poursuivre leur périple jusqu'à Gao. Cependant, Tombouctou n'a pas d'accès direct sur le fleuve ; elle en est séparée par quelques kilomètres.

La dernière option, beaucoup moins romantique et instructive mais assurément riche en émotions vives, consiste à utiliser l'un des avions russes de la flotte désuète que le Mali exploite encore à partir de l'aéroport de Sévaré, à 13 kilomètres de Mopti.

Citée perdue, Tombouctou? Tous les chemins y mènent, avec un peu de persévérance.

CHAPITRE 7

LE CONTRAT AVEC L'ONU

"À ne regarder que l'arbre devant soi, celui-ci peut nous cacher toute la forêt."

Des coquilles typographiques peuvent subsister, veuillez nous en excuser.

J'ai placé ce proverbe de la forêt au début de mon rapport car il résume très bien un grand apprentissage que j'ai fait là-bas.

Ne pas se fier aux apparences, ne rien prendre pour acquis, penser global plutôt que cartésien. Surtout en Afrique.

La réflexion qui suit illustre également un autre apprentissage qui a mené à une certaine déception au terme de mon mandat. C'est mon ami Pasteur qui me l'a dite, j'en parle plus tôt mais je tiens à la rappeler encore:

"L'Afrique n'aime pas la vérité. Si tu la dis quand même, on ne te traitera pas de menteur, mais on te fusillera à titre d'agent subversif."

Bien sûr, dans cette phrase, on peut changer le mot "Afrique" pour un autre.



En reprise: l'atelier de la plateforme multifonctionnelle.



Je n'ai pas été fusillé, mais...

Mon contrat était alors entamé aux trois quarts. Après avoir remis à Roman, un gros Suisse qui a fait 25 ans de coopération africaine, mon *rapport de recommandations* dans lequel je disais tout haut des critiques pensées tout bas par plusieurs des 50 employés (presque tous Africains), il m'a laissé entendre que j'étais en terrain glissant. Comme je l'ai mentionné précédemment, il a alors imité une lame passant sur son cou, *aïe!*

Son attitude m'avait franchement étonné car jusque-là mes relations avaient été excellentes avec lui et son épouse Éva, une Autrichienne qui m'entretenait à coups de gâteaux sablés faits maison et de délicieux cafés turcs. Elle avait d'ailleurs guéri ma pharyngite avec un grog que je ne suis pas prêt d'oublier.

J'ai donc compris que *je venais de piétiner des plates-bandes que je n'avais pas vues*. J'avais peut-être outrepassé mon mandat. Sans le savoir ni le vouloir, j'avais fait joujou où il ne fallait pas, pas parce que j'avais interrogé les employés (c'était prévu dans mon mandat) mais parce que j'ai rapporté franchement leurs doléances dans mon rapport.

Pourtant, au début, Roman et Anna Crole-Rees (consultante européenne et aussi ma tutrice) m'avaient donné "carte blanche" pour tenter d'améliorer la circulation de l'information dans le projet.

Roman m'avait bien dit au début:

Apprend des choses, apprend-nous des choses, et ne fout pas le bordel.

Mais "l'accident" est arrivé. La loi de Murphy ! La diplomatie (la confiance, disait Roman) ne s'en est pas vraiment remis. Cependant, mes relations avec Anna, Lionel et les Africains sur le projet étaient restées très bonnes. Nous avons mis fin au contrat à trois semaines de la fin, à la mi-avril. Je n'étais pas si fâché: je retournais finir mes trois semaines à Bamako, la capitale, là où on ne manque de rien...

Le troisième européen, **Lionel Ferrari**, est un autre gaillard très baraqué. Né au Niger de père Français et de mère africaine, il me comprenait, il était de mon côté pour ce qui est de mes "recommandations", tout comme Anna d'ailleurs : eux-mêmes soulevaient ouvertement des réserves quant à la bonne marche du projet. En fait, je n'avais rien inventé : Roman semblait

tassé dans un coin, mais restait néanmoins en parfait contrôle de son projet, car c'était bien le sien, c'est vrai.

Rappelons brièvement que cet important projet de développement préindustriel, a vu le jour en 1994 puis avait été mis de côté par l'ONU avant d'être finalement relancé pour de bon en 1997 avec un budget de 11 millions \$US étalés sur cinq ans. Énorme. Le projet a continué par la suite.

Le projet "plateforme multifonctionnelle" vise à installer dans 450 villages, parmi les milliers au Mali et au Burkina, une plateforme constituée d'un puissant moteur et d'une cabane protégeant l'installation. Le village devra en faire la demande et participer à son installation, son financement et sa gestion. Le moteur pourra apporter au village de l'électricité (génératrice), l'eau courante (pompe), et un moulin à grains et céréales. Il doit être géré par un comité de femmes. Le tout vise une prise en main par le village de son propre potentiel ainsi qu'un allègement de la tâche des femmes.

Sauf que dans les faits, quand moi et Anna sommes arrivés à la base du projet à Sévaré (deux roulottes exiguës comprenant quatre ordinateurs et fort heureusement climatisées, ainsi qu'un énorme atelier) nous nous sommes trouvés face à un véritable "foutoir", aux dires mêmes de Anna, sur tous les plans, matériel, information, comptabilité, organisation du travail. Mon mandat avait bien commencé et les relations étaient bonnes. Mais au fil des semaines, nous avons tenté sans succès de redéfinir mes tâches. J'étais supposé venir faire un stage en journalisme. Imaginez mon désarroi en arrivant à la "shop" de Sévaré!

Avec du recul, une certaine déception persiste. Je voulais vraiment arriver là-bas et faire une différence, laisser quelque chose, tout ça. Mais, tout compte fait, je constate que j'ai fait la "petite erreur" qui revient souvent chez les coopérants: lors d'un séjour en coopération, en Afrique surtout, *on ne fait pas nécessairement les apprentissages qu'on prévoyait faire avant de partir.*

Dans mon cas, par exemple, il n'y a eu que peu d'apprentissages "professionnels". Ils furent plutôt liés à l'*identité*, le contact avec les autres, les valeurs dont l'amour surtout, l'amour universel et gratuit. Sur le coup, je semblais être tombé dans le panneau ("l'erreur des nouveaux coopérants). C'était la déception. Mais les leçons n'allaient être que plus significatives. Pas juste durant le contrat et en Afrique, mais jusqu'à mon retour à Montréal six mois plus tard. À la fin de mon rapport, je tente de répondre à la fameuse question que tout coopérant finit par se poser, immanquablement: ***Mais qu'est-ce que je suis venu faire ici ?*** Je réponds entre autres choses :

"Même si 50 personnes m'avaient prévenu que je n'étais pas prêt pour l'Afrique, je serais allé quand même, car je suis libre. Énorme apprentissage. Libre de vivre, de mourir, de m'approcher de cette personne ou de celle-là. Libre de m'exprimer et d'aller au bout de mes choix. Libre aussi de rendre grâce, dans le sens de se sentir reconnaissant. Envers qui? Comme on veut! Mais être reconnaissant.

Libre, enfin, de croire. La foi et la religion viennent d'abord d'une relation intime, intérieure, avec le divin. Pour ma part, dans cette expérience de foi nouvelle, le Mali a été un décor nouveau et une circonstance facilitante, à cause de l'isolement et aussi à cause des confrontations avec moi-même et avec la liberté... des autres."

Je voudrais placer ici un billet de Sandrine Hubaut paru dans Science et Vie, un commentaire frappant.

"L'EFFONDREMENT DE L'OCCIDENT LA GRANDE IMPLOSION

An 2002: l'Occident s'effondre dans la violence, victime de sa décomposition intérieure. Convaincu d'incarner le type achevé de la civilisation, il n'avait pas perçu la gravité des symptômes annonçant sa faillite.

Le culte du profit, de l'efficacité, du rendement, avait asservi les sociétés industrielles à la rationalité économique et à la logique d'exclusion. L'individualisme exacerbé, l'anonymat des grandes villes et l'emprise technocratique avaient détruit la communauté charnelle.

La résurgence des croyances les plus irrationnelles, l'engouement pour la réalité virtuelle, l'obsession de la sécurité, les comportements suicidaires, traduisaient l'angoisse et la schizophrénie d'une société privée de repères.

Cette civilisation technicienne s'était révélée incapable de donner un sens à la vie, faute d'avoir su préserver la poésie de l'existence.

Désenchanté par la science, le monde avait perdu ses résonances poétiques. Son incapacité à souder les âmes autour d'un projet spirituel l'avait condamner à subir le même sort que les autres grandes civilisations, la disparition."

En réfléchissant à ça, j'écoutais John Mellencamp:

Hello, hello, all you losers,

Bonjour les perdants

you got nothing to fear (but fear itself)

Vous n'avez rien à craindre (sauf la peur)

This may not be the end of the world,

Ce n'est peut-être pas la fin du monde

but you can see it from here.

Mais vous pouvez la voir d'ici.

CHAPITRE 8

LE HASARD, MASQUE DE DIEU

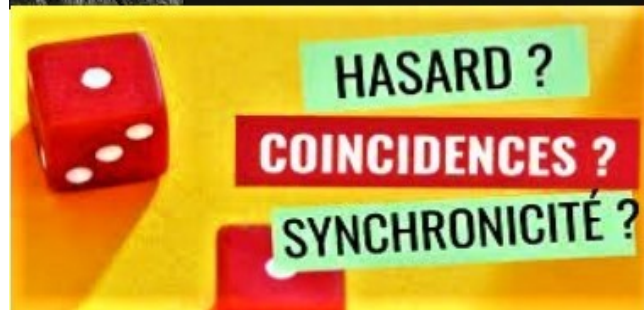
"J'ai touché à toutes mes poches, pour me rendre compte que ce qui me manquait, c'était par en dedans.

Je me sentais seul comme une rivière abandonnée par des enfants.

Pour aider le monde, faut savoir être aimé."

(Paul Piché, "L'escalier")

Des coquilles peuvent subsister.



Les trois semaines que j'ai passées à Bamako, fin-mars, ont été assez fructueuses malgré tout. J'ai eu tout le temps de travailler mon rapport de stage ainsi que quelques articles à être publiés au Québec. Les cinq autres stagiaires qui habitaient depuis le début à la "concession" à Bamako ont été très cools d'accueillir ce visiteur imprévu.

Avec bonheur aussi j'ai trouvé deux cafés internet où je pouvais travailler mes textes mais surtout écrire à tout le monde, presque tous les jours. Voici les dernières lignes de mon rapport de stage:

"Beaucoup de poussière a été soulevée dans ma vie depuis environ un an. Je suis quand même heureux. Un peu troublé, très fatigué, bousculé, mais heureux. Je suis plus (+), comme je le souhaitais. Me restera à prendre des décisions: comment faire fructifier ces apprentissages, dans ma vie et sur les chemins futurs.

Je suis à un stade de la vie qui correspond habituellement aux tournants, aux grandes décisions. Pourtant, j'ai l'impression que tout me reste à faire. Cela ne me décourage pas, au contraire. Devant ces nouveaux défis, quelle sera mon attitude? Quels seront mes choix?

"Ma vie sera en bonne partie ce que je voudrai qu'elle devienne, en accord avec ma foi. Tout comme je considère qu'elle a été, souvent en tout cas, ce que j'ai voulu. Petits pépins et grands bonheurs inclus."

Il faisait encore plus chaud à Bamako qu'à Sévaré. Rappelons qu'à cause de El Nino, des records de chaleur vieux de 30 ans ont été battus en Afrique de l'Ouest, déjà l'un des endroits les plus chauds au monde: pendant les mois de février, mars et avril, le mercure n'a que rarement descendu sous les 40 degrés celcius. **À mon départ, le 4 mai, il avait fait 48 degrés à Bamako et 50 à Tombouctou.**

Même les Africains se plaignaient: ***"Ah! non, c'est trop chaud, là"***. À cette température, au soleil, les gâteaux lèvent tout seuls C'est peut-être pour ça que je suis tombé malade dès le premier soir. Ou peut-être est-ce à cause des petits fours achetés dans une gargotte quelconque entre Sévaré et Bamako. Peut-être enfin le mélange de la chaleur, du gros cigare et de la bière que j'ai pris à mon arrivée.

Tout ça pour dire qu'après trois mois en Afrique sans malaise physique majeur, je me suis enfin tapé une *tourista* infernale. Le pire a duré environ 72 heures, mais j'ai été malade pendant cinq jours, parce que je refusais de prendre le puissant antibiotique Cipro, les premiers jours. Ça a failli tourner mal. J'ai enfin décidé de prendre le médicament, accompagné d'un traitement adéquat (réhydratation, bananes et yogourt pendant deux ou trois jours) Je prenais au moins cinq douches par jour. Je restais parfois accroupi, poupée sans vie, sous la douche fraîche. Pour limiter les dégâts, je ne portais plus qu'un bermuda sans ceinture ni sous-vêtement. ***Welcome to Bamako***, j'en menais pas large.

Bref ces quelques jours ont été très durs sur les plans émotif et physique. J'ai vécu toutes les émotions et remises en question, tout y a passé. De la rancoeur et de la colère même, vite chassés; de la déception aussi. Ces quelques jours ont été difficiles surtout parce que Roselyne a pensé me renvoyer au Canada (pourquoi? sécurité nationale?) Elle l'avait fait avec un (une?) stagiaire du groupe précédent et ce geste avait été très critiqué. Heureusement pour moi, elle a mis de côté cette option.

Dans un fax que j'envoyais à tout le monde au Québec, le 27 mars, je commence ainsi, essayant d'en rire:

"Que serait la vie sans quelques mésaventures et autant d'apprentissages? Ça ressemblerait à un job typique de fonctionnaire au ministère des Affaires indiennes, c'est-à-dire pas jojo. Heureusement, ce n'est pas mon cas!"

Je terminais la même longue lettre ainsi:

"Le job de terrain, la brousse, c'est peut-être cool dans les films mais la vraie vie par ici est souvent faite (de mon point de vue à moi) d'ennui, de sous-stimulation, d'absence de ressources, de merde, de soif, de maladie (moins maintenant, heureusement).

Elle est aussi faite d'autres petites choses plus belles qui expliqueraient à ceux, même des Africains, qui se demandent encore comment ces gens, les démunis parmi les démunis, font pour être heureux malgré tout? La brousse, c'est troublant pour toutes ces raisons, pour un occidental. Mais qu'ai-je pensé, ciel?"

«Es-tu fait pour l'Afrique?»

(question stupide et de mauvaise foi)



Voilà la question tellement bête qu'on entendait dans les discussions. Elle montre une mauvaise foi crasse. Comme si on était dans un concours d'endurance! En réalité, personne n'est "fait" pour rien, on S'ADAPTE. L'exercice de l'adaptation était d'ailleurs un objectif pour nous tous. Et je l'ai fait. J'ai eu un choc en arrivant au Mali. J'avais une émotivité exacerbée par les quatre mois précédent à Rivière-du-Loup et, j'en suis convaincu, par le Lariam. Mais j'ai trouvé les moyens de surmonter. Et je suis retourné trois autres fois travailler en Afrique (plus deux fois en Haïti) sans choc majeur ces fois-là.

Bel exemple de mauvaise foi: à Bamako, pendant ma tourista, au milieu de la nuit, me sentant bon pour l'hôpital, j'envoie un garçon chercher Roselyne. Quand elle arrive, elle me dit la fameuse phrase. Oh, avec douceur, mais quand même! Écoute, chose, j'ai une tourista!

Je lui ai donc répondu ceci:

"Fait pour l'Afrique, je ne peux répondre, mais le Mali actuel, je ne peux pas y être heureux. On ne sera peut-être pas de grands amis, mais de bonnes connaissances." Et je ne suis pas seul à penser ainsi, please!

Je n'oublierai jamais quand Caroline Raymond (autre stagiaire) m'a dit: "On se demandait ce que tu étais venu faire en Afrique." Quelle condescendance... Encore aujourd'hui je n'en reviens pas.

Je lui ai dit:

- Qui est "on"?
- À Rivière-du-Loup nous avons tous dû expliquer à répétition nos motivations; je pense avoir été assez clair.
- Pour qui vous prenez-vous pour faire ce jugement sur les motivations d'autrui et les choses qu'on souhaite découvrir?
- On apprend de nos réussites mais bien plus de nos revers.

En tout cas j'ai profité de Bamako pour aller à la piscine (Hôtel de l'amitié), shopping, crème glacée et bons restaurants.

Incidemment, c'est probablement à la piscine que j'ai chopé un microbe quelconque: otite purulente et angine. Consultation chez le médecin, médicaments... Je n'aurai été malade vraiment que deux fois en trois mois, et les deux fois à Bamako.



Hôtel de l'amitié

Anecdote: mon lecteur de disques laser est toujours défectueux, ne fonctionnant que sur les piles. À Sévaré, on m'avait recommandé à un réparateur. On disait de lui: *Tu vas voir, il est fort.* Quand je lui ai montré mon lecteur banal, le type m'a simplement dit: "*Je n'ai jamais vu ce genre de chose.*"

Coïncidences: "Le hasard est l'habit que Dieu met pour voyager incognito"

Le fait saillant de ce voyage est qu'il fut marqué d'une longue suite de présumées coïncidences (synchronicités) qui m'ont parfois laissé pantois, surtout quand il s'agissait de réponses à des questions intérieures, des prières adressées à l'Univers. Dans ce livre j'en rapporte une douzaine. À Bamako, en particulier, j'en note trois fortes. Je les résume ici.

"Hasard incroyable 1":

Avec ce voyage, j'espérais trouver des réponses à la question de la *signification de la souffrance*. En en mars, à Sévaré, j'étais chez patron Roman avec sa femme Éva, pour un dîner comme nous en avons à l'occasion. Soudain, arrive à l'imprévu l'abbé Paul, prêtre catholique Noir, qui se joint à nous.

À la toute fin du repas, pas avant, le mot "souffrance" apparaît dans la discussion, mais brièvement car l'abbé doit quitter. Avant de partir sur sa motobécane, grand *boubou* bleu au vent, il a le temps de me donner en quelques mots l'exemple d'une femme enceinte : quand elle accouche, elle oublie ses souffrances.

Trois heures plus tard, je suis chez moi et j'ai tout oublié je le jure. J'ouvre l'évangile pour tenter de trouver un passage qui me titillait depuis quelques temps (je le retrouverai plus tard, avec un autre hasard frappant). Il y a une brindille que j'ai placée là **cinq mois auparavant, quand j'étais devant mon feu dans le bois à Rivière-du-Loup. J'ouvre à la brindille et je tombe pile sur Jean, chapitre 16:**

"La femme qui enfante est dans les souffrances, mais sa tristesse se change en joie de ce qu'elle a mis un homme au monde (...) De même pour vous, personne ne vous ravira votre joie (...) Demandez et vous recevrez."

"Beau hasard, rien d'autre"? Non, désolé! À propos, tâchons de demander ce dont a vraiment besoin.

Pensez-y: j'ai placé cette brindille à cette page "parce que" j'en aurais besoin cinq mois tard.

"Hasard incroyable 2":

À Sévaré, après ma journée **la plus difficile** de tout le stage, je reviens du travail le moral à terre. Je me sens infiniment seul. J'entre dans la cour et pose mon vélo. Mon proprio et ami, Mamadou, est là avec Sali, comme souvent le soir, devant la télé qu'ils ont sortie. Je m'assois avec eux, silencieux. L'émission est moche, comme si j'avais besoin de ça!

J'allais quitter quand, soudain, débute une émission à propos de Robinson Crusoé. Assitôt, les similitudes entre son expérience et mes sentiments du moment me frappent comme la foudre: *nafragé...l'île du désespoir...seul...il décide de se prendre en main et de faire au mieux à partir de ce qui lui reste...* (sur l'épave du bateau). Un jour, Robinson ouvre une Bible trouvée sur l'épave:

"Jamais je ne te délaisserai; jamais, jamais, jamais je ne t'abandonnerai, dit le Seigneur..."

J'étais sidéré.

"Hasard incroyable 3":

À Bamako, quelques semaines plus tard, je flâne à l'Hôtel de l'Amitié, dans la boutique de livres. Je ne pense vraiment plus à Robinson (ça remonte alors à deux mois). Encore une fois je le jure, mon regard s'arrête pile sur le livre de Daniel Defoe, *Robinson Crusoé*. J'achète, j'ouvre, et dès la préface ça me rentre dedans:

"Defoe lui-même fut un solitaire, il ne trouva jamais sa place dans la société de son temps (...) Robinson est le frère et le modèle de tous ceux qui se sentent rejetés, oubliés, naufragés. Il montre qu'avec l'aide de Dieu, l'homme peut triompher de l'adversité et se faire une place au soleil. La leçon qu'il donne rejoint les vers de Vigny: Fais énergiquement ta tâche et marche dans la voie où le sort a voulu t'appeler..."

Si c'est du hasard, alors je ne sortirai plus jamais les jours d'orage, la foudre va me tomber dessus, c'est sûr.



Bamako, quartier Hippodrome. Plusieurs stagiaires y ont fait tout leur eséjour alors que d'autres étaient relativement isolés, par exemple moi-même à Sévaré.

"Hasard incroyable 4":

Épilogue à ce qui précède: quelques jours plus tard, je suis dans un taxi à Bamako quand une motobécane nous dépasse juste à ma droite. J'ai le temps de remarquer un collant sur la moto mais sans pouvoir lire au complet: *La souffrance...* Je demande au conducteur de vite rejoindre la moto, il le fait. Arrivés à la moto je peux lire le collant: *La souffrance est un conseil.* J'étais subjugué. J'ai levé les yeux au ciel: ça va, j'ai compris!

Un autre hasard plus bas, et d'autres à venir plus loin...

Quelques chansons qui parlent fort

Je réalise qu'avec les cinq mois d'Afrique et mon séjour à Rivière-du-Loup (l'Isle-Verte) où j'ai aussi vécu une forme d'isolement, ça fait neuf mois que je suis déconnecté de mon milieu. Ça explique des choses.

"Who could have seen you'd be so hard to please, somehow... But you're just a poor boy, a long way from home... And it's wake up time, time to open up your eyes. And rise. And shine." (Tom Petty)

"Give it your best, and don't you worry about what some may say. Remember that life is what you choose. Follow your dreams and do what you love to do." (Poco,)

"Je suis d'la mauvaise herbe, brave gens... C'est pas moi qu'on rumine et c'est pas moi qu'on met en gerbe. Je pousse en liberté dans les jardins mal fréquentés. Et je vous demande pourquoi bon Dieu ça vous dérange que je vive un peu." (George Brassens)

"I'll be back in the high life again; all the doors I've closed one time will open up again." (Steve Winwood)

"Hasard incroyable 5" en bonus:

J'étais au café internet (Datatech) à Bamako, quand surgit un type à l'air louche, genre motard méchant. Vraiment, pour un moment, j'étais intimidé. Il détonnait tellement dans le décor! Peu après, on échange quelques mots. Il se fait appeler Pluto, vient de Toronto, copain des Hell's Angels (je lui raconte que les Death Riders étaient mes voisins à Sainte-Thérèse). Sur sa carte d'affaires, il est *world traveller, artist, poet, tattooer*. Sa Harley est ici en Afrique car il veut traverser le continent et il a son propre site web.

En tout cas Hell's angel ou pas, il a eu la trouille une fois en traversant le désert en Mauritanie, quand la traversée se faisait interminable et les nuits parfois menaçantes. Il se trouve qu'il avait des trucs à me dire sur la vie, si on peut dire. On ne sait jamais...

Par email, je raconte cette rencontre à mon frère Richard, sa réponse arrive peu après par fax: avec Reina et Yolande, au Sénégal (!) **ils ont rencontré le même Pluto** sur la même Harley. L'Afrique est immense, trois fois le Canada. Mais l'Afrique est aussi toute petite.

Avant de baisser le rideau...

Juste avant de quitter le Mali pour le Burkina et le reste du voyage, j'ai reçu quelques dernières lettres qui m'ont fait énormément plaisir, qui m'ont redonné courage. À plusieurs d'entre eux, j'ai écrit des lettres parfois très émotives. L'une en particulier, à Nathalie et

Roch, finit comme suit:

"Je ne peux pas dire ici tous ce que j'ai appris sur MOI plus que sur l'Afrique, mais il y en a une bien claire: l'HUMILITÉ, dans le sens de ne pas avoir TROP confiance en soi, dans le sens d'avoir plus confiance en l'autre, de ne pas s'imaginer qu'on comprend tout, même avec des diplômes. L'humilité qui est nécessaire pour vivre vraiment la foi et connaître l'amour. L'humilité qui doit venir avant, pour arriver ensuite à la foi et l'amour. Peut-être serai-je une meilleure personne à mon retour? C'était un grand objectif pour moi."

J'apprends.

CHAPITRE 9

UN DERNIER COUP DE BALAI



À Bobo-dioulasso, le [monument de la Place de la femme](#). Ça ne s'invente pas.

Je me prépare à quitter Bamako vers le Burkina Faso et la Côte d'Ivoire.
Je reviendrai à Bamako (de justesse!) seulement pour prendre le vol pour Bruxelles

Je continue à dire qu'il fait chaud. Très chaud. Les Africains eux-mêmes s'en plaignent.

J'ai fait un gros ménage dans mes affaires. Je réduis au minimum, j'ai fait plusieurs petits cadeaux aux enfants d'à côté, Mariam, Konimba. Je suis là dans ma petite chambre poussiéreuse et caniculaire de la concession, à contempler mon univers qui tient dans deux sacs de voyage. J'en amène un au Burkina Faso et en Côte d'Ivoire, mais je récupérerai le second à mon retour de ce périple, juste à temps pour prendre l'avion vers Bruxelles.

Le Mali a été lourd comme première expérience en Afrique.
Ça semble drôle à dire, mais j'ai besoin de vacances.

J'ai aussi profité de ma fin de séjour à Bamako pour lire, beaucoup. [Le livre d'Urantia](#), (la 5e révélation d'époque), de même que [les évangiles](#) sur les enseignements de Jésus de Nazareth, (superbe site malgré les publicités). J'ai aussi lu Nietzsche, de même que Vexkül (*Mondes animaux et mondes humains*), j'ai relu *Harold et Maude* (délicieux) et survolé *Robinson Crusoé* et *Le monde de Sophie*. Aussi, entre nous, [La philosophie dans le boudoir](#), (Sade), cocktail de cochonneries et de philo-choc. Ah! oui, un ou deux *Archie*. Faut savoir rigoler.

Mes émotions sont toutes mêlées ce matin. Joie, déception, bonnes et mauvaises appréhensions, craintes et curiosité. Je me prépare à partir un peu loin dans deux autres pays inconnus, et cette fois je serai seul. Je me réjouis d'avoir réussi, à force de beaucoup de "bonne attitude", d'abord à respecter les autres stagiaires, et ensuite à me gagner au moins un peu de leur respect.

J'ai l'impression que toute l'expérience m'a mené "seulement" à ça: apprentissage de l'amour, du respect, de la foi aussi. Apprentissage du courage, car les Africains en ont beaucoup, et de l'humilité.

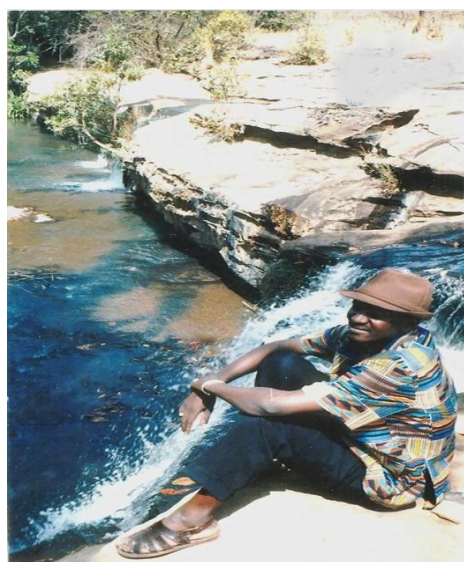
Je ne suis pas nécessairement fait pour la vie en groupe. Être entouré de gens, oui, mais sans être obligé de m'engager envers eux.

Je ressens beaucoup de lassitude. Pourtant je suis reconnaissant. Ce stage, même marqué de bons moments, a été une suite de petites épreuves contre ma confiance, mon courage, mon estime propre, ma capacité d'aimer.

Une suite de leçons sur les relations humaines, la confrontation avec les peurs, les ambitions et les égos des autres comme du mien. Et tout ça en terre étrangère, très étrangère. Mais j'aurai une réponse finale à la toute fin (dans l'épilogue).

Chez Aly Guindo, à Sikasso, il y avait sur son mur une pensée extraordinaire:

"Les gens sont déraisonnables et égocentriques, aimez-les quand même.
Si vous faites du bien, on vous accusera de vouloir en tirer avantage; faites du bien quand même.
L'honnêteté et la franchise vous rendent vulnérables; soyez honnêtes et francs quand même.
Le bien que vous faites aujourd'hui sera oublié demain; faites du bien quand même.
Ce que vous avez mis des années à construire peut être détruit en un jour; construisez quand même.
Si vous réussissez, vous vous ferez de vrais ennemis et de faux amis; réussissez quand même."



Aly Guindo, Sikasso, Mali

Adieux à Sébénikoro

Nous avons discuté de "tout ça" lors du séminaire final à [Sébénikoro](#), la tranquille "Boucherville de Bamako", plus précisément au centre [Centre Abbé David](#) où nous avons pu réfléchir sous le magnifique arbre à palabre et où j'y ai eu l'occasion de prier.

"Hasard incroyable 6" (et plus)

Une religieuse au centre m'a fait cadeau d'une Bible qui m'intéressait beaucoup à cause de son analyse différente, "moderne", des écritures. C'est *la Bible des communautés chrétiennes*, qui n'est pas recommandée officiellement par Rome. Je vois un signet, écrit à la main, dans cette Bible qu'on vient de me donner, avec l'inscription: *Heb 2, 14-18*.

Je vais voir le passage et je lis:

"Il lui fallait donc (Jésus) ressembler en tout à ses frères et devenir ce grand-prêtre de compassion, mais aussi fidèle au service de Dieu (...) Il a été beaucoup éprouvé par la souffrance, il peut donc secourir ceux qui sont éprouvés."

Avouez qu'elle est forte! Je ne prétends pas avoir beaucoup souffert; mais c'était encore une réponse directe.

Depuis quand ce signet était-il là?

Quelqu'un VOULAIT que je le trouve.

"Le hasard est l'habit que Dieu met pour voyager incognito".

Où est-il, ce Dieu qui permet cette souffrance ?

Voici une histoire vécue.

Une infirmière va chez une vieille dame de 86 ans, seule et malade dans sa chambre d'un immeuble délabré.

Voyant une prière affichée au mur, l'infirmière se demande:

Où est-il, le dieu de cette femme?

L'infirmière met de l'ordre, réussit à trouver de quoi à donner à manger à la dame, assise devant la fenêtre obstruée, les lèvres remuant vaguement. L'infirmière se demande encore:

Seigneur, comment avez-vous pu abandonner cette pauvre femme?

Elle nourrit la femme, appelle un médecin. Le taxi arrive. La dame prend le bras de l'infirmière et une fois assise elle se penche vers elle pour dire: *Merci, merci*, en lui pressant la main.

L'infirmière entend alors, aussi clair que quelqu'un parlant à haute voix, la réponse à sa prière:

Non, je n'ai pas oublié cette femme. Je t'ai envoyée.

Un sentiment de honte, puis de gratitude, envahit l'infirmière."

(Par Hilary L. Lorhman).

Durant mon séjour africain, surtout dans les dernières semaines, j'ai encore trouvé "par hasard" d'autres réponses à la question de la souffrance. À tel point qu'à un moment j'ai regardé vers le ciel en pensant : *Ça va, j'ai compris !*

À Sénénikoro, en plus du signet dans la Bible, je suis "tombé" sur la revue *L'actualité religieuse* (no. 163, fév. 98) qui demandait à la une: **La souffrance est-elle divine?**

Puis la revue *Prier* (no. 116, nov. 89) qui titrait: **La prière d'adoration contre la peur.**

Dans ce numéro de *Prier*, on cite [le sociologue Émile Durkheim](#) qui a dit: *"Le sens des souffrances humaines est de permettre l'ascension à un ordre spirituel et des forces supérieures qui nous libèrent de celles qui ont provoqué la souffrance."*

À Sikasso, une malienne témoin de Jéhovah m'a tendu, spontanément, la revue "Tour de garde" qui titrait: **Quand la souffrance aura disparu.** Tout un numéro sur le sujet.

Et enfin, encore à Sébénikoro, je me suis familiarisé avec un **enseignement bouddhiste** au sujet de la souffrance:

"Il est possible d'être heureux dans le moment présent où les conditions du bonheur sont réunies. Tout est là. Nous sommes déjà dans le royaume de Dieu. Ce qu'il faut, c'est nous éveiller. Le chemin de l'éveil permet d'utiliser la souffrance comme matériau, afin de pouvoir la dépasser. Ainsi, la souffrance est d'abord un potentiel d'éveil que nous portons en nous. Le chemin consiste à se détacher des causes, non pas les rejeter mais apprendre à les vivre autrement, dans la paix."

C'est donc dans un état de fragilité que je me lançais encore plus loin dans l'inconnu pour les prochains mois. Pourquoi? Juste avant de quitter pour de bon Bamako, je suis retombé sur un grand poète québécois qui a marqué au fer rouge la fin de mon adolescence:

***Je ne suis pas bien du tout assis sur cette chaise
Et mon pire malaise est un fauteuil où l'on reste
Immanquablement je m'endors et j'y meurs.
Mais laissez-moi traverser le torrent sur les rochers
Par bonds quitter cette chose pour celle-là. Je trouve l'équilibre impondérable entre les
deux
C'est là sans appui que je me repose.***

[Hector de Saint-Denys Garneau](#) (Regards et jeux dans l'espace)

Quand même, Garneau, le reste du périple n'allait pas être "reposant", quoiqu'étant excitant en nombre occasions.

J'ai surestimé mon endurance. Je ne savais pas que l'aller-retour entre Bamako et le Burkina Faso serait si galère.

**Revenu à Montréal, tout allait me retomber dessus.
Je ne serais ni le premier, ni le dernier.**

CHAPITRE 10

"QUE VEUX-TU, C'EST L'AFRIQUE!"

(De Bamako à Sikasso puis Bobo-Dioulasso)

Des coquilles peuvent subsister.

D'un pas décidé je me rends ce matin à la gare d'autobus de Bamako m'acheter un billet pour Bobo-dioulasso, au [Burkina Faso](#), via Bougouni et Sikasso. **"Seulement" 600 kilomètres... Ah!** J'achète un billet au Syndicat des transporteurs national (STN) au lieu de la Somatra, plus sérieuse. En effet ! Les petits cars de la STN n'inspirent pas confiance.



Il ne faut pas s'énerver.

Finalement je voyagerai sur Zanga Transport, pour 8 000 francs CFA (environ 15\$). Après avoir tenté en vain d'obtenir un remboursement pour mon billet de la STN, j'en fais cadeau au type qui m'a donné un coup de main pour me guider à travers la station. À peine mon billet en main et mon sac lancé en vitesse dans la soute à bagage, 15 minutes tout au plus, et nous étions partis.

Le vieil autocar allemand est encore très potable, même si je n'ai pas de fenêtre. Inutile de dire qu'il n'y a plus de clim dans ce car depuis un bail. N'empêche, je m'amuse, presque.

Nous arrêterons d'abord à Bougouni, dans deux heures, puis à Sikasso, troisième ville du pays, une heure plus tard. Vitesse de croisière, environ 80 km/h. Nous serons ralentis par les contrôles routiers, à peu près aux 45 minutes, et les nombreux gendarmes (dos d'âne). À Bougouni, on arrête 15 minutes pour manger. Mais vraiment, vraiment quinze minutes! Jamais vu telle démonstration de ponctualité depuis mon arrivée en Afrique !

À ce resto près de la halte il ne faudra donc qu'un quart d'heure pour s'asseoir, commander, être servi, manger, payer et se rasseoir dans le car. Pour 12 personnes! Plus impressionnant que n'importe quel McDo ou même les meilleurs guichets "service à l'auto". Ces voyages en car à travers le pays ont ceci d'amusant qu'au moindre arrêt nous sommes attendus par des gens, souvent des femmes et des enfants, qui viennent nous vendre par la fenêtre et à bout de bras, des sachets d'eau (**dji suma be!**),

des *cakes*, des fruits (des mangues, la plupart du temps en avril...), des biscuits, des cigarettes, des papiers-mouchoirs et même du poisson, du *lait caillé sucré* (spécialité africaine). On ne manque jamais de rien, je m'en rends compte rapidement et cela me rassure. Un peu.

Mais je continue de dire que le paysage est plutôt monotone, sauf la végétation qui se fait plus dense aux 150 kilomètres, puisque nous roulons sud-est. À part ça, hé bien ! les cabanes en banco et en chaume, les moutons, les poules, les femmes qui bossent et les hommes qui les regardent. Plus ça change, plus c'est la même chose ! Le car de jour, me dit-on, a ceci de bien qu'on arrive à la frontière du Burkina avant qu'elle ne ferme vers 18h30. Du moins c'est ce que j'ai cru !

Je ne comprends pas : aux toilettes publiques de la gare de Sikasso (ou Bamako?), quelques "trous turcs" entre quatre murs et pas de toit, il y avait de la merde sur les murs. Je comprends que ça peut techniquement arriver dans n'importe quel pays, mais pourquoi on ne nettoie pas ? Question sincère.

Entre Bougouni et Sikasso, le temps se couvre. Je ne suis pas habitué. Il fait carrément frais ; j'en suis presque consterné, pas de blague. En plus, ne l'oublions pas, *je n'ai pas* de fenêtre. Mais ça sent bon, il a plu. Je suis un nouvel homme.

Cependant, le voyage se corsera franchement à partir de Sikasso.

De quoi virer fou

Voici le résumé de la folle escapade en 17 étapes, attachez bien votre ceinture ; il faudra 16 heures pour couvrir les 550 kilomètres.

1. 10h30. Départ de Bamako.
2. Arrivée comme prévu à Bougouni. Jusque là ça va.
3. 17h30. Arrivée à Sikasso. Il faut changer de car. Ça, c'était pas prévu.



De nombreux "check-ups" sur cette route par des types bien armés.

4. Le car "de rechange" est plein. Je suis parmi les neuf qui sont désignés pour faire le reste du trajet dans un vieux taxi Peugeot 505 qui ne tient vraiment qu'à un fil. Ça ne les empêche pas de mettre des tonnes de bagages sur le toit et dans le coffre. Je n'en reviens pas. Je m'énerve, mais juste un peu. En fait, j'étais préparé mentalement je pense.

"Que veux-tu, c'est l'Afrique!"

Dieu merci, Bobo Dioulasso sera une belle récompense et une très agréable surprise.

CHAPITRE 11

BURKINA FASO: LA RÉCOMPENSE



Au matin, je quitte Villabobo, située un peu à l'écart de la ville, pour me diriger vers la mission protestante nichée au cœur de la cité. Je me sens bien, je me sens mieux, je ne sais pas trop pourquoi. Depuis que nous avons passé la frontière hier soir, je respire mieux. À cause de plein de petites choses. Les routes sont belles, bien goudronnées, droites, bien signalisées. Ça fait plus sérieux!



La Villabobo (Casafrica), où j'ai repris mes esprits après ce déplacement rocambolesque de Bamako à Bobo.

Bobo-dioulasso m'apparaît moins bidonville que ce que j'ai vu au Mali. Elle n'est pas très bruyante, il y a plusieurs *goudrons* (rues asphaltées), la végétation est riche, les gens sont accueillants, les bâtiments moins... rustiques, plus richement aménagés et plus colorés, les lampadaires sont nombreux, alignés. **Opérationnels**. En fait, l'énergie, l'atmosphère est bonne. **Je suis sous le charme**. Pour la première fois depuis mon arrivée en Afrique, je suis dans un endroit où j'ai non seulement le goût de rester, mais aussi de *revenir*.



Bobo

Je le jure, c'est à Bobo que j'ai vu ma première poubelle publique en 4 mois d'Afrique.

J'insiste: Bobo est belle; j'y sens la "fierté africaine", dont on m'avait parlé; je parlerais même d'un art de vivre. Et à la mission, j'ai une chambre très bien dans un environnement charmant, à 6 \$ la nuit. Dans cette chambre, je tombe sur un livre : *Where he leads*, de Dale Evans Roger. Je me sens soudain inspiré. C'est ce livre qui me donnera l'idée d'écrire le présent récit.

"Hasard incroyable 7" et plus:

Je racontais plus tôt la fois où, à Sévaré, j'avais ouvert mon évangile à la page marquée d'une brindille cinq mois avant, pour tomber pile sur un sujet abordé par l'abbé trois heures plus tôt. Or j'avais ouvert le livre pour chercher un AUTRE passage.

Je l'ai trouvé ce matin: je suis allé à l'église chrétienne à côté de la mission. Je regarde la Bible du gars assis à côté, ouverte à **Hébreux 11**. J'ai donc ouvert mon livre à ce chapitre. Ô, hasard! Il commence par le passage que je cherchais depuis un bon moment:

"La foi est une ferme assurance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas."

Je pose donc la même question: pourquoi suis-je allé à l'église, m'asseoir à côté de ce type, qui avait sa Bible ouverte précisément à la page que je cherchais? Pensez ce que vous voudrez! Je peux continuer: au moment où j'écris ces notes, dans ma chambre, je lève les yeux et je vois l'affiche au mur, montrant un poussin sortant d'un œuf. Le texte dit (je traduis de l'anglais) :

"Je vois autour un monde parfois dur mais je vois aussi Dieu pour me guider et me mener à destination."

Je ne dis pas que je suis un miraculé, mais qu'en penser, à la fin? À partir de ce moment, je n'ai plus aucun doute: "QUELQU'UN" a choisi le moyen de la lecture, l'imprimé, pour me

communiquer des trucs. Ça fait trop de hasards.

La fête des masques

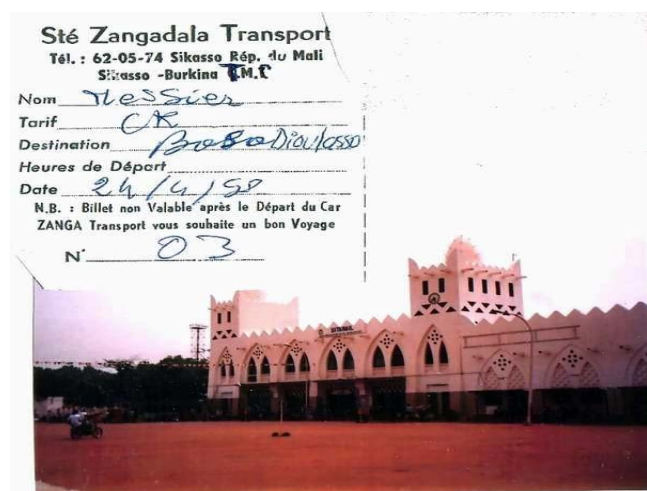
Cette fête funéraire rituelle prend place quand un chef de village décède. La fête a lieu six mois après le décès. Des hommes masqués et vêtus de costumes très colorés déambulent dans les rues avec dans les mains de longues tiges qu'ils utilisent pour faire des bonds ou... frapper les passants. Chacun de ces hommes masqués représente un esprit différent, à la chasse de mauvais esprits qui pourraient empêcher le défunt d'aller au paradis. Les spectateurs, surtout les enfants, sont terrifiés et s'enfuient. Le manège peut durer des heures, voire des jours.



La fête des masques. Gare à vous si le masque vous attrape.

Au fil des ans, ce rituel est devenu une fête populaire, exactement comme la Toussaint est devenue cette mascarade populaire qu'est l'Halloween. Je me suis retrouvé sans le vouloir au milieu d'une telle fête dans les rues de Bobo. Les gens (à 95% des mâles) prennent vraiment le "jeu" à cœur. J'ai été impressionné, un peu effrayé, de voir venir vers moi cette masse de gens qui s'enfuyait des "masques" en courant vers moi.

Au passage de la meute de jeunes, l'un d'eux a tenté d'un geste vif mais sans succès d'agripper l'appareil photo que je portais au cou. Une jeune fille est même venue se réfugier contre moi, car les Blancs ne risquent rien: aucun masque ne les touchera. J'en suis fort aise!



La gare de Bobo-Dioulasso.

N'empêche que quand j'ai photographié un "masque" frappant quelqu'un, deux ou trois gars ont voulu m'arnaquer en exigeant de l'argent, essayant de me faire croire que je venais de commettre une offense. Un autre type m'a alors pris le bras et m'a éloigné d'eux

Plus tard, j'ai causé religion avec Papas, au petit bar très sympathique en face de la mission. Il est de Banfora et donc, évidemment, il connaît Yan et Mélanie, qui ont fait leur stage là. Papas est musulman mais il a un petit évangile des Gidéons dans sa poche, tout comme le mien. Je vais souvent à ce bar siroter, encore et toujours, en fait la plupart du temps, mon *tonic water* et causer d'actualité locale avec la jeune *barmaid* ou avec Arnaud. Le soir, des musiciens viennent jouer. Bobo a une réputation de ville culturelle, j'ai tendance à y croire.

Il flotte ce je-ne-sais-quoi dans l'air, quelque chose de *cool*. On trouve même quelques terrasses où peut goûter la bière locale, des cafés, de la musique à gauche et à droite.

Bamako, qui n'est quand même pas infernale, est quand même un cauchemar, comparée à Bobo. Et je ne suis pas le seul à tenir ces propos. Pourtant, le Burkina est aussi pauvre sinon plus que le Mali. Bref, tout laisse croire que les Burkinabés sont plus habiles à faire plus avec moins. D'aucuns commentent que c'est là un des rares aspects positifs de l'ancien régime militaire renversé en 1995.

Le marché est, bien sûr, complètement fou. Ça ressemble à nos grands marchés aux puces. Je mets au défi quiconque de ne pas trouver ce qu'il lui faut.

J'ai acheté le Coran, j'ai commencé à l'étudier. Un peu nébuleux!

J'y ai trouvé dix passages ([vérifiez vous-mêmes](#)) où le prophète, et donc Allah, recommande de tuer les chrétiens, et les Juifs bien sûr, qui sont "semblables à des singes et à des porcs" selon ce livre saint.

Le prophète suggère diverses façons de tuer.

Voici ces passages (sourate et verset):

Tuez les non musulmans (pas près de la mosquée). Le concept de Trinité, plus grave que le meurtre. S.2 v.190-191

Décapiter les non musulmans. S.8 v.12

Décapiter les non musulmans. S.47 v.4

Tuer les infidèles (non musulmans). S.9 v.5

Tuer les chrétiens. S.9 v.29

Tuer ou crucifier les non musulmans. S.5 v.33

Tuer les non musulmans. S.9 v.123

Ce n'est pas vous qui les tuez, c'est Dieu (Allah). S.8 v.17

Tuez les non musulmans (différentes méthodes). S.22, v.20-21

Brûlez les non musulmans. **«Quand leur peau sera brûlée, nous (Allah) remplacerons leur peau pour qu'ils souffrent encore»**. Féroce original. S4 - v.49

Battez vos femmes qui refusent le sexe. S.4 v.44

Allah ne pardonnera pas aux non musulmans. S.9 v.80

C'est choquant mais c'est noir sur blanc. Aucun "contexte" particulier. Heureusement que l'immense majorité des musulmans n'obéissent pas complètement au prophète Mahomet (Mohamed). Je comprends maintenant que beaucoup de musulmans se convertissent au christianisme.

J'ai rencontré des pompiers de la ville ; cinq d'entre eux faisaient la pause dehors devant le camion-pompe. Recrutés chez les militaires, ils sont bien vêtus, les camions sont étincelants. L'un d'eux, Joseph Daman, me demande mon adresse. Nous sommes maintenant correspondants. Tout le monde à qui je cause me demande mon adresse. Jusqu'au serveur du restaurant.

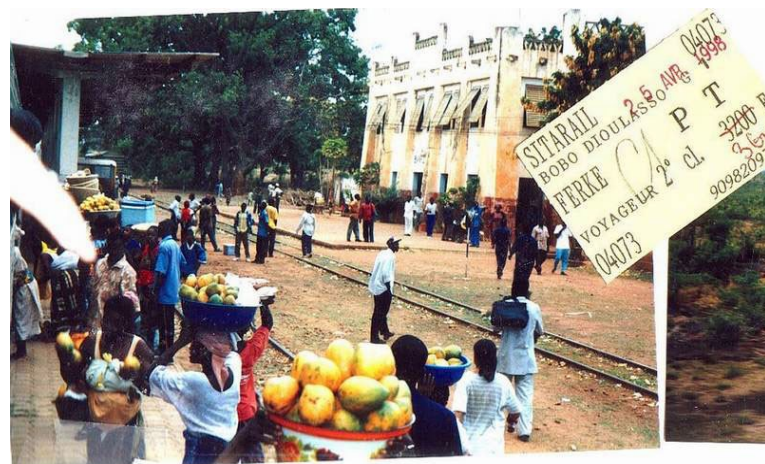
Soudain, le Club Med...

Je me suis fait un ami, un jeune homme du nom d'Arnaud. C'est par hasard qu'on s'est adressé la parole quand je marchais en ville. Il est aussitôt devenu mon guide. On est allé au cinéma en plein air, un cinéma ordinaire sauf qu'il n'a pas de toit. Le dernier *Van Damme*, Arnaud a bien aimé.

Arnaud est gentil, réservé, très respectueux. Il allait à l'école jusqu'à tout récemment, mais c'est trop cher. Il vient parfois me chercher à ma chambre, et nous allons faire des courses ensemble. Mais je suis déçu d'entendre le gardien des lieux me demander discrètement d'éviter, si possible ces visites des "garçons de la rue". Nous avons loué une motobécane (quel pied !) à 15\$ la journée. Nous sommes allés à la campagne, dans un lieu retiré en forêt appelé [la guinguette](#), à 20 kilomètres de la ville. Une merveille de petit lagon alimenté par des sources. On raconte que les premiers colons venaient régulièrement s'y baigner sans danger. Ça commençait à ressembler au Club Med.



Au retour, on va à la sorbetière non loin. Des douceurs dont Arnaud n'a sûrement pas l'habitude. Moi non plus, à bien y penser. Je trouvais déjà Bobo charmante, voilà que je m'amuse comme un jouvenceau. Nous avons aussi visité un village non loin de Bobo. Incroyable, à quelques kilomètres à peine de la ville, me voilà à visiter un village qui me rappelle ceux de la brousse malienne.



*La gare de Banfora. Des mangues à profusion, presque gratuites.
Et les melons (pastèques) étaient à 85 cents. Chez nous c'est 5 ou 6\$.*

À la fin de cette journée de vent, de baignade et de soleil, on se tape une bonne bouffe au restaurant. On s'amuse bien, on s'entend bien. Je serai sous le charme de Bobo jusqu'à la fin. Bien sûr, j'ai un peu abusé de la motobécane, au soleil. Résultat, j'ai la peau brûlée, des chaleurs, des nausées et des maux de tête. Une insolation en règle.



Un autre bel endroit près de Banfora. Toutefois c'est la saison sèche.

Encore heureux que je portais un foulard. Ce malaise tombe mal puisque je dois partir vers la brousse de la Côte-d'Ivoire demain.

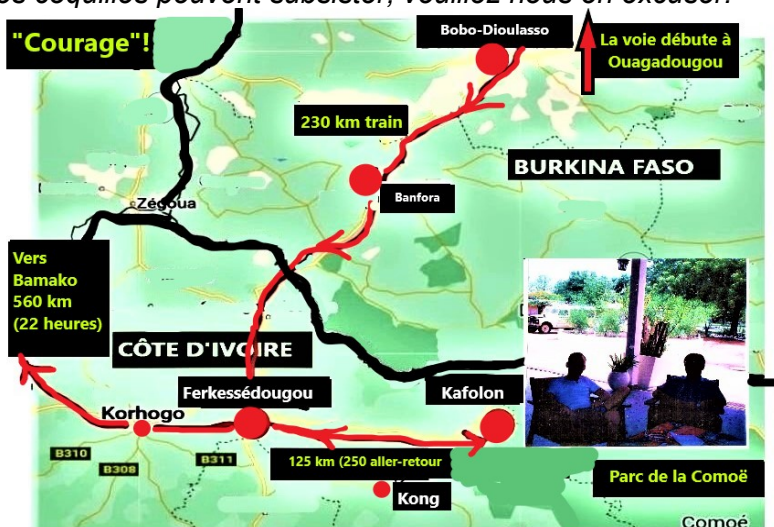
Prochaine étape, par train, une ville dont le nom tient mal sur les cartes: Ferkéssédougou.

CHAPITRE 12

CÔTE D'IVOIRE, SAFARI, KAFOLON

"Ce qu'on ne peut pas exprimer nous gouverne."

Des coquilles peuvent subsister, veuillez nous en excuser.



Les lignes ferroviaires en Afrique de l'Ouest se sont beaucoup dégradées au fil des ans. À Bamako, il y a encore quelques jours, j'entendais des histoires d'horreur à propos de la ligne Bamako-Dakar. Je me réjouis que ma famille ait choisi de prendre l'avion pour parcourir cette distance, en février dernier.

Le train reliant Ouagadougou à Abidjan (Sitarail) est étonnamment agréable. Au "wagon restaurant" une glacière contenant des boissons gazeuses et des sandwiches à la sardine. À la frontière, mon passeport a suscité un certain intérêt du monsieur.

C'est ce train que j'attends à la gare de Bobo ce matin. Ce tchou-tchou pas pressé assez achalandé fait la très longue liaison d' "environ" 25 heures entre les capitales du Burkina, Ouagadougou, et celle de la Côte d'Ivoire, Abidjan. J'y monterai pour faire le trajet de Bobo à Ferkessedougou; 250 kilomètres en six heures trente. Wow! (Note: plusieurs des wagons des lignes Dakar-Bamako et Ouagadougou-Abidjan ont été fournis par le Canada.)

Hier soir, assis à la gare, éternel Walkman sur les oreilles, le courage me manquait quelque peu mais j'étais déterminé à suivre mon itinéraire. Agréable surprise: le train est relativement plaisant, malgré une désuétude certaine et des odeurs d'urine assez prenantes près des toilettes. Malheureusement, comme dans presque tous les autocars, la climatisation y est devenue inopérante.

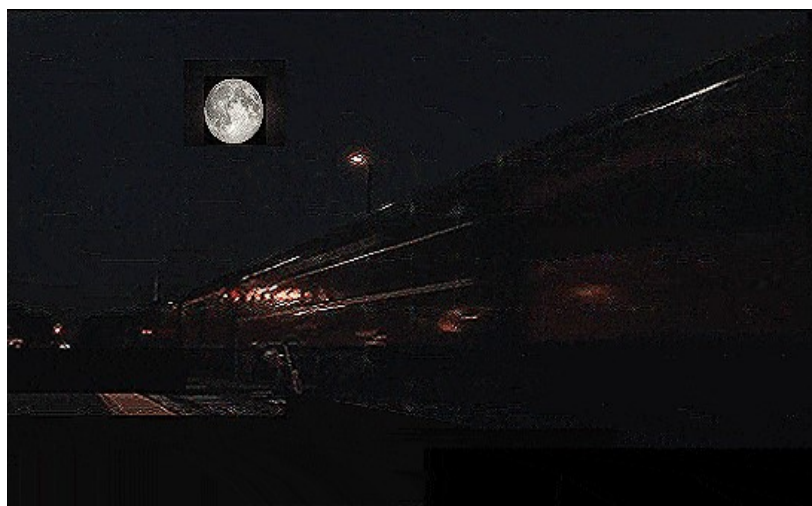
Le train n'a qu'un petit 45 minutes de retard. Il fait chaud. J'ai très hâte qu'on avance, au moins pour faire du vent. Je suis en nage, je m'éponge souvent. La chaleur me cause une congestion des sinus, je prends des Sudafed. Bientôt, le convoi se met en branle. Nous garderons une bonne vitesse de croisière.

Le paysage est beau, je me demande ce qu'en pensent nos passagers clandestins sur le toit.

Il y a une sorte de restaurant-bar. Un bien grand mot! Au menu, vous l'avez en mille: des sandwiches à la sardine ou au pâté et des sucreries (Coke, Fanta, Sprite)! Me rappelant la galère de l'entrée au Burkina, je redoutais de passer une nouvelle frontière. Mais l'entrée en territoire ivoirien n'a rien de la paranoïa entourant celle au Burkina. Peut-être parce que nous sommes en train. Quand même, nous serons immobilisés une bonne heure et demi à la frontière. Tous les passeports sont contrôlés. Je tiens toujours à mon estampille... Il est près de 21h, nous toucherons Ferkessédougou vers minuit. Tout compte fait, ce voyage en train a été la plus belle section du voyage en Afrique jusqu'à maintenant.

Tiens, l'iconoclaste Ray Davies, des Kinks, hante, bien à propos:

*"I'm not cheap, understand... Circumstance has forced my hand
To be a cut-price person in a low-budget land..."* (Low Budget)



Ferkessédougou, ville-dortoir "cucaracha"

Quand nous arrivons à Ferké, vers minuit, plusieurs personnes dorment sur le quai. On me recommande fortement de ne pas faire à pieds la distance pourtant courte séparant la gare de l'hôtel: je me ferai agresser, c'est certain. Mon intuition me dit de suivre ce conseil. Mais une demi-heure plus tard, un bon samaritain accepte de m'amener en ville. Heureux de ne pas avoir à dormir sur le quai!

Je me trouve une chambre au [Relais Senoufo](#) pour 5000 FCFA (15\$), incluant -bonheur!- la climatisation mais aussi quatre énormes cafards dont l'un qui me regarde par l'*overflow* du robinet. J'en ai des frissons dans le dos. Je leur fais la guerre. Bilan: 4-0 pour moi, mais je dors quand même avec la lumière, sachant que ces méprisables bêtes la détestent.

Le guide Routard a raison: Ferké est une petite ville sans intérêt. Je veux me rendre à Kafolon, petite ville à 160 km en brousse, vers l'est.

À Kafolon se trouve le [Kafolo Safari Lodge](#) (Petit Futé).

Un chauffeur de taxi me propose l'aller-retour pour **125\$**. Heureusement, je découvre peu après le *Badjan*, un minibus 22 places de Renault, qui fait la liaison deux fois par jour à **5\$ aller-retour!**

Page suivante, quatre photos. Côte d'Ivoire: vers le parc de la Comoë, loin en forêt, à bord du "badjan", poules incluses. Ne perdez jamais votre sens de l'humour.

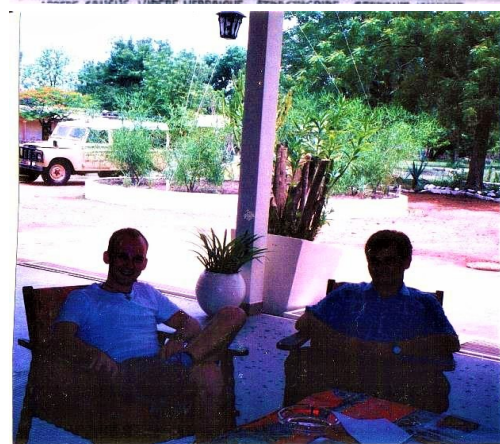
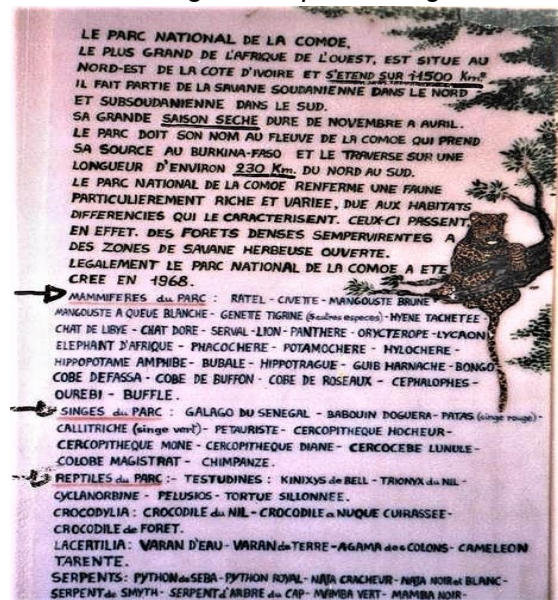


Malgré ce prix plus que raisonnable, j'estime qu'avec les 28 passagers (plus un mouton et quelques poules, j'ai compté) entassés dans le 22 places, l'affaire est très rentable pour les proprios. On ne le dira jamais assez: incroyable ce qu'on peut tirer de ces vieux véhicules qui ont la vie dure dans les pistes de brousse. Décidément rock'n roll, mais l'aller se fait très bien. J'étais assis à l'avant. Une seule fois, pendant qu'on roulait, j'ai dû lever le coude gauche pour qu'un type ajoute de l'eau au radiateur.

Sur les 150 km de piste, on arrête dans quelques villages. Les premiers 95 km sont difficiles, notamment à cause des récentes pluies, mais les 30 derniers sont beaucoup mieux, une fois entré dans le parc national de la Komoë. La végétation est très riche, et cela depuis le Burkina. Je commence à trouver que je suis loin de chez nous. Pourtant, c'est loin d'être fini: **dans six jours, transit en Belgique, dans dix, l'Égypte.**

Au Safari Lodge, c'était plutôt calme depuis deux jours, quand je suis arrivé. En fait, le premier soir, j'étais le seul touriste. J'en ai profité pour faire connaissance avec le gérant, Daniel Évrard, un belge, "africain depuis 25 ans". Je pense qu'il a ouvert un autre "lodge", [en Namibie](#) cette fois

Au Safari Lodge, tenu par le Belge Daniel Evrard.



Je me suis baigné dans la piscine mais l'eau tiède ne rafraîchissait pas. J'ai fait en sorte de me reposer. On y sert de la bonne bouffe. Chère, bien sûr. Je vais parfois essayer la gargote juste à côté au village, où il y a même une sorte de dépanneur, rudimentaire, va sans dire. J'ai une belle chambre. Les oiseaux chantent, je me rends compte que ça faisait longtemps que je n'avais pas entendu ça.

Le lendemain, moi et Danny on a eu de la visite, deux Allemands qui se baladent à travers le pays en moto. On est allé voir les hippopotames sur la belle rivière Komoë qui coule juste à côté. Très prudemment, nous nous sommes approchés, mais pas trop près, des pachydermes: en Afrique, ils sont les animaux sauvages qui tuent le plus. Étonnant, quand même. La rivière compte aussi des

variétés de caïmans et de serpents bien engraisés. Et dire qu'il y a à peine trois centimètres entre le bord de la pirogue et l'eau, entre la sécurité et la grande tasse.

Au Safari Lodge, tenu par le Belge Daniel Evrard.





Les hippos sont plutôt calmes, ils sortent peu de l'eau en cette saison sèche. La grande saison des pluies commence dans une quinzaine de jours. Mon objectif est d'avoir quitté l'Afrique avant cette date. J'ai oublié mon parapluie... Le lendemain, une autre visite assez extraordinaire: un Cessna en provenance de Abidjan, des invités de marque de Danny. L'avion se pose sur une piste qui passe carrément à travers le village de Kafolon. Tous les villageois sont là pour l'événement.

Au troisième jour, on compte une vingtaine de visiteurs sur place. Je rencontre un jeune Japonais qui voyage seul. Il travaille à Abidjan pour une compagnie d'import-export. Il me propose d'aller faire un safari-photo avec lui, à bord de son 4x4 flambant neuf. Je saute sur l'occasion.

Nous avons croisé quelques bêtes, notamment des bandes d'antilopes nous coupant la route, quelques singes, plusieurs buffles que nous avons pourchassés et des hippos. Les lions, panthères et d'éléphants se font rares, ils se cachent. Pas de girafes, elles ont disparu de la région.

Chasser l'éléphant avec des mines

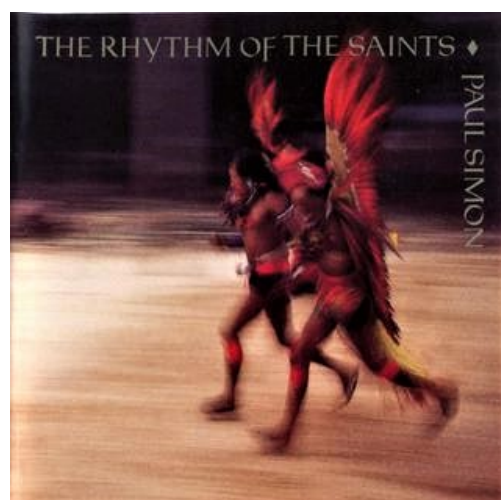
Parmi les visiteurs, on compte quelques militaires. Ils viennent aider à la lutte au braconnage sauvage qui est l'une des raisons pourquoi la faune est moins diversifiée que par le passé. Danny croit que dans dix ans, à ce train, il n'y aura plus rien. Certains braconniers vont même jusqu'à faire *sauter les éléphants* avec des mines en Tanzanie! "Dans notre région, les braconniers sont surtout des *Lobi* Burkinabé, à ne pas confondre avec les *Lobi* Ivoiriens, plus civilisés, dit-on, et qui craignent les Burkinabé. Ces derniers, dans cette région de la Côte d'Ivoire, sont en surnombre

et imposent leur loi.

Or, le gouvernement (ministère des Eaux et Forêts) n'a pas les moyens de protéger adéquatement le parc, les gardiens n'ont pas de *gazole* pour leurs véhicules, etc. C'est pourquoi des Français sont arrivés hier pour intervenir. Leur seule présence dans les parages a un effet dissuasif sur plusieurs bandits. Une solution pourrait être appliquée bientôt : on va créer un espace restreint de 7 km par 15 km où les touristes pourront chasser moyennant de grands frais, surtout si la bête abattue est une femelle. Ces sommes serviraient à la lutte au braconnage.

Ce matin, il y a eu un violent orage. On le considère comme la première pluie de la grande saison. Mais sa violence est surtout au niveau du vent et de la pluie, non du tonnerre ou de la foudre. Aussitôt, cela a apporté une fraîcheur et allégé l'air, contrairement aux pluies du Mali, le 12 février et le 18 avril.

Le téléphone ne fonctionne pas. Je ne peux rejoindre Bamako pour confirmer mon avion vers Bruxelles **que je dois prendre dans environ 48 heures**. Il paraît que je ne pourrai même pas appeler de Ferké. Peut-être de Sikasso, à 24 heures d'avis. (Finalement je le ferai de Bamako même, à moins de 12 heures du grand départ...)



Un autre album inspirant.

C'est avec plaisir que je passerai quelques jours à Bruxelles. Je comprends mal les gens comme Danny qui restent longtemps dans des endroits comme ici. Je dois me rendre à l'évidence que ça ne me convient pas; manque de confort mais surtout un ennui relatif. J'aime la nature, le "silence vivant" de la forêt et la méditation qu'il favorise, mais j'ai aussi besoin des avantages de la ville. J'ai besoin de l'équilibre entre ville et nature, stimulations et méditation. J'ai surtout besoin du mouvement (physique ou mental) inhérent à la découverte.

Bamako à Bruxelles. Le calvaire.

De Kafolon, j'ai repris le Badjan vers Ferké. **Je ne savais pas ce qui m'attendait**. Cette fois, j'étais complètement à l'arrière, tassé dans un coin. Un calvaire de quatre heures. À Ferké, il pleuvait un peu; le soir tombait. Je devais sauter dans un autre car pour

me rendre à Sikasso, au Mali, et de là à Bamako où j'avais un avion à attraper dans 36 heures.

Normalement, le trajet Ferké-Sikasso demande cinq heures; il en a pris sept.

On est arrivé à Bamako à 7h.

Donc un total de 22 heures de Ferkessédougou à Bamako. **"Que veux-tu, c'est l'Afrique!"**

Je n'ai pas fermé l'oeil de la nuit, malgré le confort du car.

Mon retour de Côte d'Ivoire fut le même cauchemar que l'aller (excepté le train), en pire.

J'étais découragé... mais persévérant ("roll eyes").

Disons les choses clairement: je commençais à avoir assez de mon voyage en Afrique. Il faut dire que je ne l'ai pas vécu dans le confort et la facilité. Pendant le trajet vers Bamako, ma réaction a été la carapace émotive, une sorte de pilote automatique ou une tête chercheuse avec pour seul objectif Bamako. Pour comble, l'avion qui m'attendait était un vol de nuit.

En conséquence, j'arriverai à Bruxelles réellement épuisé, émotivement et physiquement. À quelques jours d'un retour à Montréal, ou alors la suite... en Égypte. Tout dépendra de ma capacité à me recharger et à me remettre de ces émotions.

On verra que j'ai eu une renaissance dès l'arrivée au Caire,

***"There'll come a time when you'll be as tired
as a dream that wants to die.***

Further to fly."

Viendra un temps où tu seras fatigué comme un rêve qui veut mourir.

Plus loin encore à voler.

(Paul Simon, "Further to fly")

CHAPITRE 13

DE LA JUNGLE AU RUSH DE BRUXELLES

"Pour voyager librement, il faut d'abord être solidement ancré."



Le train du Burkina Faso vers la Côte d'Ivoire.

ALLELUIA! Je suis arrivé à temps pour attraper l'avion à Bamako. J'étais prêt à quitter le Mali. Je n'ai ressenti ni tristesse ni joie particulière. Je voyais d'un bon oeil une pause en Occident. Il était temps de tourner la page, simplement.

Je ne repartais pas seul: Marie-Claude (MC), une autre stagiaire, faisait le vol de 5h30 avec moi.

Pas de pépins, sauf au moment de monter dans le Airbus. Je suis parmi les derniers à monter l'escalier. Une dernière vérification de sécurité: j'ai du métal à quelque part. Après avoir tâté mes poches, je me souviens que je porte un jack-knife (couteau à ressort) dans ma bourse. Embarrassant. Le commis me gronde gentiment:

"Monsieur Messier, un couteau comme ça dans un avion...?"

Il le place dans une enveloppe et l'envoie dans la soute à bagages. Autre pépin: un moteur de l'avion ne partait pas, nécessitant un examen. Or dans un avion, l'aération et la climatisation ne peuvent fonctionner à moteurs éteints. C'était notre situation. Et l'avion était bondé. Il avait fait 48 degrés ce jour-là à Bamako. J'ai pensé perdre connaissance, vraiment. Finalement le moteur a démarré et la clim aussi. La cabine était remplie de la fumée causée par la condensation.

J'aurai donc souffert jusqu'à la dernière minute. Faut croire que j'aime ça, à quelque part! Mais à ce moment précis je ne méditais pas sur le sens de la souffrance. *Punch it dude!*

J'arriverai à Bruxelles après un vol de nuit, je serai désorienté, encore. J'étais encore dans la jungle ivoirienne il y a 48 heures.



*On trouve parfois ce type de "chambre de motel" en Afrique, surtout loin des villes.
Avec de la chance, on peut avoir un climatiseur.
Mais vérifiez le filtre: je l'ai fait partout où je suis passé et il y avait un ou deux centimètres de saleté.*



L'auberge "de jeunesse" (Hostelling International) de Bruxelles.

Bruxelles, on gèle!

L'arrivée au matin du 5 mai a été difficile, décevante: de la chaleur de Bamako on arrive ici à seulement cinq degrés, nettement sous la normale, en plus d'une fine pluie et du vent. Et MC qui était en bermudas et en sandales! Moi, j'avais prévu le coup avec ma tenue

de printemps.

Mes bagages étaient lourds, j'ai eu beaucoup de difficulté à me rendre à l'auberge de jeunesse.

J'étais vidé, c'en était presque dangereux.

J'ai poussé la machine, sachant que je me donnais quelques jours de repos.

Ce soir-là, j'avais réellement de la difficulté à marcher, j'avais des nausées et de l'anxiété, toujours aidé par le Lariam que j'ai pris dans l'avion.

C'est la journée de ma vie où je me suis senti le plus épuisé.

Je me donnais cinq jours pour décider de la suite: Montréal ou Le Caire?

Bien franchement, j'étais plus proche de l'hôpital Maisonneuve que des pyramides.

Le deuxième jour, j'allais mieux, je suis même sorti dans un bar, le BNG, et je me suis amusé.

Mauvaise idée quand même: le lendemain je suis retombé en épuisement car le sommeil n'a pas été bon. Je jouais avec ma santé, ça me gêne de l'admettre. Malgré cela, j'ai acheté mon billet pour Le Caire, départ dans trois jours.

J'ai acheté des gouttes de tilleul concentré, je pense que ça a eu un bon effet.

Ma stratégie était la suivante: Si j'arrive au Caire et que mon état ne s'améliore pas, je reviens aussitôt. C'est en raisonnant ainsi que je me suis décidé à acheter le billet.

Or, j'ai eu un regain de vie inexplicable rendu là-bas.

Le système de métro et de tramways ainsi que les correspondances, comme d'habitude en Europe, est bien conçu et efficace, presque amusant. Mais de toute façon, Bruxelles se marche très bien, elle n'est pas trop étendue. L'auberge de jeunesse Centre Jacques-Brel est moderne, propre, cafétéria, service sympathique, petit déj inclus. Je manquais de temps pour me procurer des devises égyptiennes (livres), je me suis donc rabattu sur les dollars américains, à grands frais bien sûr, en prévision de mon arrivée en Égypte.



(Ceci est dans le voyage suivant, mais je le place ici). Épisode émouvant: la maison de mon ancêtre qui est venu en Nouvelle-France en 1633. C'est à Réveillon-en-Perche, minuscule commune en basse Normandie. Cette maison a plus de quatre siècles! Aux dernières nouvelles elle appartenait aux Surin.

Gaétan, le sage Burkinabé

Le quatrième jour, je me sens mieux et le soleil est enfin revenu. J'avais pris l'habitude du soleil omniprésent. Je me ballade en ville, je vais au Virgin Store me "mettre à jour" sur les

disques sortis depuis ce temps, je flâne aux terrasses et je me gave de complexes vitaminiques B et C, tout en continuant le traitement au tilleul. À l'auberge, je me fais un nouvel ami, Gaétan, un Burkinabé de 26 ans qui a vécu quinze ans à New-York. J'étais dans son pays, le Burkina Faso, il y a encore quelques jours !

Nous sommes sortis en ville, nous nous sommes bien amusés. On a eu une longue discussion à propos d'un voyage comme le mien en Afrique, les apprentissages, les conséquences.

Voici les faits saillants de notre échange sur ce sujet:

1. Les relations avec les amis ne peuvent plus être les mêmes au retour. Un réaménagement s'impose à ce niveau.
2. La famille et les amis prennent une nouvelle importance comme repères.
3. La confrontation avec soi-même: il n'y a plus d'échappatoire.
4. Notre "milieu-repère" d'origine n'est pas forcément notre pays de naissance. Pour Gaétan, le milieu-repère sera les États-Unis plutôt que le Burkina Faso, même s'il est d'abord Africain. Néanmoins, après 15 ans aux États-Unis, il ne s'y sentait plus chez lui et il est retourné au Burkina. Or il a réalisé que ce n'était pas bien mieux. Il a constaté une attitude quelque peu castrante de son entourage et il s'en est détaché. Maintenant, il veut être lui-même partout où il va. Grosse commande; consolidation d'identité. A-t-il réussi?
5. On pense se connaître, mais on ne se connaît (dans notre pays) que dans les limites de notre sécurité, créée artificiellement. Il me faut me redéfinir, encore.
6. L'Afrique doit-elle se développer ? C'est quoi, se développer, c'est-à-dire **par rapport à quoi?**

Le "meilleur des mondes" se trouve peut-être au point de rencontre entre l'Occident et le Tiers-Monde, et on se dirige vers ça, avec la mondialisation des communications, le "village global". Il n'y a plus de mensonge qui tienne: chacun sait ce qui se passe chez le voisin, et la vérité est toujours porteuse de changement, tôt ou tard. L'ignorance, inversement, retardent l'évolution. Regardons l'exemple de l'influence de l'Église pendant des siècles: les élites gardaient la connaissance pour elles, car savoir, c'est pouvoir.

L'Afrique ne doit pas répéter les erreurs de l'Occident en se développant trop vite sans écouter ses besoins réels et sans vraie vision à long terme. Gaétan donne l'exemple de l'arbre: il doit faire ses racines et croître par étapes avant de donner ses fruits.

**Demain, l'Égypte, la panoplie pharaonisiaque.
Pincez-moi quelqu'un.**

CHAPITRE 14

L'ALCHIMISTE DE L'ÉGYPTE

"Quand quelqu'un connaît sa légende personnelle et qu'il désire l'atteindre du fond de son cœur, tout l'Univers conspire pour l'aider à y parvenir".

(P. Coelho, "L'alchimiste")



Vue de l'hôtel Ismailia. Mon appareil n'avait pas le "panoramique, j'ai donc collé mes deux photos ensemble.

Il peut subsister des coquilles. Pardonnez les possibles changements de police ("font")

Cet extrait en titre provenant de "L'Alchimiste" est assurément la locomotive du [best-seller de Paulo Coelho](#). Il revient au moins quatre fois dans le livre, sous une forme ou une autre. J'ai lu le livre (en trois heures) une première fois à Rivière-du-Loup, un mois avant le Mali, et je l'ai relu une seconde fois juste avant de quitter ce pays, en avril.

Bien sûr, la seconde lecture, après tout ce qui m'était arrivé, fut bien plus éclairante que la première. À ceux qui ne l'ont pas lu, attention, je raconte le punch:

Un jeune berger, endormi sous un chêne, en Espagne, fait deux fois le même rêve dans lequel il trouve un trésor aux pieds des pyramides d'Égypte. Fasciné par cette coïncidence, il vend ses moutons et part pour l'Égypte. Il s'embarque sur une grande caravane du désert et en cours de route il fait plusieurs rencontres remarquables, dont un Européen qui est à la recherche d'un "alchimiste" supposé capable de changer les métaux en or.

Après maintes mésaventures, il arrive à son objectif, les pyramides d'Égypte. Alors qu'il est là à se demander par où commencer à chercher le trésor qu'il a vu en rêve, des bandits surgissent et menacent de le tuer. Mais le chef lui demande quand même ce qu'il est venu faire là. Le jeune homme lui explique son rêve. Le chef se moque de lui, lui disant qu'il a lui-même rêvé deux fois, dernièrement, qu'il trouvait un trésor au pied d'un chêne, en Espagne, mais que lui ne traverserait pas le désert pour une raison aussi sotté! Et il laisse partir le berger. *Il venait de trouver son trésor*, conclut Coelho.

À la recherche de trésors fabuleux

C'est peut-être pour une raison ressemblant à celle du berger que j'étais assis là, à l'aéroport de Bruxelles, les yeux fixant le paysage à travers les énormes baies vitrées, encore anxieux, à attendre l'avion retardataire qui doit nous mener au Caire.

Qu'est-ce que je fais là? Que vais-je trouver? Les gouttes de tilleul semblent jouer leur rôle contre le trac mais la fatigue me guette, je le sens. J'y vais à mon rythme, centré sur ce que je ressens, prêt à toute éventualité, prêt à tout annuler, quitte à faire un simple aller-retour au Caire! De toute façon, le billet aller-retour est à peine plus cher que l'aller simple.

Deux photos du Sinaï (chapitre suivant)



Mine de rien, un repas succulent. Et ce pain cuit dans le sable!

Je regarde les gens passer. Des inconnus, ils ont un avion à attraper pour Dieu sait où. J'aurais le goût de demander au premier passant de me serrer un peu. Je le répète, la solitude n'est pas facile dans ces moments. Or j'ai presque toujours voyagé seul.

Je n'ai même pas mon Walkman sur les oreilles, je ne supporte aucune musique; aucune chanson ne me reconforte, sauf une exception: une cassette que j'ai trouvée à Bamako et que je réécoute depuis et qui m'accompagnera jusqu'à la fin du voyage. C'est une compilation, "Best of love", qui compte de très belles chansons inspirantes, par exemple la superbe *Forever young* de Alphaville et

74-75 des new-yorkais The Connells. Elles m'ont transporté, pas forcément par les paroles, mais par l'esprit qu'elles dégagent. Une chanson à elle seule peut nous redonner du courage.

***Let's just die young or let's just live forever,
We don't have the power but we never say never...
Forever young, I wanna be, forever young
Do you really want to live forever, and ever?***
(Alphaville, Forever young)

Car c'est bien mon petit courage personnel que je (ou "qu'on") met à l'épreuve.



Ils ont une devise appelée "piastre", venant du régime anglais. Comme le Québec a aussi été colonisé par les Anglais, on a adopté le mot "piasse".

Tout cela est-il seulement ma décision ou y a-t-il d'autres forces en jeu qui me font des grands signes? Je me suis senti mieux depuis hier, à part l'anxiété et quelques migraines. Pas facile de s'adapter à l'insécurité. Et je suis très insécure... ces derniers temps.

Enfin, voilà le petit avion de la KLM qui nous amènera à Amsterdam, un saut de puce de 20 minutes, à peine le temps de grimper à 3 000 mètres et de redescendre à Shipohl. De là, nous sauterons dans l'avion nous menant au Caire.

Je continue de me répéter, incrédule: *"Ça a l'air si simple..."*, encore tenté de rebrousser chemin. *Qu'est-ce que je fais, je monte ou non?*

Arrivés à Amsterdam, il faut faire vite, le long courrier de Martinair est prêt, il ne manque que nous, les quelques passagers en provenance de Bruxelles. Fidèle à mon habitude, je serai le dernier à monter: je cours dans l'aéroport vers la porte 83, à l'autre bout, et c'est énorme, Shipohl! À peine assis à mon siège, nous décollons dans les minutes suivantes. Je suis assis à côté d'un vieil Anglais qui habite depuis des années au Caire, il me donne des conseils, me rassure.

Étrangement, aussitôt que je suis dans l'avion et que nous décollons, non seulement l'anxiété tombe mais la fatigue aussi, il me semble. Je présume que c'est parce que j'avais besoin de *bouger*, de *faire face* à ma "légende personnelle", d'écouter avec confiance les directives de "l'Univers qui conspire pour m'aider à l'atteindre."

Dans l'avion, on nous présente le dernier De Niro. Je n'en reviens pas: pas plus tard qu'hier, à Bruxelles, j'ai payé 16\$ au cinéma pour le voir. Comme j'étais très à l'avance pour le *check-in*, à Bruxelles, je me retrouve assis tout à l'avant de l'avion, pratiquement dans la classe affaires. Cool.

J'ai beaucoup prié ces dernières heures, pour alléger le poids de la solitude, pour être guidé. Jamais je n'en ai eu autant besoin. Devant les interrogations et l'inquiétude, j'ai encore une fois

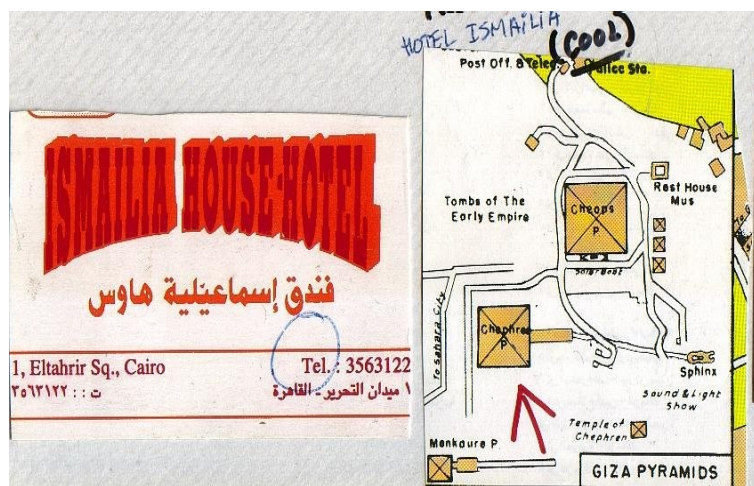
tout remis entre les mains du grand Ordinateur.

Je pense de plus en plus à ceux qui seront à l'aéroport à mon retour à Montréal. (NDLR: *Finalement, il n'y aura qu'une personne... et demi. On y reviendra.*)

Une autre renaissance

Mon arrivée au Caire a mis fin pour de bon à mes dernières inquiétude. Il est déjà 1h du matin, mais je me sens bien. Dans l'avion j'ai parlé à un autre jeune voyageur, Anthony, un Néo-Zélandais. Nous convenons de trouver ensemble un hôtel. Les passeports, l'achat de devises, l'hôtel, tout se passe avec une facilité qui me déconcerte. Il faut dire que les Égyptiens ont l'habitude avec les touristes.

Aussitôt les douanes passées, on trouve plusieurs guides "officiels". L'un d'eux nous met dans un minibus pour nous conduire à [l'hôtel Ismailia](#), au centre de la ville. C'est le square El-Tahrir, qui est rond, bien sûr. À mon étonnement, même s'il est tard, les voies rapides et les rues sont presque désertes. Nous filons à vive allure, à l'égyptienne (c'est-à-dire comme si les lignes sur la voie étaient invisibles). Je trouve frappant le chaos de la cohabitation des gris bâtiments récents et des mystérieuses anciennes mosquées. L'hôtel Ismailia (prononcer *Izmélaïa*) est plutôt bien pour un *deux étoiles*. On y retrouve la clientèle habituelle des auberges de jeunesse. La chambre et le petit déjeuner pour à peine dix dollars. Il occupe les deux derniers étages d'un immeuble qui en compte dix. L'ascenseur ressemble plus à un tout petit monte-charge. Quand j'y monte avec Anthony, le guide et nos sacs, je retiens littéralement mon souffle pendant les 90 secondes de l'ascension (ou était-ce 20 minutes?)



On est reçu par Moustapha, un type rondelet d'une quarantaine d'années, très pince-sans-rire, on s'entend aussitôt. Au matin, la réalité nous rattrape: l'incessant bruit du trafic (carrément dangereux le jour), les klaxons, les prières provenant des puissants haut-parleurs de différentes mosquées, la musique émanant des quartiers autour. En fait, c'est une véritable cacophonie. Amusante, à la limite. Je me sens bien, il y a définitivement une atmosphère de *vacances* dans l'air; ça faisait longtemps... Moustapha s'amène, un peu poché, il a dû mal dormir. Allure très *décontract*, sandales bon marché aux pieds. Je lui troque mon Walkman défectueux contre une nuitée. J'en trouverai un autre dans une boutique. Le prix indiqué correspond à 60\$ canadiens (120 livres égyptiennes), mais le type derrière le comptoir ne peut résister à mon offre: 30\$ américains. Bonne affaire.

"Good price, my friend."

Les Égyptiens sont des vendeurs incontournables et redoutables. On apprend vite le jeu: à chaque coin de rue, un type nous aborde ou feint de nous bousculer, toujours le même schéma, (en roulant les R):

- Hello! How are you? Where are you from?

- Ah! Canada! Good place, welcome to Cairo my friend. What are you looking for? Hey! Trust me! Come and see my shop, good price!

Et ainsi de suite. Je me trouve des contre-stratégies, par exemple répondre en français, assez efficace. Pour les récalcitrants trilingues, on peut faire le coup du sourd-muet qui parle en signes. Ça m'a dépanné quelques fois. C'est un aspect lassant. Malgré tout, ce sont des gens chics, *cools*. Une seule fois, l'un d'eux a mal réagi; visiblement vexé par mon refus de négocier, il m'a envoyé promener. Quoiqu'il en soit, on le verra, l'Égypte est un endroit où revenir, c'est indéniable.

Une seule fois, aussi, j'ai accepté d'aller voir la *shop* en question. Un petit homme bourru m'a bousculé sur le trottoir, s'excusant, m'invitant illico à visiter une parfumerie délirante au square El-Tahrir, propriété d'un type absolument charmant du nom de Omar. Oui, Omar est le sosie en tout point conforme de l'acteur Omar Sharif (**NDLR: le vrai acteur vit en Égypte; j'ai un doute: était-ce lui?**) Sa boutique, remplie partout de grandes bouteilles et petits flacons de parfums raffinés, semble sortie tout droit d'un conte.



On discute longuement, de l'Égypte, du Canada. Quand je lui explique que c'est le 22 mai, mon anniversaire (preuves à l'appui!) il me fait une offre que je ne peux refuser, sur ses parfums Touthankamon, Nefertari... Il y a des agences de voyage à tous les coins de rue. Juste au coin de la mienne, un McDonald's, un Pizza Hut, un Kentucky Fried Chicken et de petits restaurants-bistros où on peut déguster la **pitssa** aux légumes et fumer un bon coup avec ces énormes pipes.



La sécurité? Pas de problèmes, il y a des miliciens armés de mitraillettes à presque tous les coins de rue. Au centre commercial? On passe d'abord par un détecteur de métal. On ne rigole pas.

La côte d'azur égyptienne

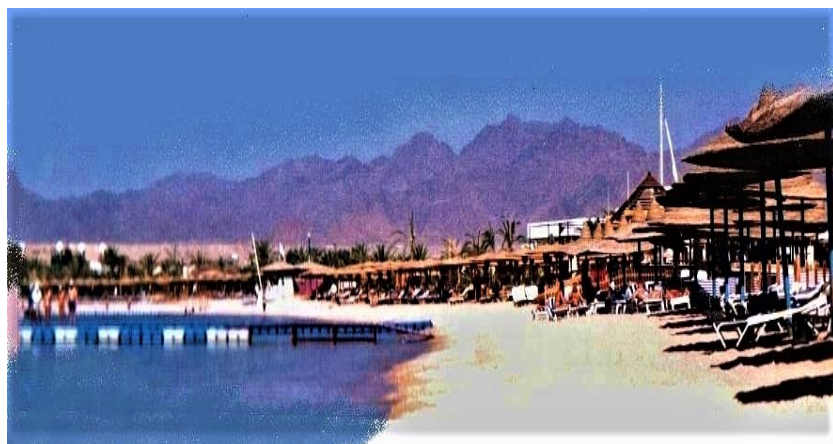
À l'extrémité de [la péninsule du Sinaï](#), à 700 kilomètres au sud du Caire, en coupant par Suez, existe un centre de villégiature, [Sharm-el-Sheik](#), sur les rives de la mer Rouge. Sharm est un peu à la mer Rouge ce que Nice est à la Méditerranée, avec beaucoup, beaucoup moins de charmes.

Quand même, si je dois visiter le sud, ce ne sera pas à Louxor, où il y eut une attaque de terroristes contre un groupe de touristes il y a quelques mois, faisant une soixantaine de victimes.

Départ du Caire à 10h. En fait, je manque ce car et je dois le rattraper, en taxi, à la station suivante. Beau grand car climatisé, télé, toilette, thé, café, jus. Le conducteur ne niaise pas: 125 à 130 km/h. J'ai des flashes du car plein de touristes Allemands qui a sauté au Caire l'année dernière. Nous arriverons à Sharm en six heures, en comptant une demi-heure pour casser la croûte et quelques contrôles routiers. La route est un peu monotone, pour être précise, c'est affreusement monotone. **Banana Holiday.**

En route pour le Sinaï, sept heures de route au sud du Caire.





La plage de Sharm-El-Sheik

Heureusement, [le Golfe de Suez](#) à l'ouest et les montagnes du Sinaï à l'est (surtout dans les trente derniers kilomètres) offrent à voir et à rêver. Il fait beau, environ 30 degrés, l'eau d'un bleu turquoise fait un contraste exquis avec le désert. Voyage calme et sans histoires, à part les contrôles routiers, nombreux mais assez brefs. Je vais m'asseoir à l'avant, juste à côté du conducteur pour prendre des photos et mieux apprécier le paysage.

Nous arrivons à Sharm en fin d'après-midi. Je vais à un premier hôtel hors de prix où je me lie aussitôt d'amitié avec le commis, Mohamed, qui m'amène à l'auberge *Pigeons House*, sur la plage, 20\$ la nuit, petit déjeuner inclut, encore. C'est propre et accueillant, franchement agréable, ma chambre très modeste est du genre "hutte". Je me sens très bien, je suis reconnaissant. Il y a un restaurant, table d'hôte à environ 15\$. Fruits de mer délicieux, il va de soi. Mais "Sharm" porte mal son nom: une petite ville plutôt moche, plusieurs touristes, italiens surtout, et peu de "locaux". La promenade sur la plage est très inventée. Tout est très cher, hôtels, restos, McDo.



Cependant, le paysage est unique: dans cette région désertique, il n'y a presque pas d'arbres, la mer Rouge et le Sinaï enflammé dominant tout. Moïse a dû *tripper*. Le plus beau moment doit être quand j'ai nagé dans la mer Rouge et attrapé quelques-uns des magnifiques poissons.

(Suite au chapitre suivant)

Demain, l'Univers allait encore conspirer favorablement.

Demain soir, je serai un peu plus croyant.

CHAPITRE 15

LE DIVIN DIALOGUE SILENCIEUX

Péninsule du Sinaï

*"Closer to heaven, longing to be...
Closer to heaven, than you and me."
(Alan Parsons Project)*



Des coquilles peuvent subsister.

Mohamed s'était mis en tête de m'organiser un safari au Sinaï. Il m'amène voir son ami, je paye les 55\$ US, mais ça tombe à l'eau et je me fais rembourser (encore chanceux !) Une heure plus tard, Mohamed me propose de rejoindre un groupe en *Beach Bug* à travers les montagnes. Ça non plus ne marche pas, il paraît que le responsable du groupe est louche.

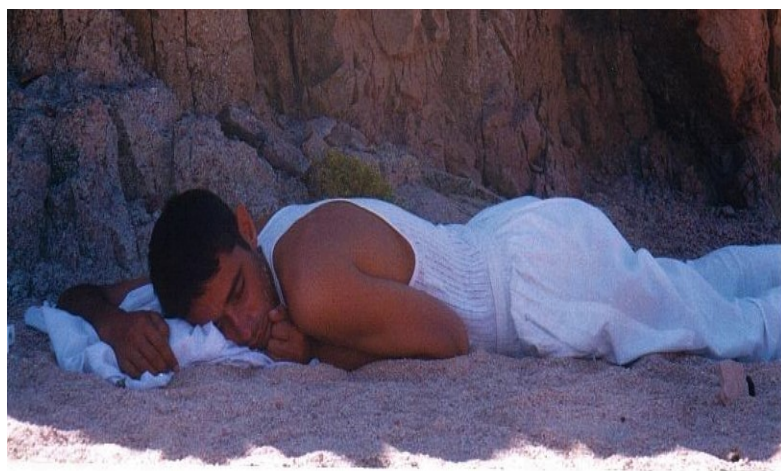
Enfin, tout se règle vers 23h: je me joindrai à deux touristes Français, Jean-Paul et Kathy. Avec Jamal, notre guide, un Bédouin, et son ami au volant, nous montons tôt le lendemain matin dans la boîte de la très vieille camionnette Peugeot. *Inch Allah!*

Le lendemain, il fait soleil, juste assez chaud. Nous prenons la piste qui se dirige entre deux énormes promontoires de roches de granit rose: l'entrée pour les montagnes du Sinaï. On se demande comment le chauffeur peut s'orienter alors qu'on devine à peine la piste sur le sol. Tout se passe dans la détente la plus complète. Même lorsque je dois descendre pour pousser la camionnette enlisée dans le sable fin, chacun trouve matière à rigoler, moi le premier.

Ces montagnes offrent un spectacle très singulier.
On se croirait vraiment **sur Mars**.

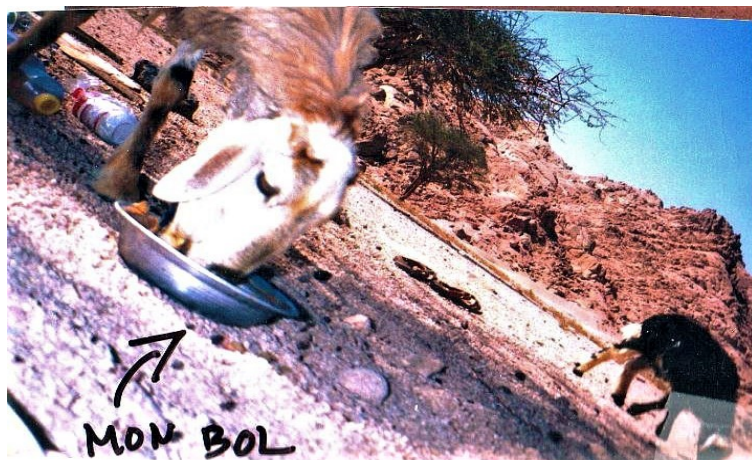


Vers midi, on s'arrête pour manger. Nos hôtes nous étonnent par leur habileté. Un ragoût aux légumes, ma foi, succulent. Et le pain... Ah ! Ce pain, cuit sur la braise du feu en dix minutes, un délice sans beurre et sans cholestérol.



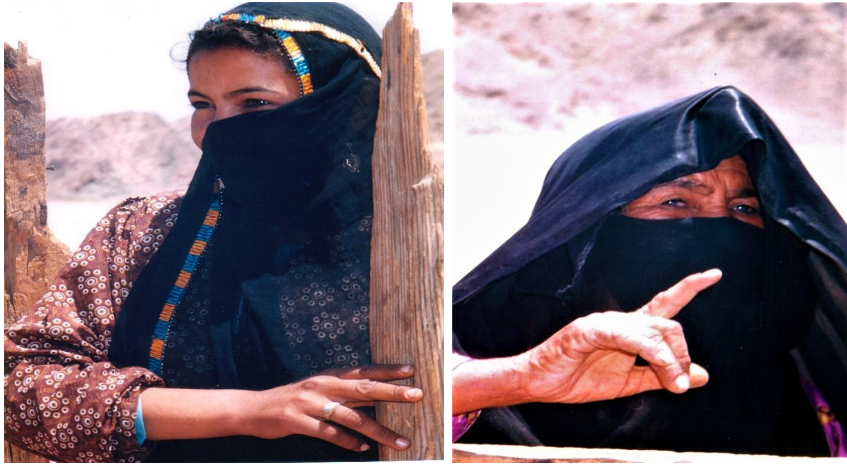
On fait la sieste sous un des rares arbres. Jamal a enlevé sa longue tunique blanche et son foulard. Accordons-lui trois lignes. Jeune vingtaine, il dégage ce chien mi-sauvage, mi-romantique auquel on peut s'attendre du type arabe (dans nos clichés?) Mince et musclé, élancé, teint basané, cheveux foncés et ces yeux d'ébène à la fois rieurs et dramatiques. Qui ne serait pas séduit?

Mais revenons à nos moutons (littéralement).



Le vent est doux. C'est le grand calme. J'aimerais que ce moment dure.
Est-ce une présence divine que je perçois? En tout cas on le jurerait

Après la sieste, nous zigzaguons encore à travers les montagnes. Voilà un campement bédouin.
Nous sommes accueillis par une femme et sa fille. On y prend le thé et on achète quelques bijoux
en souvenir. Nous devons être aussi habiles que convaincants pour qu'elles acceptent de se faire
photographier.
Toujours ce grand calme.

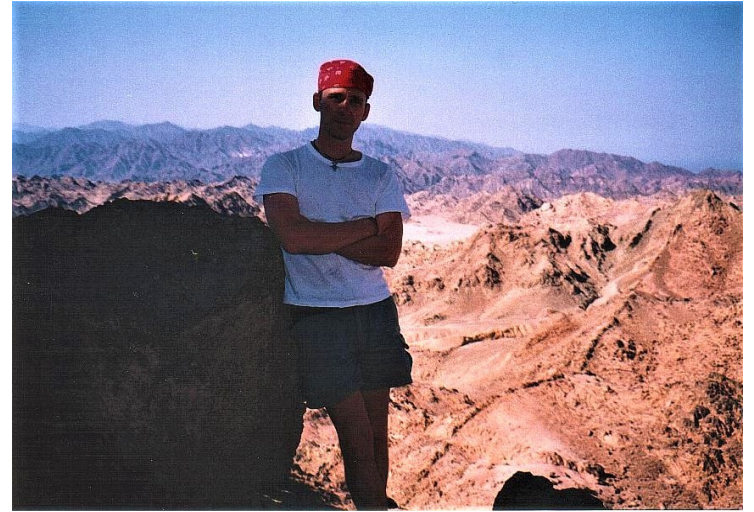


Aucune échappatoire possible

Nous grimpons sur un promontoire de roche, une centaine de mètres. Assez pour une vue
superbe. Devant nous, les montagnes de granit rose. À l'est, le golfe d'Akaba, séparant notre Sinai
de l'Arabie Saoudite, qu'on aperçoit de l'autre côté.
Nous voilà au-dessus de tout.

"Closer to Heaven."

Aucun de nous ne parlera pendant les trente prochaines minutes. Une sorte de communion.



Pause philosophique

Bientôt, Jamal brise le silence en racontant que jadis les différentes tribus de Bédouins s'échangeaient des messages au loin avec la fumée, comme les Indiens d'Amérique. Il se rappelle que depuis le temps reculé de ses ancêtres, on pratique la pêche dans le golfe.

Je lui dis que cet endroit devait être propice pour apporter la révélation à Moïse. Jamal me demande de préciser.

Je réponds ainsi :

*On pressent la présence de Dieu partout autour.
On ne peut plus se cacher derrière les bruits et les artifices.
Comment se soustraire à son regard?*



Avec Jean-Paul et Kathy, nous discutons philosophie, du [Livre tibétain de la vie et de la mort](#), du [livre d'Urantia](#), la cinquième révélation d'époque, auquel je les introduis. À l'image des enseignements bouddhistes, **ils voient Dieu comme une projection extérieure** humaine à laquelle on s'en remet trop souvent (comme dans *Inch Allah ! - à la grâce de Dieu!*) Je réplique qu'au contraire, je le vois comme **une réalité à la fois distincte de moi et intérieure à moi**. Ces deux entités essaient de *coopérer, s'harmoniser*. C'est ainsi que je vois le grand défi humain, voire

de l'Univers.

Comme d'autres avant eux me l'ont dit, ils me rappellent de ne pas oublier de vivre le moment présent. Je suis d'accord, mais ils la poussent un peu loin en me reprenant quand je demande à Jamal ce qu'il prévoit pour le reste de la journée! Néanmoins je réalise qu'on est d'accord sur plusieurs thèmes fondamentaux, malgré nos divergences sur la forme. Le seul vrai obstacle est qu'on donne des *définitions différentes* aux *mêmes mots* : foi, esprit, mental, Dieu. Mais une fois les définitions présentées, on constate qu'il y a peu de différences entre notre perception et *expérience* de ce monde et surtout entre les espoirs que portent nos âmes.

Ainsi, on discute de ***l'unicité de plus en plus évidente entre les quelques grandes religions et les philosophies. En bout de ligne, elles visent toutes à utiliser l'outil qu'est le mental pour appréhender le monde matériel pour, enfin, le transcender vers le monde spirituel. La finalité de la seule vraie religion, celle du cœur et de l'âme.***

Pause philo, suite: pas des marionnettes

Je ne réussis pas toujours à vivre pleinement le moment présent. J'ai plutôt tendance à planifier; c'est un moyen de compenser pour ma grande distraction. Je suis quand même reconnaissant à *chaque moment, pour ce moment*. Je prends conscience que le succès d'un tel voyage ne dépend pas seulement de mes qualités; je sais qu'entrent en jeu plusieurs forces distinctes de moi et dont l'action échappe totalement à mon contrôle.

Néanmoins, je ne suis pas la marionnette de ces forces. **En réalité, l'action divine se coordonne à ma volonté, donc à ma propre action.** Ces forces sont une variable incontournable dans l'équation du succès et pour cela je suis reconnaissant. C'est bien ce dont il s'agit quand on parle de la fameuse ***synchronicité de Jung***. Les actions "synchronisées" (les hasards) sont autant de manifestations de cette action. Mais nous y sommes tellement habitués... Je pense que pour prendre conscience de cela, il faut d'abord apprendre l'humilité.

Ainsi, la puissance de l'humilité et de la foi est un apprentissage que je me rappelle alors que nous revenons lentement, au crépuscule, vers Sharm.

Fin de la pause philosophique

Après ces échanges, nous avons moins parlé. Peut-être pour réfléchir, faire décanter, une sorte de consubstantiation spontanée ?

Il s'était passé quelque chose, c'est tout ce que je sais.

En fin de journée, vers 19h, Jemel nous amène sur un dernier promontoire où nous assisterons au plus beau des couchers de soleil. J'y ai pris ma plus belle photo en cinq mois. Le soleil sur le visage et la tunique blanche de Jamal, le Sinaï enflammé derrière. On comprend mieux que l'ancienne Égypte ait inventé tant de divinités.

Demain, retour au Caire, puis Alexandrie avant de gagner la Grèce.

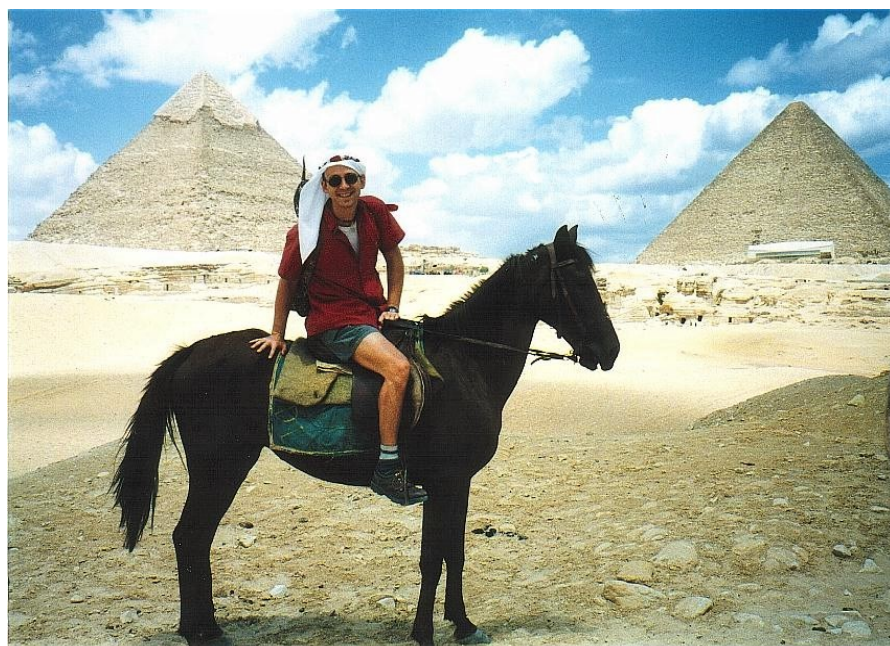
Mon Dieu, la mer Rouge est embrasée.



CHAPITRE 16

CHEOPS ET COMPAGNIE

*"Du haut de ces pyramides, Obélix, vingt siècles nous contempnent."
("Astérix et Cléopâtre")*



Le retour de Sharm-el-Sheik s'est très bien passé, encore dans le grand confort. Je me détends. Je continue d'être un peu surpris que l'on puisse voyager avec une telle tranquillité d'esprit dans ce pays troublé. J'aurais juste voulu qu'on m'explique pourquoi le retour coûte 50 livres (25 \$), soit le double que pour l'aller. Il est vrai que le tourisme est le premier secteur économique de l'Égypte.

La chaleur commence à s'intensifier dans le secteur, faudra penser à filer en Grèce bientôt.

Les célèbres tombeaux des pharaons Cheops, Kephrem et Mykerinos se portent plutôt bien malgré leurs 40 siècles. Ils n'ont pas bougé... Contrairement à ce que certains croient, ils ne sont pas situés au loin dans le désert, mais tout près du Caire. Parions qu'on pourra y aller avant longtemps à bord du nouveau métro de la ville, propre, fonctionnel et *cheap* (25 cents) mais qui ne compte pour l'instant qu'une quinzaine de stations sur une ligne unique.

On reste étonné de voir apparaître le pic des deux grandes pyramides au-dessus des édifices résidentiels en construction du quartier de Gizeh. La magie souffre de ce contraste frappant. Nous louons chameaux et chevaux. Le temps est magnifique. On galope autour des impressionnantes constructions. Franchement très amusant! Même notre jeune guide, pourtant habitué, s'amuse ferme. **Un grand petit moment inoubliable.**



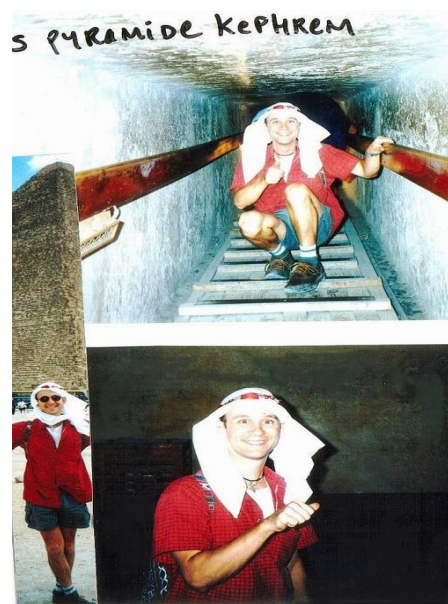
Sans blague!

Sans blague!

Car on a beau être le zillionième visiteur de ces merveilles du monde antique, on est quand même très ému. Surtout que ce jour-là, un calme plutôt étonnant règne autour des pyramides et du Sphinx, leur non moins célèbre gardien. On s'y croirait, à l'époque, si ce n'était d'un autobus de touristes qui s'amène. Le Sphinx est en grande forme: on vient de finir de lui " remonter le visage ", un **face-lift qui a demandé une décennie de travail avec un succès éclatant.**

Ça devait être beaucoup moins amusant, cependant, pour les milliers d'esclaves qui ont donné leur vie à construire les tombeaux. Trente ans chacun. Les pyramides n'ont pas été construites par des extraterrestres mais par des humains. On imagine leur misère, surtout que le Nil, sur lequel voyageaient les énormes blocs de granit provenant de la vallée au sud, n'est pas tout à fait à proximité.

La grande pyramide de Cheops est fermée pour quelques temps. Rénovations. Problèmes de plomberie, un truc comme ça. Nous nous rabattons sur la deuxième, celle de Kephrem. Le site entier est toujours la principale vache-à-lait touristique du pays, bien sûr. Merveille du monde ou non, faut vivre. Heureusement, il n'y a que peu de touristes à cette époque de l'année.



On a reçu aucune communication des Pléiades ce jour-là, manque de bol.



Un ami à moi a parodié ma photo.



Au Caire.

N'empêche, il y a une petite file d'attente au guichet qui vend les billets à 10 \$ pièce à l'entrée

même de la pyramide. Claustrophobes, s'abstenir, pas de blague. On descend un premier couloir en pente, pendant quelques minutes. Puis un second couloir horizontal (toujours accroupis), et enfin debout. Finalement, nous montons dans un troisième couloir, accroupis à nouveau, jusqu'à la salle du tombeau. Nous sommes exactement au centre tridimensionnel de la pyramide. Je n'ai "ressenti de spécial" mais j'ai tendance à croire la théorie voulant que ces pyramides aient eu fonction de génératrice d'énergie. Ça s'explique scientifiquement, de par la nature "conductrice" des pierres utilisées.



Quelle journée magnifique! Même notre guide s'est amusé comme un gamin.

Il fait chaud et humide, nous circulons en deux rangs allant et venant dans les couloirs. J'insiste, claustrophobes: n'y songez même pas. Moi-même, c'est avec un grand soulagement que je suis revenu à l'air libre.

**Après tout, c'est un tombeau, pas un condo.
Je ne suis pas encore prêt à me faire mettre en sarcophage.**



CHAPITRE 17

FEMME VOILÉE À LA MER

"Une des plus belles passions de tous les temps"

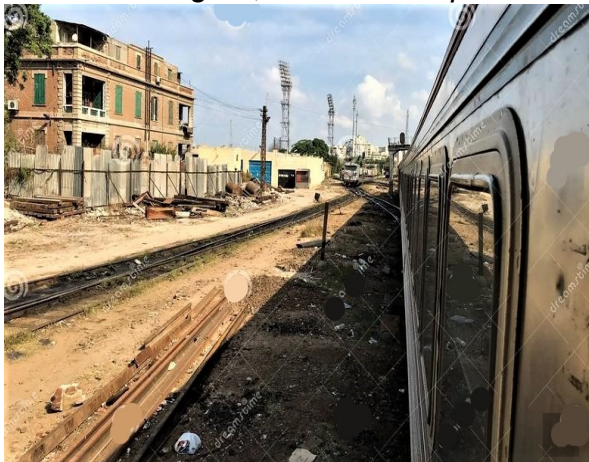


On peut faire un tour en bateau, pour une superbe vue.

Comme la plupart des gens, j'avais entendu parler d'Alexandrie de bien belle façon, de sa magie, ses mystères. [La cité du Phare](#), bien sûr, et surtout la fameuse Bibliothèque. Cité de culture, de passion et d'ouverture sur le monde grâce à cette superbe fenêtre sur la Méditerranée.

Se rendre du Caire à Alexandrie est un jeu d'enfant: les trains font l'aller-retour une vingtaine de fois par jour, en deux heures trente minutes. Le train est moderne, propre, climatisé, et le prix du billet est très abordable. Il fait beau (il fait *souvent* beau en Égypte!)

Photos de la gare, et une carte postale honorant l'ancien train.





Nous parcourons le grand et célèbre delta du Nil, là où le fleuve se divise en plusieurs confluent qui vont se déverser dans la mer. Cela fait de cette région la région fertile du pays, avec les abords du Nil.

On traverse des champs de culture, par exemple des orangers mais surtout du fourrage et des céréales.

Les systèmes d'irrigation sont partout, on pompe l'eau de l'un des bras du fleuve pour les acheminer vers les champs. Les cultivateurs surveillent en se baladant à dos d'âne.

Moi, j'observe le paysage défiler comme un film sur un écran.

Tout bouge plus lentement. Je suis bien, comme depuis la première heure où je suis arrivé en Égypte. Certaines personnes parlent anglais, mais comme cela m'arrive souvent, je veux rester intérieur, je veux goûter pleinement, communier, je veux me sentir bien d'être seul au milieu de ces gens.

Marie-Denise Pelletier le chantait ainsi:

"Et je cours, je me raccroche à la vie... Je me saoule avec le bruit des corps qui m'entourent..."
(Elle a beaucoup rehaussé l'originale de Daniel Balavoine).

Extrait musical

("She closed her eyes", [Chris Rea](#)).

Pendant que le train avance dans la campagne, j'écoute encore [Chris Rea](#), artiste exceptionnel qui m'a beaucoup marqué, avec sa belle et triste chanson clôturant l'album *Espresso Logic*. Réflexion à la fois douce et forte sur notre mode de vie.

Paroles de la deuxième partie:

And he closes his eyes, and he is gone, far away Il ferme ses yeux, et il est parti, très loin
Gone from all his confusion, gone from all the pain Loin de cette confusion, loin de cette souffrance
He can easily see what a pointless waste Il voit bien le gaspillage insensé
His modern life has become. que sa vie moderne est devenue.
Chasing the gravy train, Chasing the dollar, Pourchassant le "wagon de sauce", le dollar,
chasing the clock, chasing his male friends, pourchassant l'horloge, et ses amis mâles,
chasing the boss. pourchassant le patron.
Chasing it, as it was everything pourchassant, comme si c'était tout
It was nothing. Ce n'était rien
Only the sound of his own breathing Seulement le son de son souffle
Was all he REALLY HAD, at the end of the day était ce qu'il POSSÉDAIT VRAIMENT en fin de compte
And reason to wonder, reason to cry et une raison de douter, une raison de pleurer.
To late for this selfish sinner Trop tard pour ce pécheur égoïste
Who never, asked "why?" qui n'a jamais demandé: "Pourquoi?"



efforts pour masquer la marque des ans, voire des siècles, de ces architectures qui lui donnent pourtant sa riche personnalité.

Non seulement on y construit intensément, mais on y assiste à l'un des plus ambitieux *face-lift* de mémoire d'homme. Et on le fait avec goût, ici, cette fois. Déjà très agréable et *cool*, Alexandrie devient tout à fait irrésistible au tournant du millénaire. On sent très bien que les entrepreneurs, les rénovateurs, ont voulu respecter la personnalité de la ville, dans ses angles, ses dimensions et surtout ses couleurs.

Ce pastel, partout! Pourtant, malgré ces efforts, la seconde capitale de l'Égypte ne ressemble guère à la première. Point ici de minarets au-dessus des toits, de traces importantes de l'Antiquité ou de quartiers aux ruelles tortueuses. En réalité, son charme n'a rien de particulièrement égyptien.

Les plages d'Alexandrie n'ont malheureusement pas la grande classe. Elles sont jonchées de débris, mais pas au point d'interdire la baignade. Les beaux coins se trouvent plus à l'ouest, à l'extérieur de la ville. Dans la partie est de la ville, les enfants pêchent sur les quais, on s'y fait bronzer parfois. Chose certaine, j'éprouve un plaisir fou à me synchroniser avec ce tempo à la fois primesautier et détendu. Cool.



Alexandrie est aussi devenue une ville de shopping; sur la rue principale, on assiste à un étalage presque indécent de luxes divers à pleines vitrines. Au hasard de mes promenades je tombe, juste à côté du *McDonald's*, sur une toute petite cafétéria éminemment égyptienne, elle! Pain pita, haricots pilés dans l'huile, marinades, falafels, salade verte. Tout juste 1.50\$. Deux mondes divergents, que dis-je! deux planètes voisines sur le même trottoir.

Une ville qui se visite à pieds, en tramway, en calèche. Pas de grands monuments, même l'aquarium est à peine divertissant (la visite prend tout au plus 20 minutes) mais des mosquées remarquables. Par-dessus tout, un état d'esprit, un mélange mutant de cultures francophones et anglophones. Et des contrastes, des contrastes. Cette femme voilée qui relève sa longue jupe pour aller à la mer...

"Quelle église fréquentez-vous au Canada?"

Dans le tram qui me ramène à la gare où je dois reprendre le train pour Cairo, le jeune homme assis juste devant moi me salue puis me tend une carte montrant le visage de Jésus et l'inscription:

When I forgive, I forget (quand je pardonne, j'oublie).

Il me demande:

- *Quelle église les gens fréquentent-ils au Canada? Catholique? Chrétienne? Orthodoxe?*

À cela je ne peux que lui répondre:

- *À la fois toutes, bien d'autres encore et aucune.*

Il me demande si moi j'y vais. Aujourd'hui, je suis laconique, je me contente de dire:

- *Parfois... selon le besoin, l'impulsion.*

À ce moment précis j'arrive à ma station et c'est sur ces mots que s'est terminée ma visite à Alexandrie. J'ai salué l'étranger et je suis descendu.

Quand l'Amérique aura disparu comme l'Atlantide

Sur le train du retour, on voit les mêmes gens du même delta, qui cultivent les mêmes champs qu'il y a quelques jours, quelques millénaires. Ils sont encore là et ils y étaient bien avant que ma civilisation américaine ne soit apparue et ils y seront très probablement longtemps après qu'elle se sera écroulée, comme tant d'autres puissantes sociétés, comme les Sumériens, les Grecs, les Romains, les Égyptiens de l'Antiquité.

Elles ont toutes disparues, sauf l'actuelle société égyptienne qui s'accroche désespérément et maladroitement à une gloire qui aura duré 15 siècles mais qui a été ternie depuis fort longtemps par l'usure du temps, une gloire désormais rien de plus que légendaire, mais encore payante

Et la société américaine? Dans toute sa puissance ponctuelle, elle n'a à peine que 300 ans. Trois cent ans! Déjà, elle est essoufflée, culturellement, socialement. Mais que sera-t-elle donc devenue dans 12 siècles? Aura-t-elle survécu comme l'Égypte l'a fait?

Tout doit passer et la disparition d'une société dans la réalité matérielle ne signifie *pas* que ses acquis, notamment spirituels, le font aussi. Les traces de son vécu peuvent disparaître mais sa réalité continue d'exister dans l'inconscient collectif.

Je suis persuadé qu'elles restent imprimées dans les archives de l'Univers, ou si vous voulez la mémoire de Dieu.

Ces choses restent vivantes dans le passé, le présent, le futur; dans l'éternité.

Et c'est bien ainsi.

CHAPITRE 18

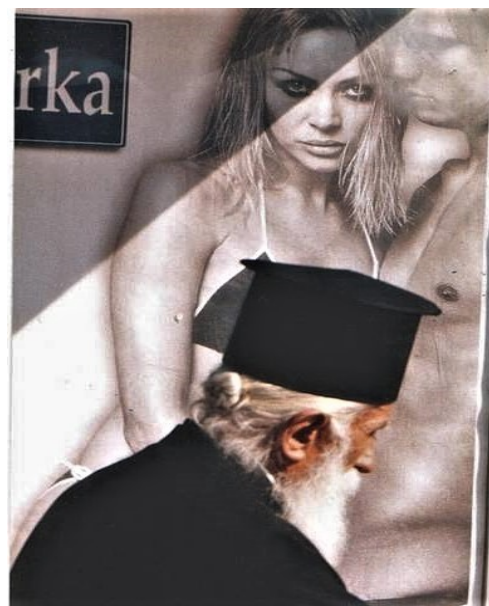
LE BERCEAU DE LA CIVILISATION

Grèce

"Le vrai voyage de découverte consiste non pas à chercher de nouveaux paysages, mais à acquérir de nouveaux yeux." (Marcel Proust)



Oui, encore cette fois j'étais le dernier à monter dans l'avion. J'ai d'ailleurs failli manquer ce jet à destination d'Athènes. La veille, au Caire, j'ai eu des malaises, un peu comme ma tourista de Bamako mais avec des symptômes plus légers cette fois. Fort heureusement. J'ai donc utilisé, pour une seconde fois seulement en cinq mois, le fameux antibiotique Cipro. Parce que l'avion est un bien mauvais endroit pour souffrir ce genre de malaise!



Certaines photos se passent de commentaires. J'ai capté ça à un arrêt d'autobus.

Enfin! Après ce saut d'une heure trente au-dessus de la Méditerranée, l'arrivée à Athènes et la sortie de l'aéroport s'avère une très agréable bouffée de fraîcheur. Même si Athènes ne jouit pas de l'air le plus pur. Le temps est tout simplement splendide. L'air offre tout à la fois une douceur et une vive fraîcheur. La brise est bonne, ça sent la mer. Je revis.

Le guichet automatique de l'aérogare me crache sans rouspéter les 75 000 drachmes (360\$) que ma carte Visa lui réclame. Hourra! Je sens que je vais aimer la patrie des Platon et autres Archimède, et cela malgré les deux jeunes touristes américains abrutis de service, dans le bus qui nous mène au centre-ville.



www.athens-interna...
Athens Internationa...



Hostelling International
Welcommon Hostel Athens – Host...



Hostelling International, Square Omonia

À l'auberge de jeunesse située non loin du fameux Omonia Square, ça bouge. On y est bien reçu mais la tranquillité n'y est pas toujours assurée, cela va de soi.

Steven, Kathy et la théorie sécessionniste

Un atout indéniable des auberges de jeunesse est qu'il est si facile d'y faire toutes sortes de rencontres.

Je fais connaissance avec Steven, un américain de 22 ans qui fait un court séjour en Grèce et en Turquie avec sa soeur Kathy, 24 ans, pour souligner sa graduation. Nous décidons d'aller souper au port.

Monstrueux, le port de Athènes. Nous cherchons un resto "intermédiaire ". Kathy ne veut surtout pas de McDonald's!



Or les restos se font plutôt rares et chers. Ironie du sort, nous devons nous rabattre sur le restaurant Hambo, fidèle imitation de McDonald's mais 50% plus cher! Mes deux amis se moquent sans gêne du commis qui leur explique qu'il y a du Fanta *with gas* et *without gas* (mauvaise traduction de "gazéifié ou non"). Ils m'embarrassent.

Kathy est journaliste pour un quotidien de Los Angeles, Steven vit à Cleveland. Comme moi, elle préfère écrire des dossiers plutôt que faire l'actualité générale. Tout en marchant, Steven aborde le sujet de "la sécession du Québec". Je lui réponds en riant que nous devons d'abord nous asseoir quelque part, car c'est une longue histoire!

(Début parenthèse "souveraineté")

Après l'escroquerie du Hambo et une fois installés à table, je lui résume donc la question de la souveraineté du Québec selon mon point de vue. Je leur souligne que c'est encore un débat difficile pour moi comme pour d'autres, comme en témoigne le résultat du référendum de 1995 sur la souveraineté qui a déchiré la population du Québec en deux clans égaux (30 000 voix seulement dans le clan des contre).

Je précise que pour les souverainistes, ce résultat de 1995 est une solide victoire morale et politique. Il place le gouvernement fédéral dans une position très délicate, pratiquement forcé à revoir sa manière de négocier. J'ajoute que je préférerais un Canada uni qui accorde plus de pouvoirs aux provinces. Car **le Canada n'a jamais été uni, contrairement à la croyance populaire alimentée par la propagande fédérale.**

J'aimerais que le Canada soit une confédération qui marche, un peu à l'image de la Suisse. Mais si ça s'avère impossible (ça reste encore à voir), le Québec finira peut-être par choisir la souveraineté.

Je termine en disant qu'il sera extrêmement intéressant de surveiller l'influence du vote des jeunes, "la prochaine fois". Ces jeunes de 15 à 18 ans, qui n'avaient pas droit de vote en 1995, sont fortement souverainistes. Ça pourrait être un vote massif lors d'un éventuel troisième référendum.

Je leur fais remarquer que des États-Uniens ont eux-mêmes pris un penchant souverainiste au fil des ans, et ces états ne sont pas les moindres: la Californie, le Texas, par exemple.

(Fin parenthèse "souveraineté")

Nous parlons bien sûr de l'Afrique. Je leur apprend quelques mots de bamana.

Steven veut rejoindre la *Air Force*. Il semble un peu timide. Il marche bien droit, c'est un jeune homme de toute évidence bien élevé; il semble coincé, voire soumis. **Il fera bonne figure dans l'armée.** Au retour, nous nous séparons. Le Pirée (le port de Athènes) est beaucoup moins accueillant le soir que le jour, voire lugubre. On ne s'y sent pas en sécurité.

Je prends le train qui traverse la ville. Il est bondé d'adolescents trimbballant leurs énormes *ghetto blasters* qui crachent la musique des plutôt pesants Iron Maiden. Dans un coin, un jeune couple aux prises avec un autre mélodrame amoureux. Ces ados sont les mêmes ici que chez nous, me dis-je, et les mêmes que ceux du Mali, sauf que ces derniers sont plus calmes et respectueux d'autrui, des aînés surtout. Quant aux nôtres, au Québec, ils se suicident plus souvent qu'à leur tour. Les *experts* se penchent sur la question!

"L'homme est capable de transcender l'impulsion des fonctions naturelles. Il peut décider de vivre sur le plan élevé de l'art intelligent, et même sur celui de la joie céleste et de l'extase spirituelle. Les animaux ne s'informent jamais des buts de la vie, c'est pourquoi ils ne se font jamais de soucis et ne se suicident pas." ([Livre d'Urantia, p. 1773](#))

Athènes n'est pas très belle, à vrai dire. Ses charmes (car elle en a et surtout elle en a déjà eu) sont étouffés par le béton, les boutiques, les pubs de mauvais goût. L'Acropole siège, imperturbable, au-dessus de ce capharnaüm. Heureusement car autrement la cité n'offrirait que peu de témoignage de son passé de capitale culturelle, voire de berceau de la civilisation moderne, de mère porteuse de plusieurs des plus grands penseurs que la Terre ait portés.



Athènes, square Omonia

Comme un peu partout en Europe, les *boîtes* (discothèques) ne s'animent que très tard. Pour un voyageur qui doit se coucher tôt, ça ne va pas du tout! Cependant, je remarque de nombreux bars sympatiques sur la petite rue Lempessi, près de l'Acropole. Dommage qu'on y demande 1200 drachmes (7\$!) pour un rhum, un *Captain Morgan* bas de gamme! Aïe! Je reviens à l'auberge. Au square Omonia, considéré comme le nombril de la ville, tout est bloqué ce soir. Une horde de jeunes (mâles, il va sans dire) dont plusieurs torse nu et bière à la main, célèbre la victoire de l'équipe nationale de basket-ball, avec force bruyante pyrotechnique amateur.

Les hommes grecs, souvent, sont plus masculins que les femmes ne peuvent être féminines. Chez les jeunes, on voit déjà émerger, irrésistible, le charme méditerranéen. Clairement, si en Afrique ce sont les femmes qui sont belles, ici ce sont les mâles.

Tiens, ce soir, en rentrant, rue Konstandinou, le même vieil homme attend toujours ses clients au guichet du cinéma porno. À première vue, la scène est triste mais, après tout, l'homme ne fait-il pas son travail de son mieux? N'est-il pas fidèle au poste? Qui pourra juger quoi que ce soit à propos du monsieur au guichet du cinéma porno, ou même des belles aux poses lascives sur les affiches qui nous séparent de lui?

Jeff et Marco: "The more you let go, the more it comes to you."

À l'auberge, je rencontre aussi deux Canadiens de 20 ans, étudiants à Ottawa. Jeff est très réservé mais Marco l'est beaucoup moins. Ce dernier a le sarcasme facile devant le spectacle de la vie. Atablés tous les trois devant un petit déjeuner américain, nous parlons de l'Afrique, de ["L'alchimiste"](#) (livre de Paulo Coelho), ce qui inspire à Marco-le-sarcastique le commentaire suivant:

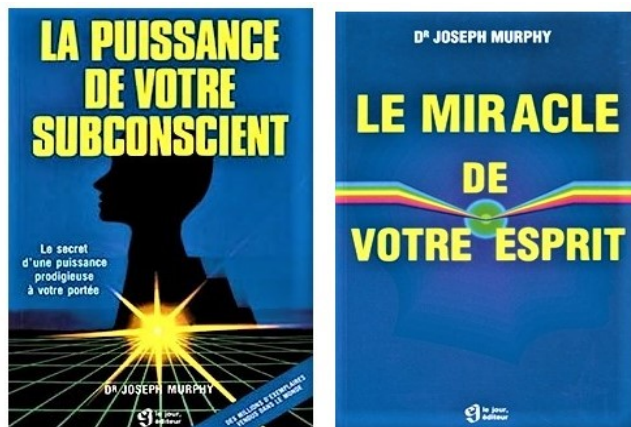
- *Ouais! c'est la mode d'aller vers le sud pour faire de la recherche intérieure!*

Je lui recommande de ne pas sous-estimer le pouvoir de changement du *choc culturel*, surtout pour des occidentaux. De façon improvisée, je commence un discours que mes deux amis décident d'écouter, ma foi, assez attentivement. Je leur rappelle que quelque temps après mon arrivée en Afrique, j'ai réalisé que je n'y étais pas allé pour les raisons que j'escomptais au départ. Oui, la recherche intérieure, et mon plus grand apprentissage émanant de cette recherche se dit mieux en anglais: **"The more you let go, the more it comes to you" (plus tu lâches prise, plus les choses viennent à toi).**

Je leur explique: "ce qui vient à moi", appelons-le "l'Âme du monde" et ses pouvoirs (comme dans *L'Alchimiste*) si on ne veut pas l'appeler Dieu. Dans le fond, quelle importance? Pour moi, cette notion de *lâcher prise* est concomitante avec celle de *la foi* à son sens large.

Jeff et Marco ont rencontré, sur le bateau Italie-Grèce, une Israélienne un peu bizarre, disent-ils, qui ne voyageait qu'avec un tout petit sac, qui ne parlait que bien peu et qui semblait perdue de l'intérieur à beaucoup réfléchir. Eux-mêmes, pour un court voyage de trois semaines, portent de lourds sacs à dos. Le temps fou qu'il leur a fallu pour tout mettre en ordre le jour du départ! En fait, tout comme moi lors de mon premier voyage en Europe. On est insécure, on veut tout contrôler. En lâchant prise et en ayant un peu plus confiance (et ici se trouve mon lien avec la foi religieuse, la transcendance), on reçoit ce dont on a besoin, mais attention: on ne le reçoit pas nécessairement *quand on pense* en avoir besoin mais quand on en a *réellement* besoin et si on est convaincu que cette chose est à notre portée. À ce sujet, ["l'évangile de Matthieu, chapitre 9"](#) est un grand classique.

"Il vous sera donné selon votre foi", voilà un bel exemple d'un principe chrétien qui a fait la fortune de certains psys auteurs, par exemple **Le pouvoir de votre subconscient** et **Le miracle de votre esprit** du Dr Joseph Murphy, étirent pendant au moins 500 pages cette loi de l'univers que **Jésus de Nazareth** a enseigné aux hommes de son temps, et que Murphy a repris à sa façon dans ses ouvrages. Apparemment Jésus connaissait "le pouvoir du subconscient".



Les deux best-sellers de Joseph Murphy.

En lisant ces livres de Murphy j'ai réalisé qu'ils sont fondés sur la parole suivante de Jésus qu'on trouve dans deux évangiles (Marc, chap. 11 et Matthieu, chap. 21), mais je ne me souviens plus s'il le mentionne:

"Je vous le dis en vérité, si quelqu'un dit à cette montagne: Ôte-toi de là et jette-toi dans la mer, et s'il ne doute point en son coeur, mais croit que ce qu'il dit arrive, il le verra s'accomplir. C'est pourquoi je vous dis: Tout ce que vous demandez en priant, croyez que vous l'avez reçu, et vous le verrez s'accomplir."

Remarquez l'usage de trois temps (présent, passé, futur) dans la même phrase. Je crois que ce n'est pas anodin.

La théorie de Murphy, fort plausible, se résume ainsi: le subconscient (l'âme, l'âme du monde, l'esprit humain divin) est un jardin fertile, nous sommes les jardiniers et nos pensées sont les graines que nous y semons. Ainsi en ira-t-il de la récolte.

J'avais eu le même entretien avec un autre jeune Anglais de 19 ans, **au Caire**. Comme les autres, il était sympathique quoique timide. J'en suis venu à me demander si je les attirais, si "on" me les envoyait! Cette perspective me plaisait, à dire vrai. Je pense à Arnaud à Bobodioulasso, Alain puis le jeune Anglais au Caire, Steven puis Jeff à Athènes, Mohamed à Sharm El Sheik, Olivier puis Martin (deux Québécois) à Budapest, Rich à Vienne, une fille aussi, Claire, une Australienne, pour ne nommer que les plus significatifs.

Dans chacun de ces cas, ils avaient écouté avec intérêt ce que j'avais à leur partager. Je crois comprendre que la confiance (en soi-même, en autrui, en Dieu, en l'Âme du monde et la foi en général) est un thème qui touche profondément les jeunes, surtout les timides, les personnalités en plein processus d'éclosion. Le jeune Anglais et sa copine, rencontrés au Caire, avaient acheté un billet "tour du monde" comprenant six escales (Europe, Afrique, Australie, Amérique, retour en Angleterre).

Ils voyageaient ensemble, mais il avait son rêve, elle avait le sien. Sûrement que l'Univers *conspirait* à les aider à l'atteindre, comme nous tous. Quand je lui ai dit adieu (c'était au Caire), je lui ai demandé s'il se souviendrait des choses dont nous avons parlé.

- *Oui, for sure*, a-t-il répondu. Je l'ai cru! Je me suis quand même permis de lui rappeler, avant de partir:

- *Keep the faith while chasing that dream, until you really know what it is* (garde la foi en pourchassant ton rêve, jusqu'à ce que tu saches vraiment quel est ce rêve).

Les mendiants, les taxis

Un changement d'attitude qui est survenu chez moi au Mali et qui a continué jusqu'ici: une plus grande facilité à donner aux mendiants. Certaines raisons expliquent cela, dont une plus grande conscience de la misère d'autrui et du fait qu'elle est bien réelle. Une autre chose qui m'échappait à Montréal: mon petit don peut faire une grande différence pour l'autre même si pour moi ça ne change rien. Mais je ne continuerai de donner que si je suis à l'aise de le faire, c'est-à-dire si cela se fait sans harcèlement d'une part, ni complaisance de l'autre.

Il y avait grève d'une journée aujourd'hui dans le transport en commun de la métropole grecque. Je ne m'en suis rendu compte qu'après avoir passé vingt minutes sur le même coin avec d'autres gens qui commençaient à s'énerver. Pour les taxis, c'est la manne. Au Caire, ils s'arrêtent l'un à la file de l'autre devant le premier quidam qui a l'air égaré, ici on les hèle avec grands efforts, ils ralentissent un peu mais n'arrêtent que si la destination qu'on leur crie fait leur affaire.

J'ai perdu patience à ce jeu et au quinzième taxi ralentissant près de moi j'ai lancé: *Australia please!* Ma chance a tourné au numéro seize. Je pourrais marcher mais la fatigue me coupe les jambes. J'en suis rendu à prendre l'ascenseur pour deux étages et pas seulement pour les descendre!

Je continue d'observer que les discussions dans les auberges de jeunesse sont souvent de bien peu d'intérêt, du moins en groupe, et ce malgré quelques exceptions que je raconte dans ce récit. À deux, face-à-face, il est en effet moins évident de fanfaronner et de se cacher derrière des futilités.

Par futilités j'entends, entre autres, les classiques des auberges de jeunesse:

"As-tu vu ceci? Es-tu allé, toi? Moi je veux voir ceci, il paraît que c'est super beau.

Cette course aux sites et aux paysages (pour dire qu'on les a vus, pour cocher la liste) me lasse et m'irrite.

C'est dans cette optique que la pensée de Proust, au début de ce chapitre, m'a tant frappée par sa justesse.

C'est pourquoi j'évite de raconter en long mes voyages aux gens que je rencontre; je tente de donner un *sens* à ces récits en me plaçant au centre de l'expérience, un individu en situation d'apprentissage, de vulnérabilité, même.

Mon amie Sonia, dans une lettre qu'elle m'envoyait à Bamako, me le rappelait en parlant ainsi: *Dans ta lettre, je voulais savoir non seulement ce que tu as vu ou qui tu as rencontré, mais qu'est-ce que cela a provoqué chez toi, un changement peut-être?* C'est ce que j'essaie de faire avec le présent récit.

***"Quand t'as fait ton trip en sept quarante sept,
quand t'as fait le plein de belles choses à voir,
t'es bien content de rentrer chez toi.***

Que c'est donc bon de se sentir chez soi."

(Daniel Lavoie, "Boule qui roule")

CHAPITRE 19

LE VIEIL HOMME ET L'AMER, RÊVE ÉVEILLÉ

Grèce (suite et fin)



J'ai capté ceci, en croisière des îles.

Je viens de vivre un exemple concret de la vraie signification de l'expression "tendre l'autre joue" attribuée à Jésus. D'abord l'explication du concept:

"Jésus de Nazareth s'opposait à la non-résistance négative ou purement passive. Il dit: 'si un ennemi te frappe sur une joue, ne reste pas là, muet et passif, mais prends une attitude positive et tends-lui l'autre; fais activement de ton mieux pour ramener ton frère égaré vers la voie d'une vie droite.' Le fait de tendre l'autre joue exige de l'initiative et une expression vigoureuse, active et courageuse de la personnalité du croyant." (Le livre d'Urantia, p. 1770).

Ainsi donc, ce matin à l'auberge, dans notre chambre à quatre places (deux lits doubles à étage), mon voisin du bas est un monsieur dans la soixantaine. Sans même dire bonjour, il m'a "cherché" mais j'ai essayé de ne pas mordre.



Hostelling international au Square Omonia.

Voici, en gros, l'échange que nous avons eu (traduction de l'anglais):

(Gros yeux) Est-ce à vous toutes ces choses sur la tablette dans la salle de bain?

(Moi, calmement) Oui.

Pourriez-vous les pousser un peu?

D'accord.

Vous savez, vous n'êtes pas seul ici.

(Volontaire) Je le ferai dans un instant.

(Marmonnements, puis peu après, plus doux:)

Il s'agit simplement d'utiliser une extrémité de la tablette et ce sera très bien.

Aucun problème.

Hé bien, savez-vous quoi? Dans les jours suivants, quand nous nous reverrons, nous serons pratiquement devenus complices, à bavarder de tout et de rien. Faut le faire!

Cette conversation est toute simple; ces situations se produisent n'importe où, n'importe quand. Mais c'est un excellent exemple d'une attitude positive qui, appliquée à des contextes plus larges, contribuerait à éviter des guerres.

Remarquons que je ne me suis **pas soumis ou humilié** face à "l'attaque" de l'homme. J'ai simplement *répondu* à sa plainte en désamorçant son attitude négative.

"C'est quoi ton problème?"

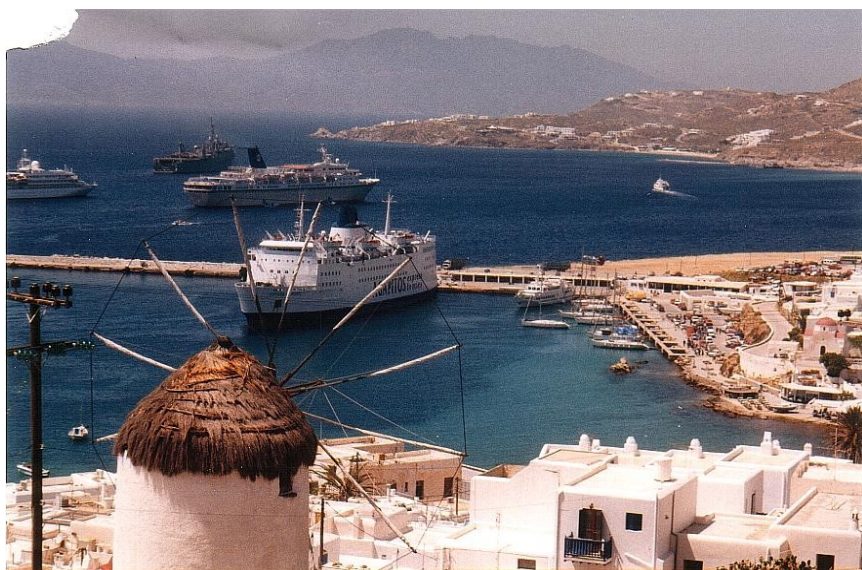
Maintenant, imaginez si j'avais répondu, à sa première question et ses gros yeux:

Oui, il y a un problème?

Puis à sa deuxième: *Je vous dérange, peut-être?*

Et enfin à sa troisième: *Non, en effet, je dois endurer un vieux chialeur mais j'ai pas choisi ma chambre!*

Facile d'imaginer l'escalade d'impolitesse et d'agressivité. C'est ce qui se produit invariablement quand un interlocuteur choisit ainsi de retourner à l'autre ce qu'il lui sert, oeil pour oeil, dent pour dent, par fierté ou autre orgueil.



Mykonos, vue de ma chambre. Désagréable, n'est-ce pas?

Je fais la morale? Oui, bien sûr! Depuis quelques temps, surtout depuis la popularité montante du concept des droits et libertés des individus, c'est très mal vu de faire la morale. Et pourtant, l'Homme est une créature morale, c'est même un aspect fondamental qui le différencie du reste du monde animal. Un aspect fondamental, comme d'autres bizarreries pas sexy comme la pensée rationnelle, la philosophie, la métaconscience et les aspirations spirituelles: cette irrésistible quête de l'absolu, de l'Âme du monde, de Dieu s'il en est.

Alors, utilisons-la, cette morale (et ces autres outils), d'autant plus que notre morale personnelle ou collective (souvent similaires, selon le principe de l'acculturation) correspond à une *éthique*, un code de vie. Ce code de vie, cet amour, ne sont pas que de beaux principes ; ils sont un pouvoir, parce qu'ils sont des règles voulues par l'Univers.

En tout cas, ce sont des choses bien utiles, comme parfois, par exemple, dans une chambre d'auberge.

Autre anecdote de chambre d'auberge: un soir, écoeuré par les odeurs de vieilles chaussures, je décide de craquer une ou deux allumettes peu avant d'aller au lit. Mon autre voisin entre à ce moment et, me voyant agir, me demande: **"Pourquoi tu fais ça, c'est ta religion?"** Il ne blaguait même pas.

"Le hasard est l'habit que Dieu met pour voyager incognito"... Je reprends à nouveau cette réflexion que j'ai utilisée plus tôt, elle est vraiment trop bonne.

Elle est attribuée à [Albert Einstein](#), qui s'est peut-être le plus rapproché de la méthode du Créateur avec son équation dont le sublime n'a d'égal que la simplicité: **E=Mc²**. Effleurement de la première pensée créatrice.

Einstein aurait dit un jour: **"Ne sous-estimez jamais la stupidité humaine!"**

Il aurait dit aussi: **"Je ne connais que deux choses infinies: l'univers et la bêtise humaine. Et pour l'univers je ne suis pas certain."** Mais ils sont nombreux, les scientifiques à avoir fait le même cheminement. Souvent, tôt ou tard, ils éprouvent cet irrésistible besoin de *transcender* leurs recherches par ailleurs extrêmement louables et utiles, d'où l'apparition (ou plutôt la *découverte*) de

la métaphysique et de la philosophie.

La recherche de l'absolu est innée dans le mental humain normalement constitué. Cela rappelle la rivière qui cherche, par tous les moyens et par tous les détours, à regagner la mer, sa source infinie.

*I told you, that we could fly,
cause we all have wings,
but some of us don't know why.*

"Nous avons tous des ailes, mais certains ne savent pas pourquoi"
(INXS, Never tear us apart)



Ce "phénomène" des scientifiques qui se penchent sur la métaphysique ou la religion est un nouvel argument intéressant appuyant l'idée que la vieille guerre religion contre la science a toujours été un faux débat, mais aussi une étape nécessaire dans l'évolution du mental humain individuel et collectif. Maintenant, le vent tourne. On s'entend de plus en plus, inexorablement, autant chez les scientifiques que chez les exégèses religieux, sur la nécessité d'unir ces deux visions.

La science est l'excellent outil développé par les humains pensants, désireux de saisir le fonctionnement du monde matériel et de maîtriser la matière. La religion et la philosophie sont deux démonstrations d'une même impulsion vers le haut, innée chez ces humains pensants, désireux de saisir les significations suggérées par les mystères et les merveilles de la Création.

L'éternité n'est pas impatiente comme nous. Elle a tout son temps.



Vouliagmeni.

J'ai écrit ce poème l'autre jour à Vouliagmeni (*NDLR: Ce fut le dernier à ce jour*).
Poème très inspiré par "Zamba"; d'ailleurs je lui pique une phrase.

Éternités

Où cours-tu ainsi, mon ami? L'éternité n'attendra-t-elle pas?
Pourquoi ce sourire inconscient figé? Ne sais-tu donc pas?
Où est ta sécurité, où donc cours-tu, mon ami?
Et peux-tu me dire dans quel silence
Le seigneur s'est tu depuis le sacrifice?
Avons-nous droit au bonheur au pied de notre propre crucifixion?
Où cours-tu donc, mon ami?

Toutes nos duperies!
Un peu d'argent ici,
Une quelconque élévation
Et là quelques illusions.
Le silence des significations.

Arrête un peu ici, m'aimerais-tu un peu, mon ami?
Pourquoi ne t'approches-tu pas?
Tes pas ne touchent-ils jamais le sol?
Que te sert-il de courir, si ta douleur pèse à l'infini?
Donne-la d'abord à celui qui t'aime.
Où cours-tu ainsi? Que pourchasses-tu et que fais-tu?
Et ta peur, quand est-elle apparue?

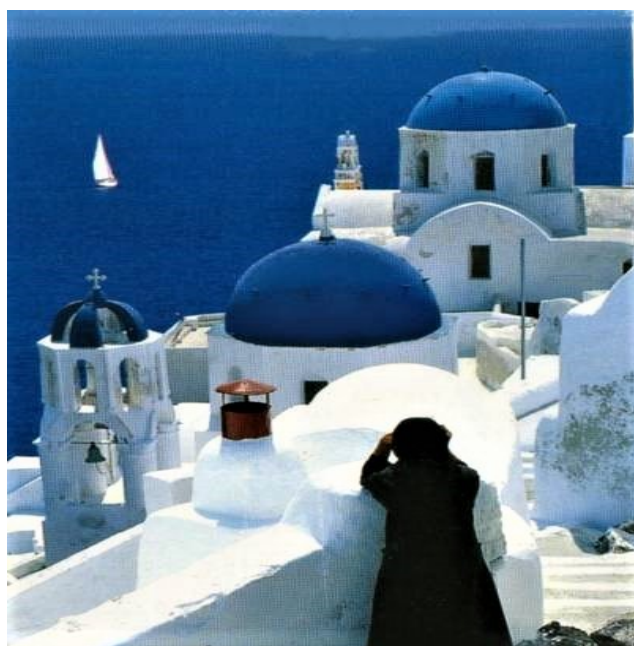
Arrête un peu ici et vois: toute cette lumière
Pour nous, autour et en toi.
Regarde tranquillement la crainte s'évanouir.
Aime ton âme et son créateur, premier ordinateur.
Aime-moi aussi un peu.
Voici le temps de tout amour

Et le jour des miséricordes.
Voici la fin de la course aveugle,
L'avènement des significations
Et, de cette façon
Le début comme la fin de nos éternités.

Mykonos, la conscience nette comme l'acier

Le point culminant de ce séjour en Grèce, voire de tout le voyage, fut ce séjour de quelques jours à [l'île de Mykonos](#), à six heures de ferry vers le sud. Comment dire? La ville et l'île de Mykonos sont une immense carte postale vivante. L'île elle-même est un paradis, un endroit parfait pour prendre sa retraite et mourir. Je n'insisterai pas trop ici sur ce sujet, car c'était pour moi comme un rêve qu'il serait difficile, il va de soi, de décrire en mots. Même les photos suffisent difficilement à la tâche. Absolument tout est beau, propre, coloré, accueillant. Tout est parfait.

Disons que je n'étais plus "tout à fait tout à moi" mais que je gardais en même temps une "conscience nette comme l'acier" (Saint-Denys Garneau) du privilège qui m'était accordé. Et c'est encore plus exaltant, la communion est plus complète, quand est capable d'arrêter la "fête" quelques instants pour rendre grâce, laisser son âme dire à l'Âme du monde: *En ce moment précis, je te suis reconnaissant.*

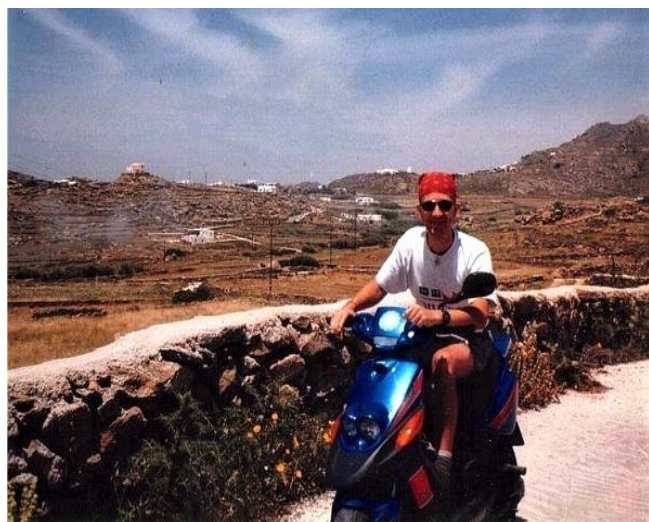




Mykonos.



Je suis ensuite parti à moto, tête au vent, pour découvrir ces lieux grisants, les routes sinueuses à travers la campagne à la fois dénudée et belle, les moulins à vent étincelants de blancheur, les innombrables petites chapelles disséminées ici et là, ces plages fabuleuses. **Risquons un vrai cliché: c'est un rêve éveillé.**



Mykonos.

Le reste de ce séjour à Mykonos sera magique, mais je n'insisterai pas trop là-dessus de crainte de donner à cet ouvrage des airs de guide touristique. Sur le bateau, Appuyé sur le garde-fou du pont, j'ai remarqué un truc qui peut sembler anodin mais qui m'a frappé et que d'autres ont sûrement remarqué avant moi: le reflet du soleil, sur l'eau, peu importe le moment de la journée, **se dirige toujours vers celui qui observe**. Cela signifie que n'importe qui, à n'importe quel endroit sur la même mer, profitera de la même vue.



En route vers Mykonos.

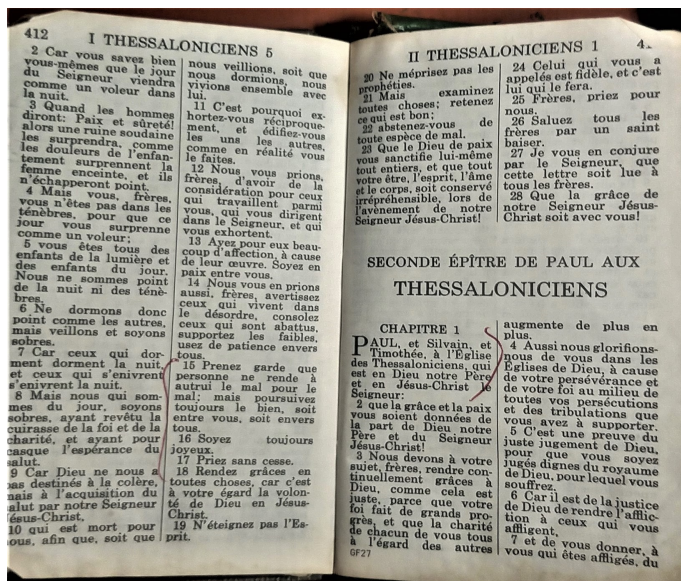
À ce moment, m'est revenu la controversée théorie anthropique qui stipule, en résumé, que toute la réalité observable est la combinaison des observations conscientes de toutes les créatures pensantes de l'univers, passées, présentes et même futures, dans une énorme boucle créatrice sans début ni fin réels.



Thessalonique: étages et apprentissages

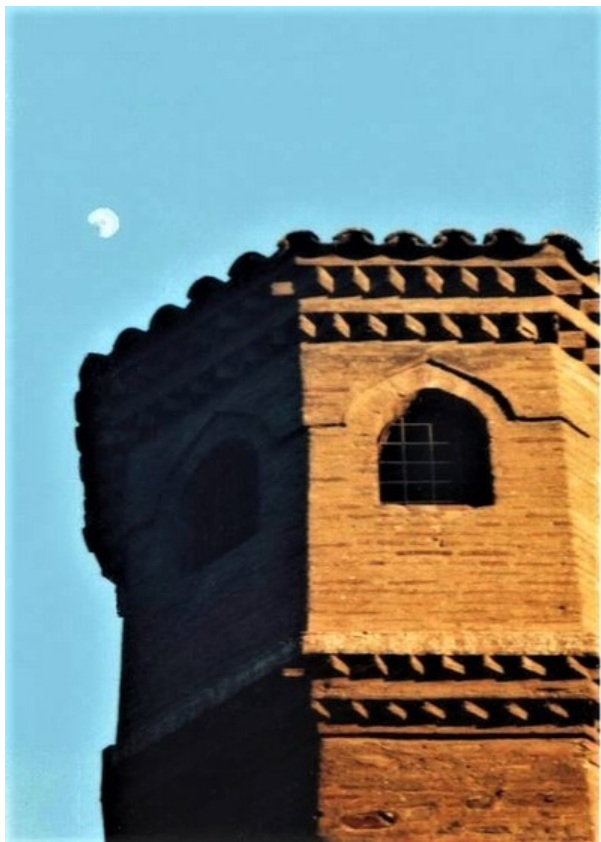
Thessalonique est le deuxième port de Grèce et l'un des foyers du christianisme. À mi-chemin entre Athènes, au sud, et la Macédoine, au nord.

Évidemment, on arrive dans une nouvelle ville, on est fatigué, nos bagages semblent peser 15 kilos de plus et notre chambre doit se trouver au quatrième étage. Sans ascenseur.



La Grâce et Thessalonique sont le berceau du christianisme.





J'ai encore pris le train de nuit. Vraiment une idée géniale, ça. Avec un comprimé, j'ai bien dormi mais, encore une fois, pas assez longtemps. Je n'oublierai jamais le train de nuit de Genève à Venise: tu t'endors dans une ville... dortoir, un soir gris, et tu te réveilles sur la riviera venicienne ensoleillée. Ça frappe.

J'apprends qu'en étant en contact plus étroit avec mon état physique et (surtout?) émotionnel, j'ai gagné en assurance. Exemple: en arrivant à Bruxelles, et même en la quittant une semaine plus tard, j'étais confus et très anxieux. Maintenant, je comprends que c'est la fatigue générale qui cause cette anxiété, probablement parce que dans ces moments je me sens plus vulnérable (et je le suis effectivement). Maintenant, je fais la distinction entre fatigue et anxiété et cela, justement, réduit l'anxiété. Je suis allé nager à la piscine publique. Cela m'a été bénéfique. La météo continue d'être magnifique. J'ai aussi pu travailler à deux cafés Internet.

On dit "voyage initiatique" car souvent, on apprend mieux quand on est déconnecté de notre milieu.

À ce stade du voyage, deux apprentissages ressortent clairement. D'abord l'importance de l'humilité. Et je ne parle pas d'autogellation. Je veux dire placer *un peu moins* de confiance en soi et seulement soi, pour en mettre *un peu plus* dans l'autre et dans l'Âme du monde.

Je pense aussi à humilité dans le sens de ne pas présumer qu'on comprend tout parce qu'on possède des diplômes, quelle farce! De plus, **l'humilité est l'antidote infallible contre un poison mortel pour l'âme: l'orgueil**. Enfin, l'humilité dans le sens de "oubli de soi" est la condition pré-requise essentielle pour vivre la foi et pour connaître l'amour. C'est logique, après tout: par définition, un orgueilleux ne peut pas accorder pleine confiance à ce qui est extérieur à lui, que ce soit son prochain ou l'Âme du monde, Dieu.

Deuxième apprentissage: *The more you let go, the more it comes to you* (plus tu lâches prise, plus tu reçois). Illogique en apparence, illogique pour le vaniteux. Ça revient à parler de foi, de confiance: plus on cherche à contrôler notre environnement, plus on le perd, plus l'Âme du monde nous échappe, et ses forces avec elle. Je pense que c'est ce que Jésus de Nazareth a voulu exprimer quand il disait: **"Celui qui voudra sauver sa vie la perdra."** Et aussi quand il disait: **"Il vous sera donné selon votre foi."** Ces enseignements illustrent des règles de l'univers: on ne peut logiquement jouir d'une chose tant que notre volonté la nie, la refuse.

Ces enseignements n'ont rien à voir avec la punition judéo-chrétienne. Ils montrent la conséquence du comportement égocentrique et orgueilleux dans un univers qui se veut Un.

Certains croient que les évangiles sont "passés date".

À toute époque, la vérité reste toujours vraie.

CHAPITRE 20

"ÉVITEZ LA SERBIE"

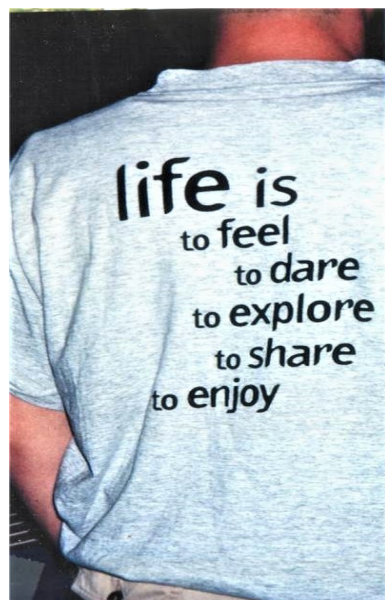
Le puzzle serbo-kosovar



L'une des raisons pourquoi je suis resté quelques jours de plus à Thessalonique est la situation au Kosovo, prochaine étape du voyage. De nouveaux conflits menaçaient d'éclater dans cette région entre les Serbes et les rebelles séparatistes Kosovois

À chaque jour, je me rendais dans un café pour éplucher les journaux. La situation était stable mais très tendue. Le site web du Canada disait d'éviter les déplacements dans cette région. Je craignais donc que les troubles surviennent pendant mon passage en Yougoslavie (NDLR: En effet des combats ont éclaté la semaine suivant mon séjour dans cette région). J'ai finalement décidé de prendre le train qui se rend à Belgrade via la Macédoine.

Anecdote: alors que j'étais assis à l'un de ces cafés, j'ai eu des vertiges et j'ai eu la vague impression que le décor gondolait autour de moi. Le lendemain, j'ai compris: un fort tremblement de terre de l'ordre de 5.0 est survenu sous la mer Adriatique, relativement près du nord de la Grèce où je me trouvais alors. Ça m'a rassuré, je pensais que c'était un nouveau tour du médicament antipaludique (Lariam)



Recommandations de l'ambassade

L'écriture me manque beaucoup et notamment l'écriture rapide à la machine. Je pense que Word est la plus belle invention depuis la machine à cappuccino. Le ministère canadien des Affaires étrangères quelques jours plus tôt à Athènes disait de ne pas aller en Yougoslavie. Certains m'ont dit qu'il ne faut pas trop s'en faire car l'ambassade canadienne "a l'habitude de se montrer surprotectrice envers ses citoyens à l'étranger. "

Voici quelques extraits de ces renseignements consulaires aux voyageurs qui m'ont été faxés à l'auberge de jeunesse:

"Par suite des récents événements et de la tension croissante dans la province du Kosovo, on recommande aux Canadiens de reporter jusqu'à nouvel ordre tout voyage qui n'est pas absolument nécessaire dans cette région."

C'était moi, ça.

"Ces derniers mois, les tensions continues entre Serbes et Albanais de souche se sont aggravées à la suite d'une série d'attaques à main armée (...) Les risques de vols qualifiés et d'autres crimes se sont accrus, surtout dans les centres urbains. Les vols de voiture demeurent fréquents. Les aéroports sont maintenant ouverts aux vols internationaux, mais les services de trains et d'autocars sont périodiquement perturbés sans avertissement."

Quoiqu'il en soit, à la gare, on me dit que le trajet vers Belgrade est tout à fait sécuritaire.

"Les services bancaires sont encore limités" (...) Très limités en effet! Le pays, faisant alors l'objet de sanctions d'autres pays, doit conserver ses devises (les dinars) à l'intérieur du pays. Résultat: en arrivant à Belgrade, j'ai eu de la difficulté à en obtenir par carte de crédit, et il était impossible d'en acheter avec mes dollars américains.

Les forces serbes sont accusées de génocide. La Serbie est aussi accusée de procéder à un nettoyage ethnique. La guerre a repris. Plus de 34,000 soldats de [l'OTAN](#) sont en *standby*. La ville de Decani, 2,000 habitants, aurait été détruite par des tanks serbes.

Épître à qui?

Pendant qu'on est à Thessalonique... Paul de Tarse n'a pas toujours été; génial mais il a eu de très bons moments, comme cet extrait de son **premier Épître aux Thessaloniens, chapitre 5**:

"Prenez garde que personne ne rende à autrui le mal pour le mal, mais poursuivez toujours le bien, soit entre vous, soit envers tout. Soyez toujours joyeux. Priez sans cesse. Rendez grâce en toute chose. N'éteignez pas l'esprit. Ne méprisez pas les prophéties mais examinez toutes choses; retenez ce qui est bon."

5 juin: Je décide de prendre le train de nuit pour Belgrade. J'adore les trains de nuit, j'y dors toujours comme un fonctionnaire alors que je n'arrive pas à fermer l'œil en avion, en auto, en autobus (ou en train si je ne suis pas couché). Le billet et le visa me coûtent un total de 150\$; le voyage en avion pour Budapest aurait coûté le double. Quelques jours après mon passage au Kosovo, de nouveaux conflits éclataient.

Dans les circonstances, je craignais que l'obtention de mon visa pour [la Yougoslavie](#) en guerre serait une mission ardue, sinon impossible. Jamais de la vie. À l'ambassade yougoslave de Thessalonique, le fonctionnaire m'assure qu'il me faudra "moins de temps pour avoir le visa en main que pour remplir le formulaire".



Le consulat de Serbie à Thessalonique

J'étais vraiment sceptique, mais il avait raison. Remplir le formulaire, sur le coin du comptoir, m'a demandé environ 7 minutes. Le visa, lui, était estampé dans mon passeport le temps d'une chanson à la radio AM (elles durent en moyenne 3 minutes 45 secondes). En d'autres termes, à peine le temps d'une clope. Le fonctionnaire me précise que c'est habituellement simple, "surtout pour les Canadiens". Encore une fois, je constate la notoriété mondiale du passeport canadien. Encore une fois, pour être plus précis, je suis très très à l'aise, par les temps qui courent, de ne PAS être Pakistanais ou Algérien.

À ce stade du voyage, je suis moins séparatiste que par le passé. Surtout à voir ce beau pays, la Yougoslavie, émietté, déchiré, c'en est devenu ridicule. Mais le séparatiste en moi convient que le Québec a un "problème" différent. Disons qu'à un prochain référendum sur la souveraineté du Québec, je ne voterais pas oui spontanément, par principe. J'ai discuté longuement de tout ça avec une vieille fédéraliste sympathique de Toronto, sur un ferry dans les îles grecques il y a deux semaines. Elle trouvait ça... *interesting*.
Shocking!

Lou et les Amerloques

À Athènes la semaine passée je suis tombé sur la cassette de Lou Reed, "New York" et je la savoure depuis. Toujours *hot* le vieux Lou. Cet américain est parfois un dur critique de son propre pays, comme dans "*Last great american whale*":

"Americans don't care for much of anything Les Étasuniens ne font attention à rien
They'll shit in a river and dump battery acid in the stream Ils chient dans la rivière et versent de l'acide à batterie
And when they see dead rats wash off the shore, Et quand ils voient des rats morts sur la berge
they'll complain that they can't swim Ils se plaignent de ne pas pouvoir se baigner (...)
it's like what my painter friend Donal said: C'est comme mon ami peintre Donald a dit:
Stick a fork up their ass, turn them over, they're done."
Fout-leur une fourchette au cul et retourne-les, ils sont "done".

Je vous jure, il chante tout ça comme si de rien n'était, avec son timbre de voix légendaire et très très cool. Sacré Lou...

À chaque étape du voyage, je sacrifie une pièce de vêtements ou un article dans mon sac pour faire de la place ou pour m'alléger. Je vais revenir à Bruxelles avec le strict minimum.

L'avenir sera minimaliste ou ne sera pas.

***"Know who you are,
there's a world deep inside you.
Trust, if you can,
there's a friend there to guide you."*** (Supertramp, Know who you are)

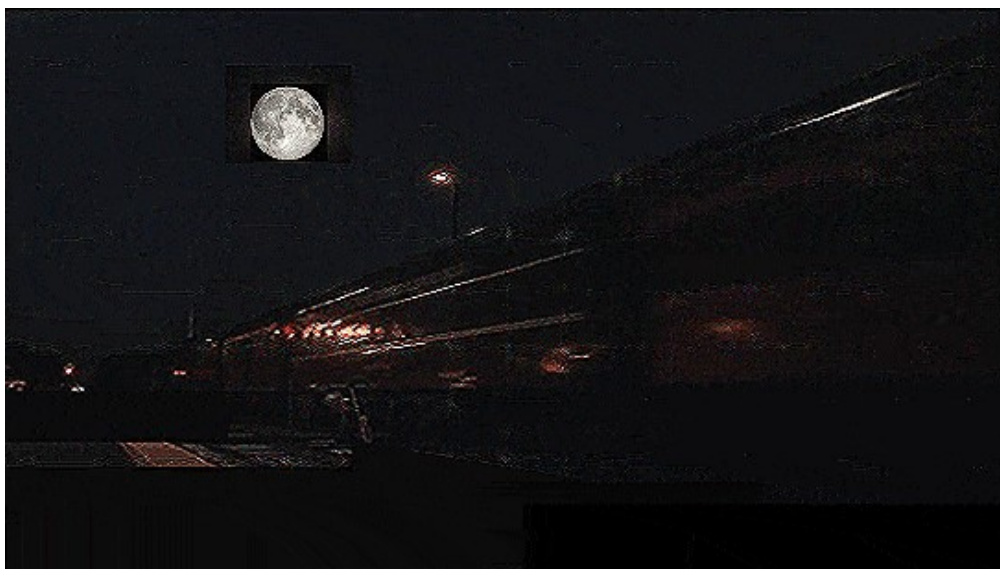
CHAPITRE 21

VÉRONICA QUI AVAIT DES RÊVES ET DES QUESTIONS

Grèce, Macédoine, Kosovo, Belgrade

"Ô liberté! Que de crimes on commet en ton nom!"

(Mme Roland sur la guillotine)



Donc, ma décision était prise, je prenais [un billet pour Belgrade](#), sur le train de nuit. Douze heures au total.

Les taxis sont difficiles à attraper en Grèce. Je l'avais constaté à Athènes comme à Thessalonique.

Pourtant, ce matin-là, en quittant l'auberge de jeunesse chargé de mon lourd sac à dos, le premier taxi vers qui j'ai levé le doigt s'est arrêté: surprise! Quand je lui donne ma destination, la gare, il dit oui du premier coup: étonnement. En plus, il était de bonne humeur. Consternation!

Le train était presque à l'heure. Confortable, j'étais à l'aise, prêt pour cette dernière destination incertaine avant le sprint final menant à Bruxelles et au retour au pays. Le temps était beau, comme il l'a souvent été durant ce voyage.

Véronica, le choc de deux mondes

Appuyé à la fenêtre alors que le train s'ébranle, je remarque juste à côté de moi une jolie jeune femme qui fait ses adieux à son homme resté sur le quai.

Moi, j'ai une couchette, mais pas elle. Nous entamons la discussion et je m'assois devant elle. Les

cheveux presque noirs sous les épaules, les yeux d'un brun profond, de grandeur moyenne et de taille plutôt fine, à 26 ans Véronica a un look sportif et porte des jeans. Elle est Yougoslave et son mari est Grec. Elle me demande ce que je fais là. Je lui explique et elle répond:

"Wow, je rencontre un vrai world-traveller!"

Ça piquait vraiment sa curiosité. Elle avait peu voyagé. Enseignante en anglais, elle maîtrise très bien cette langue.

J'ai très envie de savoir son opinion sur le "problème du Kosovo" (elle habite cette région) et le "problème" musulman. Mais j'ai de la difficulté à obtenir une réponse. Finalement, j'ai droit à une leçon d'histoire en règle que je résume ici.

Ce pays a un passé troublé et complexe.

Le *Royaume de Yougoslavie* a d'abord été dirigé par Tito (le vrai); puis il y a eut la Constitution de la *République* en 1912. Puis (ça se corse déjà) un "faux" Tito, me dit Véro, prend le pouvoir et le gardera pendant 50 ans. Il fait descendre les grosses têtes dans son entourage qui en savent trop sur son subterfuge et dans ces conditions rocambolesques il continue de diriger le pays. Ce président auto-proclamé a pourtant été un bon président, selon Véronica. Point crucial, c'est lui qui a accordé de nouvelles libertés aux citoyens de la province du Kosovo, des Albanais musulmans d'origine (aujourd'hui, ils forment pas moins de 90% de la population du Kosovo en crise). [Les Albanais](#) qui étaient venus chercher au Kosovo une meilleure qualité de vie ont depuis lors bénéficié de certains privilèges provenant de cette "générosité" de Tito. Pourtant, aujourd'hui, un groupe de rebelles veut la séparation. Véronica trouvent qu'ils sont un peu difficiles, ingrats."

Pour Véronica, même si la plupart des Serbes approuvaient les attaques du président Milosevic contre les rebelles du Kosovo, le président était déjà en perdition, de même que le Kosovo était "perdu dès le départ" pour la Yougoslavie. *"Milosevic était toujours caché. Le président américain, par exemple, a plusieurs ennemis à l'étranger, mais ceux de Milosevic sont surtout dans son propre pays. Nous, quand on voit un président se promener dans les rues et serrer des mains aux États-Unis, on n'en revient pas."*

Elle n'a pas beaucoup d'autres commentaires, sauf pour dire que Milosevic n'a pas été un bon président; il ne négocie pas, ne parle pas, vit caché, n'est pas très brillant. Bref Milosevic devait partir. La Yougoslavie est le seul pays de tout le continent européen qui est encore considéré "en développement".

Pour Véronica, la vie continue malgré tout, comme la plupart des autres qui comme elle sont moins touchés par ce conflit qui prend pourtant place dans sa cour. Elle vient en Yougoslavie visiter sa famille, et retournera ensuite en Grèce pour reprendre du boulot en enseignement.

Le "problème" religieux humain

La religion... Nous en parlons beaucoup puisque c'est l'aspect majeur des tensions ici, entre musulmans et orthodoxes. Nous parlons aussi de l'Afrique, bien sûr. Là-bas, malgré la misère pourtant aiguë, ils ne pensent même pas au suicide, en contraste avec le Québec qui compte parmi les plus suicidaires au monde. C'est à ce moment que Véronica me prend vraiment au dépourvu en me confiant que sa propre mère s'est enlevé la vie alors qu'elle n'avait que cinq mois.

"Ma mère était une artiste insatisfaite de ses conditions de vie et incapable de vivre en voyant les injustices partout autour; elle devait être idéaliste. Elle disait qu'elle n'arrivait pas à trouver sa place au soleil. Elle a laissé une lettre. À la fin, elle dit 'qu'il n'y a pas que le corps qui a besoin de

nourriture, mais l'esprit aussi'."

Je lui fais remarquer que cette dernière phrase est tirée d'un discours de Jésus. Elle ne le savait pas. Sa mère était en effet très catholique mais cela ne l'a pas rendue heureuse pour autant. On peut y voir que ce n'est pas la religion en soi qui nous sauve, mais plutôt ce qui se passe dans l'âme, dans l'esprit de l'individu qui décide de suivre de son mieux la volonté divine, son intuition, le guide intérieur.

C'est du moins ma croyance que j'ai longuement expliqué à Véronica qui était très attentive.

J'ai beaucoup parlé et elle a beaucoup écouté mais nous avons senti que c'était malgré tout un *dialogue* très constructif et selon les règles, comme ça n'arrive pas souvent en matière de religion.

J'ai découvert avec grand intérêt que nous avons une grande préoccupation en commun: **la signification de la souffrance.**

Je lui raconte ce que j'ai appris là-dessus dans les derniers mois, tous les petits "hasards" qui sont venus contribuer à répondre à cette très grande question.

La souffrance de l'autre ne peut pas être la nôtre mais on peut consoler l'autre avec notre amour; il ne sert à rien de s'en révolter; le changement survient quand on cherche la contrepartie de la haine et la souffrance, leur antidote ultime: l'amour véritable, sans conditions ni préjugés.

Je m'empresse de dire à Véronica que j'ai beau parler beaucoup de l'amour, ça ne veut pas dire que j'y sois le meilleur. Au contraire, ce genre d'amour est le défi de ma vie. Si devant la haine on répond par la haine, on participe au jeu funeste qui nous blesse tous tellement. C'est pourquoi il faut au moins essayer de répondre à la haine par l'amour. C'est une règle mathématique: à chaque fois qu'une personne le fait, le changement tant attendu dans notre monde se produit, le "nouvel ordre ultime" (non politique ou social, mais spirituel) prend forme,

La discussion continue pendant que défile la campagne du nord de la Grèce.

Le soir tombe doucement.

Les cyniques ne croient pas à la réponse de l'amour à la haine. Ils préfèrent ne voir que les oeuvres des méchants. Ne soyons pas cyniques. Faisons selon nos forces et de notre mieux notre "devoir d'amour" et l'âme du monde, Dieu, que nous bonifions ainsi, fera le reste, tout ce qui est hors de portée et de la responsabilité de l'humain.

Véro est révoltée, je le vois peu-à-peu. Mais son discours reste serein et cohérent. Nous sommes d'accord pour dire que la "vraie religion" n'est pas une simple sécurité trouvée par exemple dans

les sacrements catholiques, rituels qui assurent (en principe) le salut, mais plutôt dans un désir sincère de communiquer en esprit avec le Dieu en nous, de cheminer vers lui et de lui faire confiance pour nous guider sans violer notre volonté, qui est un don.

Les rationnels et les orgueilleux ne peuvent pas comprendre la foi, car elle implique l'humilité, l'abandon. Abandon à quoi? À l'esprit, l'Âme du monde qui possède forcément une connaissance infiniment plus complète que l'individu, donc qui sait mieux que nous ce dont nous avons *réellement* besoin (et non ce dont nous **pensons** avoir besoin) et **quand** nous en avons vraiment besoin.

On ne peut pas forcer la foi

C'est un exercice difficile, bien sûr, le chemin de la foi véritable; mais il est à la portée de toute créature douée de volonté, de libre arbitre. Il est difficile "d'expliquer" la foi à un athée, parce que la première communion avec Dieu est éminemment personnelle alors que l'athée voudrait une démonstration extérieure à lui, non personnelle. Le croyant n'a à lui offrir que son témoignage; quelques oeuvres, parfois... **La foi ne peut donc émerger que de la volonté de l'humain.** Elle ne peut pas être forcée. D'une certaine façon, elle ne peut qu'être donnée à soi par soi-même, par la volonté.

Cela signifie-t-il abandonner notre volonté et devenir marionnettes et soumis? **Bien au contraire, il s'agit de la bonifier par une coopération avec la volonté supérieure.** Tout cela nous est proposé gratuitement mais nous devons d'abord le VOULOIR"

Obstacle, erreur, ou apprentissage?

Je rappelle à Véro l'extrait de l'*Alchimiste*:

"Quand quelqu'un trouve sa légende personnelle et désire réellement l'atteindre, tout l'univers conspire à l'aider à l'atteindre."

N'est-ce pas une autre façon de voir la foi? Car une autre chose qui trouble Véronica, c'est le grand nombre d'obstacles, d'événements apparemment négatifs qui semblent se dresser entre elle et ses rêves. Je réplique que les meilleurs apprentissages que j'ai faits en Afrique sont venus de difficultés.

Elle enseigne aux enfants. Comment apprennent-ils? En lisant, en faisant de longues et savantes recherches? Non, en *jouant*, en se trompant, en se faisant mal parfois. Les gens qui parviennent à un grand confort et une grande sécurité font de moins en moins d'apprentissages, en définitive. Le contrôle qu'ils *croient* avoir acquis sur leur environnement est une grossière illusion; en réalité, leur sécurité limitée les rend très vulnérables car ils ont cessé d'apprendre. Leur palette d'outils cesse de s'enrichir et sont moins aptes à faire face aux... surprises de la vie.

Donc, tout dépend de notre façon de considérer ces obstacles. Nous les verrons soit comme un interdit total, une obligation de s'arrêter ou même de rebrousser chemin, ou comme une invitation à acquérir un nouveau diplôme à ajouter à notre *CV de la vie, pas celui, vain, utilisé dans nos quêtes carriéristes mais celui qu'on ne peut lire nulle part sauf dans les gestes et les choix d'une personne qui sont l'expression de sa sagesse.*

Véro comprend mal comment on peut "aimer" un méchant. C'est un exercice difficile, encore. Bien sûr, la Justice a son utilité et il est souhaitable d'immobiliser les être nuisibles. Ce type de jugement

est nécessaire. Mais il est de notre devoir en tant que membre de la communauté humaine de cette planète de ne pas juger l'autre, dans notre coeur et avec notre petit procès personnel. Pourquoi? Parce que, seul, nous ne *pouvons pas* juger de façon éclairée. Il nous manque beaucoup de pièces à conviction, de témoins, bref il nous manque la connaissance. C'est pour cette raison que l'évangile nous invite à ne pas juger de façon si injuste.

La meilleure chose que nous pouvons alors faire, c'est aimer, à tout le moins s'abstenir de juger et de haïr. Bref, si on ne peut rendre autrui "meilleur", occupons-nous donc à devenir soi-même meilleur.

À chaque fois qu'un humain prend cette décision, il réalise lui-même son rêve de rendre le monde meilleur. Sa contribution peut sembler modeste, mais justement l'humble s'en réjouira, et le monde aussi.

"Je... Je ne sais pas..."

Cette longue et profonde discussion que je n'ai que résumée ici laisse à Véro un vague sentiment de confusion.

"I just don't know...", laisse-t-elle tomber, comme pour détendre l'atmosphère, mais avec un sourire crispé. Je lui suggère de laisser tout cela décanter, de faire confiance au cerveau et au subconscient pour faire le tri et extraire les significations.

Le subconscient est un ordinateur beaucoup plus puissant que le conscient. Il est un énorme disque dur alors que conscient correspond à la mémoire vive (beaucoup plus limitée) de l'ordinateur, celle qu'on utilise pour nos petits trucs du quotidien. Confions nos interrogations à ce disque dur et oublions-le un peu, car il est une partie de l'esprit infini de l'univers, de Dieu; c'est-à-dire qu'il a le potentiel de tout savoir.

Les réponses viendront tôt ou tard. C'est un peu comme la foi religieuse: on émet une prière et si elle correspond à un réel besoin (contrairement à la loterie), alors la réponse viendra quand elle sera prête et quand *nous serons prêts à la traiter*.

La foi exige d'abord un exercice d'humilité, d'oubli de soi, de patience et de confiance. Le corps, outil temporaire d'apprentissage, disparaît après quelques temps mais l'esprit humain qui l'anime est invité par l'autre qui cohabite, le divin, à une association débouchant sur une aventure éternelle.

Et l'éternité, elle a tout son temps, contrairement à nous et nos préoccupations si pressantes. Soyons donc patients. C'est un autre grand apprentissage que m'a proposé ce voyage. Arrêtons de courir.

Cessons de poursuivre de vaines ambitions. Cette course n'ajoutera jamais une minute à notre vie matérielle tant chérie; au contraire, elle nous apporte la maladie. Et cette course, par-dessus tout, n'ajoutera pas à notre trésor d'esprit; au contraire, elle sera toujours un voile épais sur ce trésor devenu introuvable. Arrêtons un peu. Regardons sous le voile. Qu'y a-t-il dans notre trésor? Qu'avons-nous en banque et que nous ne pouvons voir, grisés et faussement sécurisés par l'efficiency de nos 200 km/hr?

"Là où est ton coeur, là aussi sera ton trésor", enseignait Jésus de Nazareth.

Véronica et moi échangeons des pièces de monnaie. Elle me montre une photo de sa mère, qui était une jolie jeune femme comme Véronica. Elle me donne une petite plaquette supposée servir à protéger des rayons ultra-violetts quand on la porte.

La Macédoine est un pays, Monsieur. L'entrée est 18\$ US.

Le voyage de la Grèce à la Yougoslavie en crise aura donc été, malgré mes appréhensions, exempt d'incidents. Un petit imprévu m'a cependant causé un embarras majeur quand le train est passé de la Grèce à la Macédoine. C'est une ancienne province de la Yougoslavie indépendante depuis 1994, sauf erreur. Incroyable mais vrai, j'avais oublié ce petit pays et donc de prévoir un visa! Quand le train s'est arrêté au poste frontière, le douanier, feuilletant mon passeport, m'a vite rappelé mon étourderie sur un ton qui ne laissait pas d'équivoque quant au potentiel d'incident diplomatique de l'affaire. Véronica elle-même était surprise de mon oubli.

Le douanier fit donc:

"This is a country, you know? You need a visa, that's 18 \$ US. Do you have the money?"

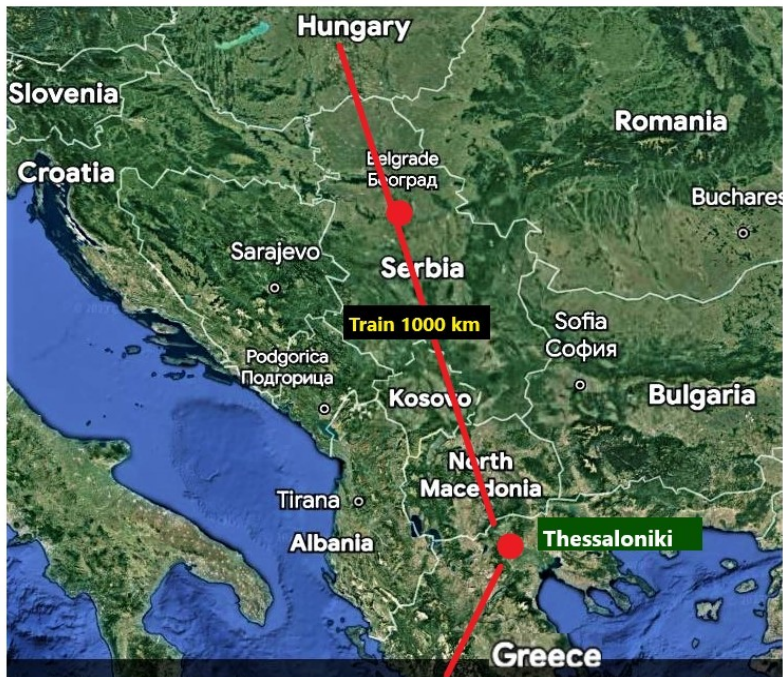
Il n'était pas en colère ou menaçant, mais plutôt partagé entre vexation et mépris. Fort heureusement, *I had the money*; j'ai toujours une centaine de ces billets "passe-partout" avec moi. Dans les pays balkans, le mark allemand est aussi utile cependant. J'ai donc payé la somme qui équivaut à 35 \$ canadiens et j'ai obtenu le visa sur place (une exception parce que je suis Canadien, selon Véro).

J'ai pu ainsi, à ma grande joie, traverser les 250 kilomètres du territoire macédonien. Ça nous fait donc, attendez... 0.75 \$ le kilomètre. "Pas besoin de se presser, le paysage est agréable!"

Une autre bonne: à un contrôle précédent, une heure plus tôt, le train était arrêté depuis presque une heure quand soudain Véro entend quelqu'un crier son nom à l'extérieur. C'était le douanier: il attendait que nous, juste nous deux, allions récupérer nos passeports. Ça veut donc dire que pendant que moi et Véro étions à refaire la théologie et à causer synchronicité le départ du train était retardé à cause de nous! On n'en revenait pas.

En effet, aussitôt nos passeports en main et à peine rassis à nos places, le train a repris la route. En plus, nous étions dans l'avant-dernier wagon, de sorte que tout le monde nous regardait. Peu de sourires, avons-nous cru remarquer.

Embarassing, dear...



Cinq heures après le départ de Thessalonique, Véro n'était plus qu'à 260 km de sa destination, Nis, à la frontière du Kosovo et de la Serbie. Moi j'en avais pour la nuit (à 9 heures de Belgrade plus au nord). Le trajet m'aura pris 14 heures à cause de la lenteur du train et de ses arrêts fréquents. Peu m'importait après tout... À ce stade-ci du voyage, plus que jamais, je *surfais* sur la vague.

La nuit était tombée, il devait être autour de 22h et j'étais fatigué. Véro aurait continué à discuter encore longtemps. On s'est embrassés, je suis retourné au wagon-lit, ni l'un ni l'autre n'a pensé à laisser ses coordonnées, mais je me souviens lui avoir dit de ne pas douter qu'à partir de ce jour, nous faisons *réellement* partie chacun de la vie de l'autre. Un cerveau planétaire un peu plus mature, plus conscient.

Je lui ai souhaité bonne nuit. J'ai bien dormi, à part les trois autres contrôles nocturnes pendant que le train continuait de rouler. Mais j'avais prévu le coup: mon passeport était sous mon oreiller, tout près du *jack-knife*; c'est à peine si je me souviens l'avoir tendu au contrôleur (je parle du passeport, pas du jack-knife).

**Demain matin, ce sera Belgrade.
Où les troubles grondent.**

CHAPITRE 22

SERBIE, L'HISTOIRE DE DRAGAN

"L'enfer, c'est les autres" (Sartre)



Belgrade, au confluent du Danube et de la Save.

On frappe à la porte de ma cabine, c'est le contrôleur, un gros bonhomme un peu bourru mais pas méchant:

"Beograd! Twenty minutes..."

Je regarde ma montre: 5h30, nous arriverons presque pile à l'heure; chapeau. Je relève le store, le soleil de ce matin de mai enveloppe le paysage qui défile... lentement. Quelques petites maisons aux toits de tuiles rouges apparaissent à travers vallées et collines. Peu après, des bâtiments plus imposants annoncent que nous approchons de la ville. Tiens, il y a un type couché dans la couchette dessous.

Pourtant j'étais seul en me couchant. Il est sûrement monté à l'un des nombreux arrêts suivants. Il est Yougoslave, on échange quelques mots. Il prend beaucoup de temps à se faire beau, moi je me lave rapidement le visage. De toute évidence, on ne fait pas le même voyage! On descend, il se perd dans la foule.

Je n'ai pas de dinars (monnaie du pays) et je ne sais pas à quel hôtel je vais descendre; ce manque de préparation n'est pas une bonne idée.



Je prends le premier taxi, il m'amène à l'hôtel Tas (prononcer "tash"), l'un des bons établissements de la ville. Je prends mes aises; c'est la première fois que je m'offre un tel confort si on excepte l'épisode de Mykonos.

C'est à ce [Tas Hotel](#) que j'ai rencontré Dragan et son épouse Roberta:



Je me lie rapidement d'amitié avec Roberta, la réceptionniste, fin trentaine, plutôt grande et élancée, visage mince, souriante. Il y a un jeune homme assis dans le hall, c'est son mari, **Dragan**. Ils ont deux jeunes enfants.

À 34 ans, Dragan est grand et robuste, cheveux et yeux noirs. De tempérament nerveux, il pratique plusieurs sports; il est cuisinier.

Il est surtout Serbe.

Et il n'aime pas les musulmans.

Pour être plus précis, il en a peur.

Dès demain, il m'amènera faire le tour de la région dans sa Yugo remontée (de 45 à 65 chevaux).

Le lendemain, nous visitons la ville et nous allons aussi à la campagne. Il y a, à l'extérieur de la ville, une colline appelée *Avala* qui a toujours été un point stratégique. En temps de guerre, celui qui la contrôle domine aussi la ville et ses environs qui sont à portée de tir.



Nous avons visité le mont Avala.

Il m'amène ensuite à un restaurant qui est à la fois excellent et bon marché; c'est là qu'il fait la cuisine. Il m'explique en détails comment sont préparés tous les mets du buffet qu'on sert ce soir-là. Tout est délicieux.

Quand je lui demande de me parler du **Kosovo**, ses réponses ressemblent à celles que m'avait données **Véronica**. Mais j'ai une question que je souhaite vraiment lui poser: tous ces conflits dans l'histoire de la Yougoslavie, dont celui qui se trame au Kosovo, qu'est-ce que ça change dans vos vies? Comment vit-on avec cette épée de Damoclès?

Je m'attendais à une longue réponse, mais non. J'ai de la difficulté à le faire parler là-dessus. Je me dis d'abord qu'il ne veut pas répondre, puis je pense que peut-être il n'a pas grand chose à en dire, que la vie continue de continuer.

On a perdu plus de 100 000 Serbes dans la guerre en Bosnie; on peut en perdre encore; ça ne fait plus de grand changement.

Mais si la guerre éclate au Kosovo?

C'est déjà la guerre.

Pensez-vous aller ailleurs, fuir?

Non, on reste ici.

Et si l'embargo contre votre pays revenait?

Ça... ça change beaucoup de choses. L'argent et certains biens sont difficiles à trouver, même parfois la nourriture. Il faut parfois aller en Roumanie et en Hongrie pour d'autres. Tu as raison, la vie continue. La guerre change beaucoup de choses, mais il semble qu'on s'y habitue.

Je n'ai pas connu la guerre. Je trouve triste qu'on puisse s'y habituer.

En occident, à cause des oppressions de Milosevic contre le Kosovo, les Serbes sont très mal perçus. Dragan s'en fout.

Une chose est sûre, la haine des Serbes à l'endroit des musulmans Albanais au Kosovo s'est intensifiée avec les revendications des séparatistes. Dragan ne condamne que du bout des lèvres les décisions de Milosevic, même s'il reconnaît que tout le monde voudrait le voir partir.



La gare de Belgrade.

Quant au nettoyage ethnique à l'endroit des Kosovars albanais dont Milo a été accusé par la communauté internationale, Dragan ne le nie pas. J'ai même remarqué son sourire furtif quand j'ai abordé ce sujet.

Quand je fais remarquer que Milosevic ne semble pas vouloir négocier mais simplement d'éliminer les musulmans, pourtant amplement majoritaires au Kosovo, Dragan le reconnaît et signifie même son approbation.

Plus tard, en soirée, il sera plus direct. Il m'explique, en détails mais de façon confuse à cause de son mauvais anglais, ce qu'il appelle la "menace musulmane". Il rappelle que "partout où les musulmans se pointent et augmentent en nombre, ils causent du grabuge."

Il voit que c'est une réelle menace. Il voit se former lentement un cordon de frontières entre le monde arabe et l'Europe, notamment et surtout via Chypre, par laquelle les musulmans viendront envahir l'Europe. Selon Dragan, c'est même la véritable raison qui a mené à la création de la nouvelle union européenne: faire blocus contre cette invasion (NDLR: on a vu que ça n'a aucunement empêché l'Europe, sauf quelques pays, de laisser entrer un nombre immense de musulmans).

"*Trust me*", répète constamment Dragan, sur ce ton fébrile. Il est convaincu que d'ici 20 ans, la nouvelle union européenne va éclater, comme l'ex-Yougoslavie en 1991, ouvrant ainsi la voie à la domination musulmane.

(NDLR: *Ce n'est pas arrivé comme tel, mais l'arrivée en masse de ces musulmans a causé un grand choc*).

À ce moment de la discussion, Dragan est très émotif, j'en suis un peu ébranlé et je ne sais pas comment réagir.

Arrête d'avoir peur de ce qui "peut" arriver, lui dis-je.

(Il se fait amer)

"Ah, oui! Les Canadiens sont intelligents alors que nous..."

Il avait dit la même chose plus tôt en soirée, sur un ton d'humour, mais cette fois le ton est plus

sérieux. Devant la tournure négative du dialogue, j'ai regagné ma chambre. Mais pour clore la discussion sur une note positive, je lui suggère de regarder moins du côté des musulmans (et du danger potentiel) et de tourner son regard vers lui-même, son propre potentiel présent, et de prendre confiance.

"Car, lui dis-je, même si tu as raison, tu ne dois pas vivre dans la peur d'une hypothèse, mais dans le potentiel présent. Il faut chercher une autre approche et ne pas la chercher d'abord dans la collectivité, c'est avant tout la responsabilité de chaque individu, un défi pour chaque humain."

(C'est là-dessus qu'a pris fin ma journée avec Dragan.)

Il fait chaud pour ce temps de l'année. C'était pareil en Grèce. J'ai même retrouvé deux habitudes que j'avais prises en Afrique: me doucher ou me baigner souvent (il y a une piscine olympique en bas de l'hôtel) et les Fanta à répétition.

À Belgrade, on sent encore l'influence du communisme. On entend partout des "Da" et d'autres mots russes. Les bâtiments sont gris, les automobiles de classe inférieure, les faciès typiquement soviétiques. Mais à la grisaille de la ville la campagne répond par une verdure et un air vraiment tonifiant. Création de l'homme ici, celle de Dieu là.

Les gens s'adressent souvent à moi en serbe, ça veut dire que, enfin! je ne passe plus pour un touriste, un touriste américain surtout.



Belgrade est une ville fortifiée, comme c'est le cas de Québec. Elle a longtemps occupé une place stratégique à la croisée de deux fleuves importants, le Danube et la Save (pour Québec c'est un seul fleuve mais aussi à un emplacement stratégique). En marchant dans un parc, je suis entré "sans le vouloir" dans la fortification. On dit qu'elle a été démolie et refaite "des dizaines de fois" au cours de siècles.

Le cerbère de la porte

C'est là que j'ai fait une rencontre très intéressante, de façon anodine, presque manquée. Une minuscule boutique de souvenir bourrée de toutes sortes de trucs surtout liés à la guerre, flanquée dans un petit espace à même la fortification.

Un monsieur dans la soixantaine, pas très enthousiaste.
Pour tout dire, ça sentait le fond de tonneau.



Après un peu de shopping dans la boutique, j'allais partir mais l'homme m'a retenu en m'offrant un, puis deux verres de jus d'orange. On présume que la vodka était réservée aux événements plus spéciaux. Il a déjà été dans des camps d'été au Connecticut (comme moi au Vermont) et il a été journaliste à la pige, comme je le suis. Il a visité Toronto et Montréal.

Comme Véronica et Dragan, il est d'accord avec le nettoyage opéré au Kosovo par son gouvernement.

Dans son cas, je ne ressens pas de haine mais plutôt beaucoup d'amertume.

Voici en gros son opinion: les Albanais sont venus chercher une meilleure qualité de vie dans la province serbe du Kosovo. Ils l'ont trouvé, et maintenant ils voudraient enlever cette terre aux Serbes. Un peu dur à accepter, mais sans rendre nécessaire la guerre.

Ce qu'il faudrait, dit mon interlocuteur, c'est s'asseoir et parler. Malheureusement, non seulement Milosevic est un piètre négociateur mais les représentants du Kosovo musulman ne se sont pas présentés à la table préparée pour eux.

Mon ami rappelle aussi que ce fut une grande erreur de Tito de donner autant d'autonomie aux Albanais débarqués au Kosovo au début du siècle. Il se méfie du nationalisme radical; il rappelle ce que Hitler a tenté de faire. À plus forte raison, dit-il, aucune nation ne devrait être basée uniquement sur la religion, qui n'a rien à voir avec les frontières politiques. Or, c'est la base du conflit au Kosovo.

Ainsi, comme on a créé l'État juif d'Israël en 1949, le Kosovo pourrait devenir un état musulman. Or, les Serbes sont très attachés à cette province, la seule autre qui a survécu à l'éclatement de la Yougoslavie en 1991.

Au cours de la discussion, je faisais des liens avec le Québec mais on voit bien que c'est une situation entièrement différente malgré certaines analogies. Le seul point en commun, c'est qu'il existe dans les deux cas un mouvement séparatiste. Mais mon ami, "le cerbère de la porte", parle de tout cela avec beaucoup moins de passion que son jeune compatriote Dragan.

La vadrouille à Beograd

Le soir, j'ai le goût de m'amuser, briser le sentiment d'isolement.

Je veux me rendre au Sunset Strip, mais le taxi ne trouve pas. Je me retrouve au [club Underground](#), près de la forteresse, mais comme d'habitude j'arrive trop tôt (vers 23h) et il n'y a que quelques clients.

Les européens sortent tard. Cependant, la vodka et la bière locale continuent d'être agréablement *cheap* dans le sens de pas cher: à peine 2\$.

Je vais ensuite au Tas Club près de mon hôtel. C'est jeune, ça bouge, enfin! mais ça ne me convient pas. Je finis cette tournée des grands ducs au Bus Disco-bar lui aussi près de l'hôtel. À l'entrée, on me demande si j'ai un pistolet (!) et que si c'est le cas, il faut le déposer. Intérieur agréable, atmosphère jeune et chaleureuse, musique des années 79 et 80.

Sur le chemin du retour, j'ai encore mon Walkman:

*"It's the dream, afraid of waking
That never takes the chance...
It's the soul, afraid of dying
That never learns to live."*

(Bette Midler, "The Rose")

Je ressens une grande paix, malgré la fatigue accumulée.

Un moment spécial et une autre synchronicité

Ce même jour, en marchant dans le parc, j'étais tombé sur quatre garçons d'environ trois à huit ans qui jouaient là.

Je me penche pour les cadrer et faire une photo, pendant que la gardienne observe avec amusement.

Soudain, deux d'entre eux me regardent étrangement. C'est ce que montre la photo. J'avais l'impression qu'ils allaient me dire "pas de photo komrad!"



*"Soldiers of peace are not looking for enemies
behind every door, to kill or to tame
Soldiers of peace are just changing... the game."
(Crosby, Stills, Nash & Young)*

Le regard du plus vieux qui me fixait, pistolet jouet à la main, m'a fait une profonde impression. C'était un regard d'adulte, à la fois désabusé et menaçant.

Déjà que ce tableau était riche en symbolique, voilà que juste avant que je prenne la photo, **je le jure**, commence dans mes écouteurs la superbe chanson "Soldiers of peace" de l'album *American Dream* de Crosby, Stills, Nash and Young.

Absolument surréaliste.

"The soldiers of peace are not fighting the war

Les soldats de la paix ne font pas la guerre

They're not looking for enemies, behind every door

Il ne cherchent pas des ennemis derrière chaque porte

"They're not looking for anyone, to kill or to mame

Ils ne cherchent pas de gens à tuer ou à mutiler,

The soldiers of peace are juste changing the game."

Les soldats de la paix ne veulent que changer le jeu.

Cet épisode m'a fait ressentir de la tristesse pourtant mêlée de sérénité. Comment dire? Bouleversé, un peu illuminé.

Quitter Belgrade via le bidonville

Le lendemain soir, autre train de nuit, cette fois vers la Hongrie. J'ai "survécu" à la Serbie et au Kosovo.

La banlieue Novi-Beograd est bien triste.

Les affreux bâtiments en béton gris apparus sous le régime communiste se mêlent maladroitement aux petites maisons de briques rouges, beaucoup plus vieilles.

Bidonville au sortir de Belgrade.



Dès la sortie de la gare, je suis étonné: on traverse un bidonville de tziganes, caché en quele sorte. J'oubliais: ce pays est encore considéré comme "un pays en développement", le seul du continent européen.

L'arrivée à Budapest est prévue pour 5h demain matin. Ce sera donc vers 7h, peut-être, me dis-je. Je m'installe comme d'habitude sur la couchette du milieu. Encore l'horizon, ces paysages typiques de la campagne balkane à peu près inchangés depuis un siècle.



Imaginez la scène, ça ne s'invente pas:

Par la fenêtre, une fillette nous tend les bras.

Dehors, c'est l'heure du repas. Une odeur de feu se répand dans le wagon-lit.

L'instant d'après je suis installé et regarde passer le paysage du soir.

Le jour descend, le ciel se teinte de rose.

C'est la pleine lune; doux roulement des wagons.

Dans le Walkman, Annie Lennox:

"No more I love yous... Changes are shifting outside the world..."

Un immense bien-être m'envahit.

J'avais perdu l'habitude.

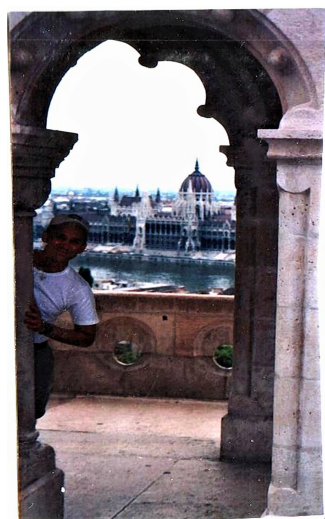
CHAPITRE 23

BUDA RENCONTRE PEST

Hongrie

Ces derniers chapitres racontent en bref une cavale à travers quatre pays, plus particulièrement leurs capitales et les environs.

Ces quelques semaines ont défilé très vite. J'étais sur un pilote automatique avec comme objectif cet avion pour Montréal qui m'attendrait à Bruxelles. Bien sûr, j'avais le mal du pays, j'étais fatigué et avec des carences nutritionnelles, probablement, comme ça peut arriver en voyage. Ça ne m'a pas empêcher d'apprécier les dernières semaines de cette cavale de fou.



Les déplacements en Europe, par rails surtout mais aussi par air sont d'une facilité tout à fait déconcertante si on la compare à l'Afrique et même à notre pays.

Les animaux vont-ils au paradis?

Nous sommes arrivés à Budapest en provenance de Belgrade (un autre train de nuit d'une dizaine d'heures) très tôt le matin. J'en ai profité pour faire une sieste sous le soleil matinal, en compagnie de quelques itinérants dans le parc attendant à la gare.

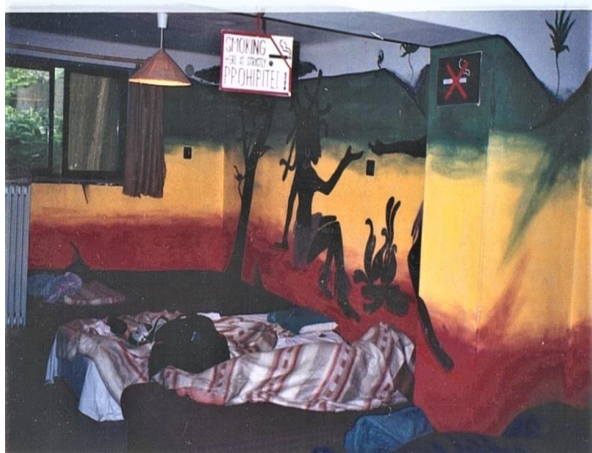
L'auberge de jeunesse de Budapest est tout ce qu'il y a de plus typique, et de sympathique aussi, pour qui comprend bien la promiscuité de la vie communautaire, avec ses irritants tout comme ses côtés amusants. Je suis en train de m'inscrire à mon arrivée lorsque je vois passer un dos familier. C'était Jean-Sébastien Matte. Il a fait son contrat à l'ambassade du Canada à Bamako et nous avons voyagé chacun de notre côté depuis. Sa belle Kathy est venue le rejoindre en Europe et ils

viennent de [visiter la Hongrie](#) et la Pologne.



Avec Jean-Sébastien (2e de la droite) à Bamako.

Cela a l'air anodin, mais je suis content de les voir, ça me fait sentir moins seul. Voir Jean-Taz surgir comme ça, fripé le matin, fut une expérience particulière. Quelles étaient les probabilités qu'on soit là en même temps?



L'auberge de jeunesse.

Je me suis vraiment reposé à cette auberge. Je ne bouge pas, mais pas du tout, pendant les deux ou trois premiers jours. Sur les murs du dortoir, une immense fresque représentant une scène africaine, des femmes au pilon, préparant le repas. Puis, les jours suivants, je m'aventure un peu dans la campagne hongroise

Un matin, pendant le *petit déj*, j'ai une discussion édifiante avec deux jeunes voyageurs, encore une fois, Étienne et Martin, 19 et 20 ans. Cette conversation impromptue a vite tourné, encore, sur **les coïncidences** qui se font nombreuses à qui est attentif, surtout en voyage.

Nous débattons longuement de l'origine des réalités matérielles (entre deux rôties refroidies!), de notre place dans cette réalité, de la place des animaux au paradis. À cette dernière question, je tranche (!) en expliquant que non, parce que la créature doit être dotée d'une métaconscience et de volonté transcendante –comme les humains– pour faire ce choix.

Je leur raconte les grandes lignes de mon voyage. Ils m'écoutent attentivement, cela me flatte et me reconforte aussi. Je me réjouis de voir que mes histoires intéressent les gens, et tout

particulièrement les jeunes. Je pense que c'est un aspect remarquable de la maturité, quand on trouve des âmes attentives. Pourtant, je n'étais pas certain d'être intéressant! En tout cas, mon côté "éducateur" (car j'ai enseigné) y trouvait son compte.



Le Parlement.

Pendant le reste de la journée, Martin et surtout Étienne ont cherché à continuer l'échange. Alors j'ai adressé mentalement la prière suivante:

OK, allons-y. À deux, essayons de dire des choses édifiantes et si possible transformatrices, en supposant qu'ils veuillent en faire quelque chose. Alors je l'aurai fait non seulement pour m'écouter parler mais pour leur apporter une chose (quoi? je ne sais trop) dont ils semblent avoir besoin, et puisque j'ai le désir de jouer ce rôle.

C'est ma façon de "soumettre" ma volonté à une volonté supérieure, de coopérer avec une autre volonté en qui je place ma confiance. Faut-il préciser que le résultat fut très concluant?

De Montréal, mon excellent ami Alain, psychologue, athée, m'écrivait, amusé:

"Pourquoi ça t'étonnerait que ces jeunes te soient attentifs? Comme tout bon fromage, en vieillissant on devient de plus en plus attirant avec nos bonnes odeurs."

La baignade turque

J'écris à Montréal:

"Je vous avoue: autant je me sentais très loin de chez nous il y a trois semaines dans la jungle ivoirienne, autant tout ça me semble maintenant irréel. Ce séjour en Europe aura donc permis de me réintégrer dans "ma" société. Mais je pense qu'en voyant toutes mes photos, au retour, les sentiments confus vont me rattraper vite."

C'est ce qui s'est passé, en effet. Au retour, devant les quelque 700 photos de cette aventure, j'étais confus: est-ce que ça c'est vraiment passé comme ça?

Cette douce journée de juin, à Budapest, a été ma première vraie journée de pluie depuis huit mois, si j'inclus deux mois d'hiver à Montréal avant le départ.

J'ai visité [le fameux bain turc](#) de l'hôtel Gellért, situé sur la rive ouest (qu'on appelait jadis *Buda*, et l'autre rive *Pest*), l'un des six principaux de la ville, logé dans une énorme bâtisse plus que centenaire, un endroit plutôt fascinant.



Un endroit aussi fascinant qu'agréable.

S'y promener est comme se chercher dans un labyrinthe; presque amusant.

Les gros lions de marbre qui déversent l'eau dans la piscine, le plafond (ouvrant) fait d'un vitrail en mosaïque, les grandes colonnes. Les masseurs sont disponibles en tout temps, sauna vapeur très chaud à l'eucalyptus et un autre sauna divisé en trois sections (trois températures), deux grands bains, l'un à 36 degrés et l'autre à 38. Si on avait un endroit du genre à Montréal!

On sy baigne nu, bien sûr. Au pif, la clientèle est à 65% homosexuelle, estimation conservatrice. Mais rien n'est écrit à nulle part à ce sujet. Pourtant, quand je vois arriver mon ami Rich Lassiter, un étudiant américain rencontré à l'auberge, il n'a pas l'air embarrassé par quoi que ce soit. Ah! tiens, il porte un short de bain.

Budapest, à quelques heures de train de Belgrade, est beaucoup plus moderne, déjà. Rappelons que l'ex-Yougoslavie est encore considérée comme un pays en voie de développement. En revanche, on sent Budapest émancipée. Elle commence timidement à lâcher son fou et ça lui va bien.

Ici, comme ailleurs en Europe, dans cette ville de 2,2 millions d'habitants, les transports en commun sont mis en valeur; les tramways surtout, ces vieux tramways, sont toujours en opération et très utiles d'ailleurs. Avec Rich, on se paye une petite ballade en yacht sur le Danube, une autre façon de jeter un regard sur cette cité fabuleuse. Porto inclut!

Un repas mémorable

Il faut en glisser un mot. Je me suis offert une bouffe extraordinaire dans un restaurant végétarien de Budapest. J'ai oublié le nom malheureusement. Au menu: entrée de savoureux jus de racines

de betteraves et salade " vitaminée ", puis de délicieux spaghettis aux fruits de mer. Le tout arrosés, attention, d'un merlot rouge hongrois absolument exquis. Pour dessert: crêpes aux fruits et à la crème vanille, servies avec un café aux céréales de maïs sucré au miel. Mon meilleur repas depuis je ne sais plus quand.

Je suis sorti dans un bar "alternatif". En deux mots... La comparaison entre les bars semble être la même qu'entre les deux villes: on est pas mal plus dégourdi ici qu'à Belgrade! Il faut dire que, malgré la relative proximité, ce sont quand même deux mondes assez différents

Avec Rich, je décide de prendre le prochain train pour l'Autriche.

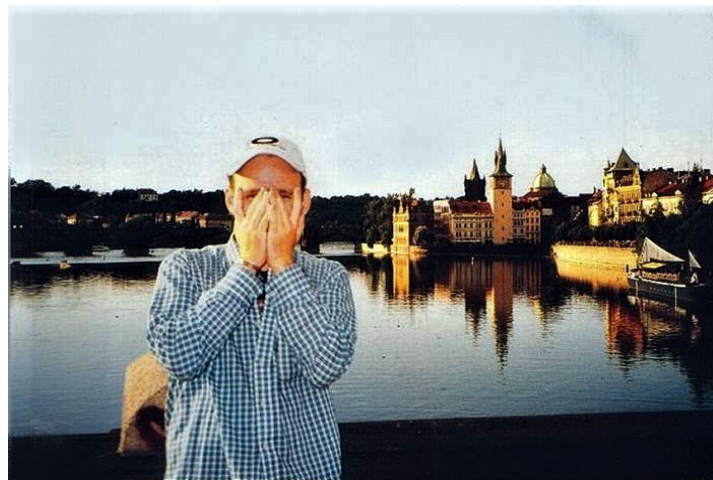
Mozart m'attend.

Buda et Pest me manquent déjà.

CHAPITRE 24

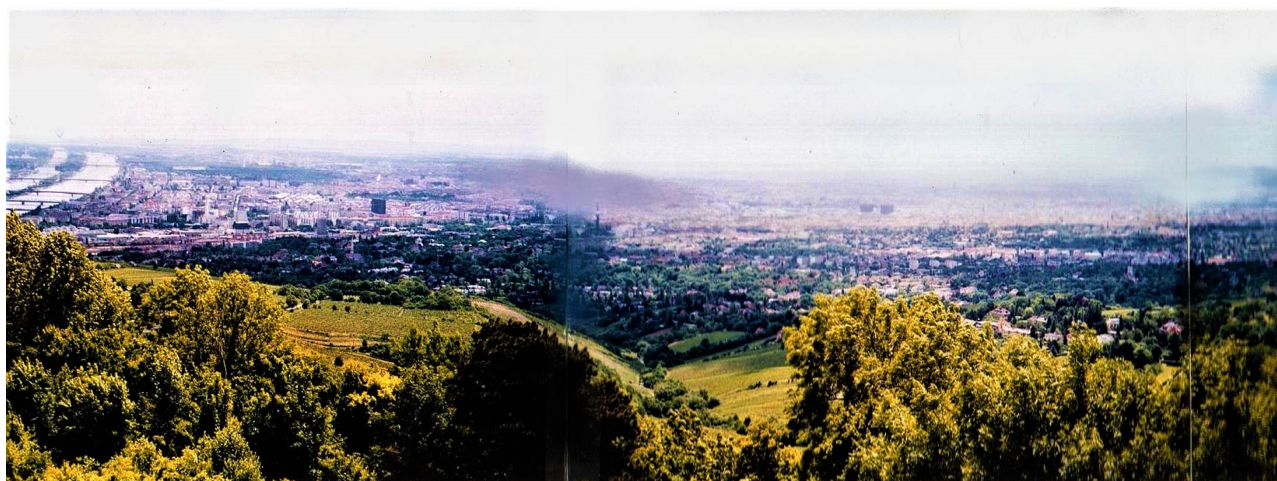
PARFAIT POUR VIVRE, AIMER ET MOURIR

Vienne, Prague, Amsterdam

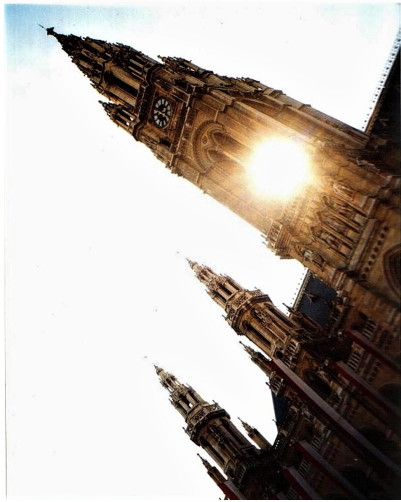


Le très confortable train roule de la Hongrie vers l'Autriche en cet après-midi de juin. Je rêve encore, comme cela m'arrive souvent ces derniers temps. Rich est devant moi, occupé à écrire son journal personnel. Certains de ces jeunes voyageurs y sont très assidus.

L'auberge de Vienne, bien sûr, n'a rien de la désinvolture de celle de Budapest: ici tout est propre, désinfecté, rangé. Vienne, quoi! Une excursion dans la campagne viennoise (en car pour aller, à pieds pour revenir) est un délice. À condition d'aimer marcher. Or à ce stade du voyage, je commence à fatiguer sérieusement. Néanmoins, les vignes, les collines et la forêt m'apportent le surplus d'énergie dont mon organisme déséquilibré a besoin.



Vienne, région.



Vienne.



Vienne.

Ce n'est pas pour me plaindre, mais marcher à travers la ville pour arriver à des endroits fermés peut devenir très frustrant et épuisant. Ceci dit, le réseau de transport en commun est impressionnant, surtout le métro, son modernisme et son efficacité.

Ce soir, au très vieil opéra de Vienne, on présente *La bohème*, rien de moins. J'y accours à la toute dernière minute.



Avec Rich à un palais viennois.



Moments émouvants: la maison de Mozart.



Autriche: je me suis promené dans les vignobles.

Vienne mérite tous les superlatifs qu'on lui a prêtés, mais je continue à dire que je ne pourrais pas vivre dans une ville où un café " américain " coûte 5\$ et où le petit muffin à 4\$ se mange avec une fourchette. No way! Quand on arrive d'Afrique profonde, ces abus choquent.

Prague : l'eldorado envoûtant

Le voyage en train de Vienne à Prague ne prend que cinq à six heures et, encore une fois, la caractéristique du voyage est la beauté et la plénitude des plaines qui défilent.



Paysage tchèque en train.

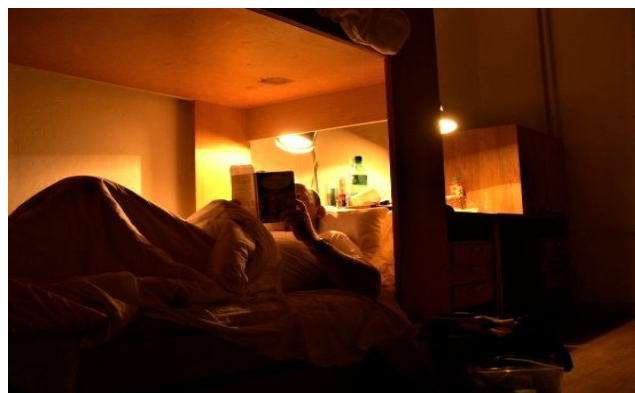


Prague: maison de Kafka.



Prague.

Prague est une merveille, un bijou dans un écrin.
C'est sûrement l'une des plus belles capitales de toute l'Europe, d'Est en Ouest.
J'y suis retourné quelques années plus tard en provenance d'Ukraine.

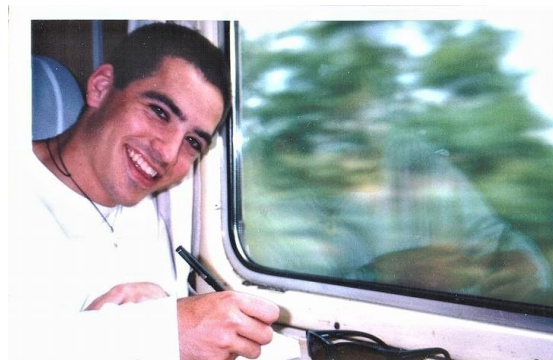


Auberge de Prague



Sur le Danube à Prague.

La cité a été préservée, fort heureusement, des destruction des deux grandes guerres. Elle semble sortie d'un conte. Tout y est parfait. Elle vaut le déplacement directement de Montréal, c'est-à-dire en survolant Paris, Londres, Amsterdam et Berlin.



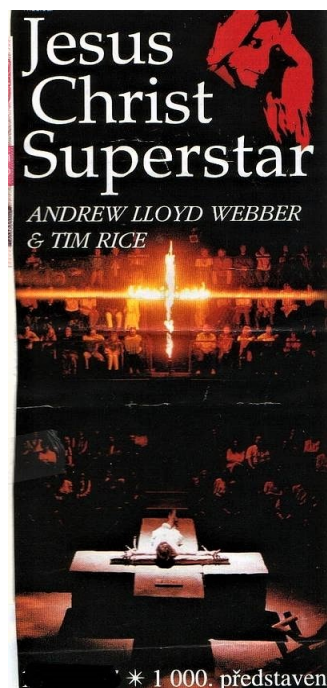
Rich Lassiter avec qui j'ai fait un bout de voyage.

La ville est colorée, d'une architecture fascinante, très propre, peu bruyante et peu motorisée. Mais où sont donc ses 1,2 million d'habitants? Elle est verdoyante, extrêmement romantique et, comme si tout cela ne suffisait pas, elle est très bon marché et les gens sont en général affables et accueillants.

Prague, sous ses allures de prude tranquille, est tout mouvement. Elle bouge, elle regarde vers

l'avenir. Elle veut s'éclater et veut nous entraîner dans sa douce folie, un peu ce que j'avais observé à Budapest. Elle est irrésistible, animée de ce mélange d'impétuosité, de retenue et de naïveté qui fait le charme de la jeunesse.

C'est à ce titre que la ville dégage son charisme, sa beauté innocente et que cette cité au passé extrêmement riche est aujourd'hui pleine de nouvelles promesses.



Je suis allé voir ce spectacle, en tchèque. Heureusement je connaissais l'histoire.

C'est dans le train menant de Vienne à Prague que je rencontre Claire, une jeune Australienne avec qui j'ai beaucoup ri et avec qui j'ai partagé une petite, toute petite, chambre en plein cœur de la ville, pour une bouchée de pain.





La chambre est vraiment conçue pour un seul lit simple. Or il y en a deux, séparés d'à peine trois centimètres.

Tout comme je l'avais fait avec Rich à Budapest, nous nous gâtons avec une promenade romantique sur un yacht sillonnant la Moldave, qui traverse la ville.

Bref, un des beaux endroits sur la planète pour vivre, aimer, mourir.

Je prévoyais prendre le train vers l'Allemagne pour une escale à Bonn, mais la fatigue me l'interdit carrément. De plus, l'avion est moins cher (et beaucoup plus rapide!) C'est donc sans regret que je monte dans l'avion de la KLM vers Amsterdam, dernier arrêt pour le coureur, un peu de repos dans la Sodome du monde moderne où je passerai quelques jours. Puis Bruxelles pour fermer la boucle et m'envoler pour Montréal.

Ça commence à bien faire, mais je suis reconnaissant.

"Go west! Life is peaceful there, go west." (Village People)



Lybie, de Ouagadougou vers Istanbul (voyage suivant).

CHAPITRE 25 Épilogue

JE NE SUIS PLUS SEUL

"Les miracles ne sont pas contre nature;
ils sont contre L'IDÉE qu'on se fait de la nature.

(François d'Assise)

(Approche de Montréal) Tout comme en arrivant à Amsterdam, mes sentiments sont confus; à la fois triste et heureux (je sais, le cliché). Comme dans un mauvais cocktail, dangereux mélange.

Je viens de faire une prière:
J'aimerais que tout cela m'aide à acquérir de la sagesse; rempliras-tu ta promesse?"
Et je me réponds à moi-même, intérieurement: *Oui, je pense que oui.*

La suite est frappante.

Je le jure devant Dieu, c'est au hasard que j'ouvre mon petit évangile et dès les premières lignes, je suis stupéfait:

Si l'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu – il donne à tous généreusement – et elle lui sera donnée. Mais qu'il demande avec foi, sans douter, car celui qui doute ressemble au flot de la mer, agité par le vent et poussé de côté et d'autre.



Plus loin, on en rajoute:

**"Tenez pour une joie suprême d'être en butte aux épreuves.
Vous le savez: bien éprouvée, votre foi produit la constance.
Mais que nul ne dise: "C'est Dieu qui m'éprouve".
Dieu ne peut être tenté par le mal, et il ne tente personne.
Chacun est éprouvé par
sa propre convoitise qui l'attire et le leurre"**

C'est bien là l'histoire de mon voyage, résumée en quelques lignes, dans les tous derniers milles!
C'est de la sorcellerie!



Pris d'allégresse, j'hésite entre rire ou pleurer, mais je fais simplement un sourire en pensant:
"D'accord, j'ai compris, je pense bien." Comme la vie est un patient professeur!

Et devinez ce que j'entends dans mon Walkman? (Je n'invente rien!)

*If you don't know by now,
you never will*

***Si tu ne le sais pas encore, tu ne sauras jamais
Seul l'amour peut atteindre la rive, pour toujours.***

*Only love can find the door,
Only love can reach the shore,
forevermore."*

*("Where peaceful waters flow",
Chris de Burgh)*

Quelqu'un peut-il m'expliquer ce qui vient de se passer?

Je fixe le paysage à travers le hublot, les yeux perdus sur le fleuve.

Un dernier petit miracle

Depuis un mois, je me demande qui sera là pour m'accueillir.
J'entre dans l'aérogare: personne.
Pas de visages souriants, rien. Aucun de ceux que j'espérais voir n'a pu se déplacer.
En fait mon frère Richard a pu le faire, mais à ce moment je ne le sais pas (il était en retard).

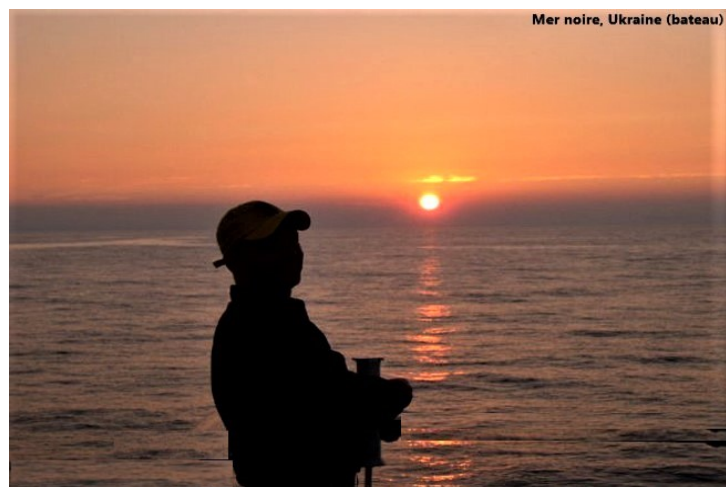
Et puis on me tape sur l'épaule. Je me retourne, c'est mon ami François, que je n'attendais pas!
Le seul qui est là (Richard s'est montré peu après) en est un que je n'attendais pas du tout.
Je lui saute dans les bras, il en est même étonné.

Il faut savoir le contexte: six mois auparavant, en plein verglas et quelques jours avant mon départ, j'étais allé le visiter à l'hôpital où il était soigné pour des problèmes d'ordre psychologique.
Le voir en ces lieux et dans cet état m'avait beaucoup attristé.
Après qu'il m'ait serré fort, je l'avais quitté en le prévenant:

"Je reviens dans quelques mois pour notre premier tennis de l'été, OK?"

Je me suis souvent inquiété pour lui dans les mois suivants.
Et puis, le voilà, tout à fait à l'improviste.
Comme si l'Univers avait voulu dire:
"Tiens, le voilà, ton ami, il va bien. As-tu d'autres questions encore?"

**Je ne suis plus seul.
Tout semble parfait.**



Mer Noire, voyage suivant, bateau Turquie / Ukraine (36 heures)

FIN